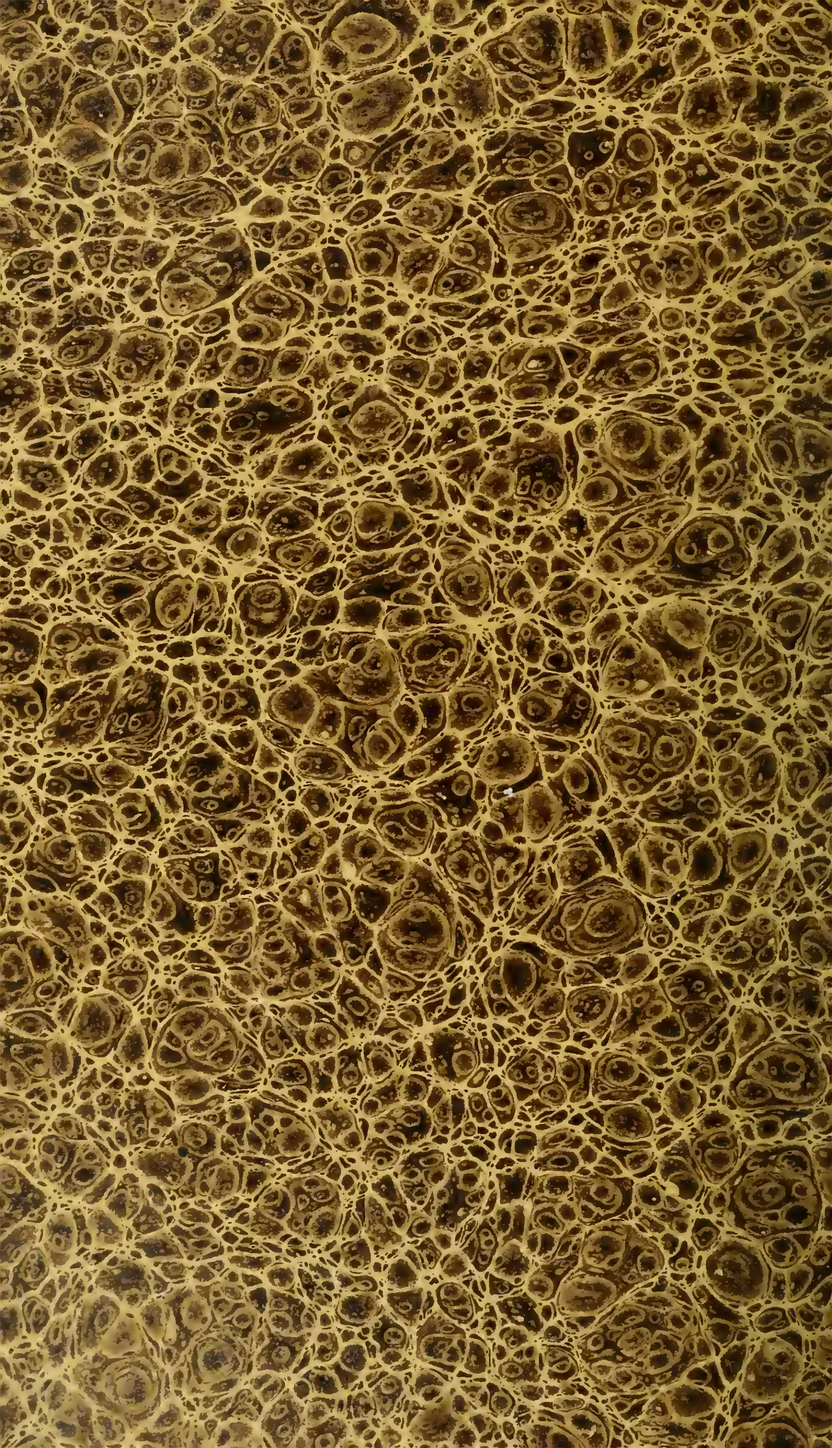
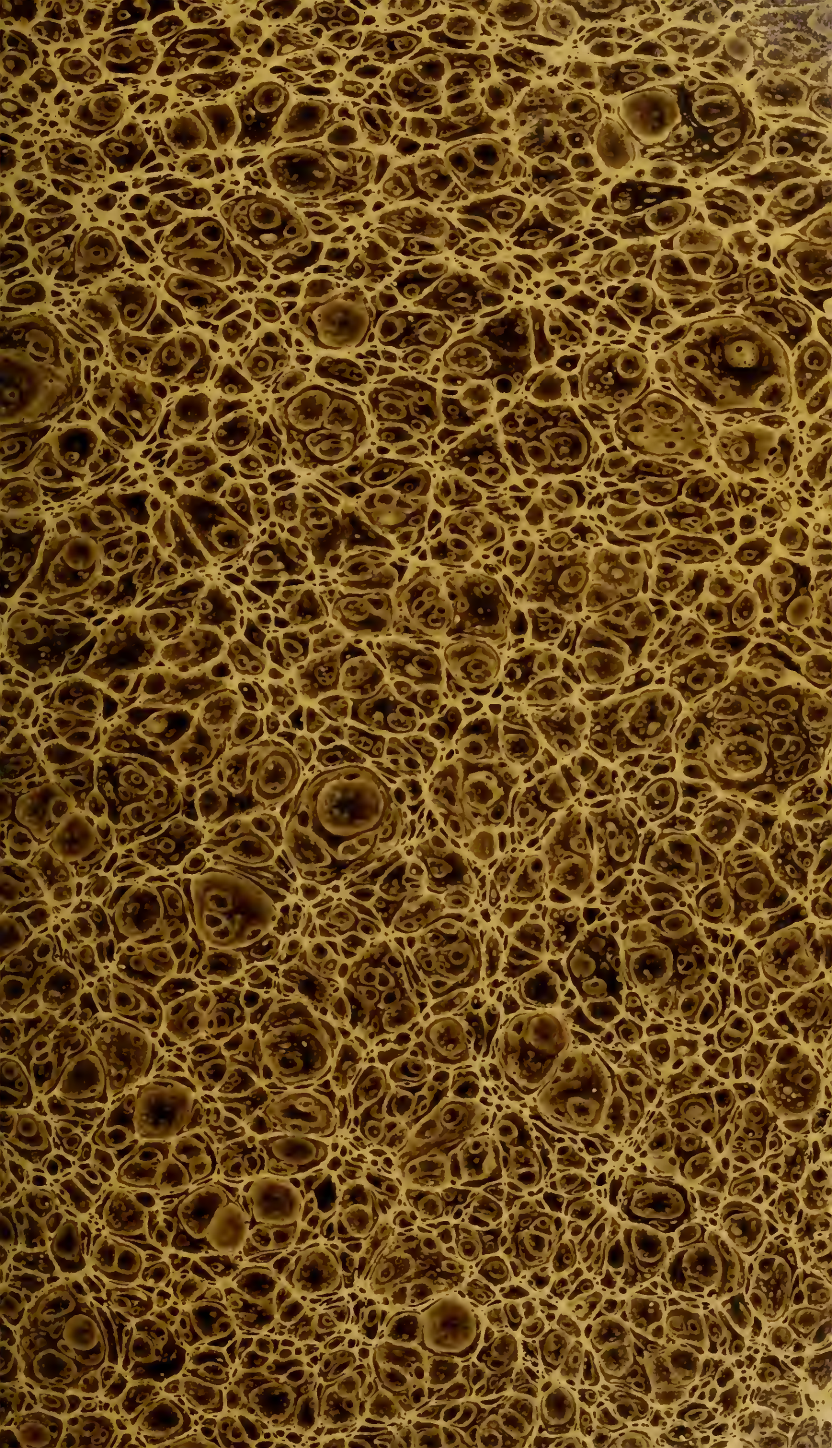






Manca 1 tavola.
Testo completo.

VOYAGE

D'UN

ICONOPHILE.

PARIS, IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD,
rue de Furstemberg, n.° 8.

VOYAGE

D'UN

ICONOPHILE.

REVUE

DES PRINCIPAUX

CABINETS D'ESTAMPES, BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES

d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre ;

PAR DUCHESNE AÎNÉ.



PARIS,

HEIDELOFF ET CAMPÉ, LIBRAIRES,

RUE VIVIENNE, N.° 16.

1834.


LIBRARY
MAR 15 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

Lorsqu'un voyageur entreprend de visiter un pays, il le fait ordinairement dans un but scientifique; et celui qui en rend compte, suivant le plan qu'il s'est tracé, entre dans des vues d'économie-politique, présente des observations de mœurs, ou bien s'étend sur des recherches géologiques. Quelques Voyages pittoresques offrent, il est vrai, des détails sur les objets d'art conservés dans chaque pays, mais le plus souvent il n'y est question que des vastes compositions qui ornent les églises et les habitations des souverains, ou bien des grands monumens d'architecture qui décorent les villes, tandis que les collections d'estampes et celles de dessins sont entièrement oubliées ; cependant l'étude de ces recueils offre maintenant beaucoup d'intérêt : c'est pour remplir une telle lacune, que j'ai entrepris de présenter au

public le résultat de mes recherches dans les principaux Cabinets d'une partie de l'Europe. Peut-être un jour serai-je assez heureux pour compléter mon travail, en visitant l'Italie, si riche en objets de cette nature, que l'on y trouve encore des trésors malgré les dépouilles que n'ont cessé de lui enlever, depuis quarante années, des voyageurs de toutes les nations.

Quoique j'aie parlé dans mon ouvrage des tableaux les plus remarquables des galeries de Munich, de Dresde et de Sans-Souci, je ne puis dissimuler que mon but principal a été de bien connaître les Cabinets d'estampes qui, depuis quelques années, sont devenus l'objet de nombreuses explorations, moins peut-être sous le rapport des beaux-arts, que sous celui du costume.

Quatre siècles se sont à peine écoulés, depuis que l'heureuse invention de Maso Finiguerra est venue donner la possibilité

de retracer sur du papier, et presque à l'infini, l'*image* de tout ce dont il est utile de présenter des modèles à l'étude des artistes. L'art d'imprimer des estampes fut une découverte de la plus haute importance pour les sculpteurs, orfévres, ciseleurs ou autres *ouvriers* travaillant dans les arts du dessin; et l'usage que l'on fit des premières estampes contribua tellement à leur destruction, que bientôt elles devinrent rares; puis lorsque des curieux cherchèrent à les réunir, ils n'en trouvèrent souvent que des épreuves défectueuses, déchirées, ou tachées d'huile.

Si l'on cite quelques collections de tableaux, dont l'origine remonte au temps des Médicis, il n'en est pas de même des collections d'estampes et de dessins, dont on n'aperçoit de traces que cent ans plus tard. George Vasari à Florence, Paul de Praun à Nuremberg, et Claude Maugis à Paris, sont les seuls collecteurs de cette époque, dont les noms soient maintenant

connus. En entrant dans le XVII.e siècle, nous ne pouvons encore en citer d'autres que ceux de Charles I.er, roi d'Angleterre, du comte d'Arundel, et de Jean de l'Orme, premier médecin de Marie de Médicis. Un peu plus tard, nous trouvons Michel de Marolles, dont le cabinet fut acquis en 1667, pour la Bibliothèque royale de France; puis Sauveur d'Iharse, évêque de Tarbes; l'évêque d'Ypres, probablement Antoine de Haynin; le surintendant Fouquet; le célèbre ébéniste Boule, dont une partie du cabinet se trouva consumée dans l'incendie qui eut lieu au Louvre en 1661; puis enfin, Israel Silvestre, célèbre graveur de cette époque, dont le cabinet a été conservé dans sa famille jusqu'en 1810.

La collection de l'abbé de Marolles est la seule dont il existe un catalogue; car celui de Praun n'a été publié qu'au moment de sa dispersion en 1797; et alors, sans doute, il s'y trouvait nombre d'estampes qui y avaient été réunies par les héritiers

du fondateur. L'ouvrage que nous publions aujourd'hui pourra servir par la suite à constater quels étaient au commencement du XIX.e siècle, les cabinets les plus remarquables et aussi la manière dont ils étaient composés, de même que les pièces rares qui s'y rencontraient.

Tel est le but que je me suis proposé en publiant mes observations, sous le titre de VOYAGE D'UN ICONOPHILE : mais le prospectus était à peine connu, que déjà la critique se faisait entendre, non pas sur l'ouvrage, puisqu'il était encore dans mes mains, mais à propos du titre. Quelques personnes se récriaient, disant : Encore un mot nouveau, et pourquoi donc ? Ne peut-on se contenter de la langue dans laquelle Molière à célébré les peintures de Mignard. D'ailleurs ICONOPHILE n'exprime pas sans doute ce que l'auteur veut dire, puisque *ικον* signifie *portrait*, et φιλεο, *j'aime* : probablement pourtant il doit être question dans l'ouvrage d'autres choses que de portraits ;

ainsi l'expression employée dans le titre ne peut être convenable. D'autres paraissaient se réjouir en répétant : Un mot nouveau, c'est une richesse de plus; mais pourquoi aller exhumer encore des termes tirés du grec? ne peut-on parler français à des Français? Puisque l'auteur aime les arts, qu'il traite d'objets d'art, et qu'il en parle pour les artistes, ne pouvait, ne devait-il pas dire *Voyage artistique?*

D'autres enfin, sans adopter en apparence l'une ou l'autre de ces critiques, semblent vouloir en présenter une nouvelle, et cherchent à faire comprendre que je ne suis pas un simple *amateur*, mais que, comme un *professeur*, je dois monter dans la chaire. Ah! qu'il me soit permis de ne pas accepter un semblable éloge. Je n'ai eu d'autre désir que de parler de ce que *j'aime;* j'ai cru pouvoir le faire avec franchise. Si de nombreuses recherches m'ont mis dans le cas de découvrir des objets ignorés jusqu'alors, elles m'ont aussi convaincu que

Mariette, Heinecken et Bartsch sont les seuls professeurs que nous ayons dans cette matière. La juste réputation dont ils jouissent, la haute estime que je leur porte, me fait voir en même temps à quelle distance je me trouve de chacun d'eux.

Pour répondre plus complètement encore, qu'il me soit permis de développer de nouveau ma pensée, afin de mieux combattre les raisonnemens émis par les critiques. Ικον signifie *image*, c'est un point qu'aucun helléniste ne disputera, je pense. Ainsi, dans mon voyage, j'entends parler de toute sorte d'*images*, soit en peinture, soit en sculpture, soit en gravure ; je parlerai de toutes les espèces de représentations en buste ou en pied, de figure seule, dans un cadre ou groupée avec d'autres dans un grand ensemble.

Quant à la composition du mot Iconophile, ne trouvons-nous pas dans la langue française des antécédens analogues, qui

peuvent me servir de justification. ICONOCLASTE signifie *briseur d'images*, BIBLIOPHILE veut dire *amateur de livres;* pourquoi donc ne pas faire le mot ICONOPHILE pour désigner un *amateur d'images*, c'est-à-dire, celui qui réunit toute espèce d'objets ayant rapport aux arts graphiques et plastiques, sans se restreindre à aucune spécialité. Ainsi, l'ICONOPHILE possède, recherche ou admire également; tableaux, dessins, estampes de tous les âges et de toutes les écoles. Il estime indistinctement les grandes et nobles compositions ou bien les sujets de genre; il recueille les objets qui se font remarquer par la correction du dessin ou bien par la vérité de la couleur; l'ICONOPHILE parcourt avec le même empressement les *pynacothèques* ou musées de peintures, les *glyptothèques* ou musées de sculpture, les cabinets de médailles et de pierres gravées; il étudie, avec le même plaisir, les dissertations des savans, sur les *bustes* d'Auguste et de Cicéron, comme sur les *statues* de Jupiter et de Bacchus; il voit enfin avec un égal

intérêt les *images* de Rubens ou celles de Poussin, celles du dôme de Saint-Pierre de Rome, ou de la flèche de la cathédrale d'Anvers. L'Iconophile rassemble dans ses portefeuilles la représentation des feux-d'artifices et des fêtes funèbres, celle des évènemens historiques et des monumens d'architecture de tous les siècles et de tous les pays, aussi bien que les vues et les costumes des régions lointaines : tout est de son domaine. Si quelquefois il se laisse entraîner par un goût particulier, pour former un recueil spécial, il peut le faire sans porter préjudice en rien au progrès des arts; mais aucune exclusion ne peut être autorisée dans les collections publiques; elles doivent contenir des recueils de toute nature. C'est en effet ce que l'on peut apercevoir dans plusieurs de celles dont nous avons eu l'occasion de parler; aucune, à cet égard, n'approche du nombre et de la variété des richesses que possède le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de France.

Je crois en avoir assez dit pour bien faire connaître le but de mon Voyage. Il ne me reste plus maintenant qu'à réclamer la justice, ou du moins la bienveillance des ICONOPHILES.

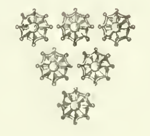
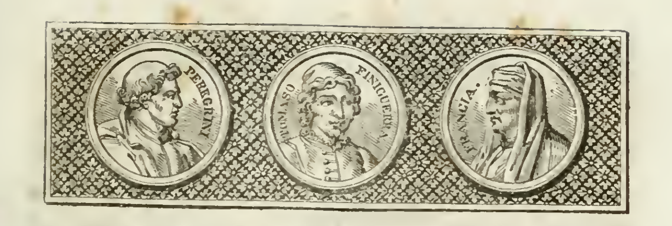


TABLE DES CHAPITRES.





VOYAGE

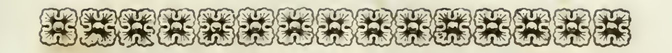
D'UN

ICONOPHILE.

La connaissance des estampes anciennes était depuis long-temps l'objet de toutes mes études; j'avais eu aussi l'occasion de faire quelques recherches sur les Cabinets d'estampes, et sur la méthode convenable pour l'arrangement d'une nombreuse collection, lorsque M. le comte de Corbière, alors ministre de l'intérieur, m'entretint à ce sujet; sachant que déjà j'avais été en Angleterre, il pensa qu'il serait bon que je pusse examiner les principales collections du nord de l'Europe. Je quittai Paris le 20 août 1827. Le premier séjour que je me proposais de faire était à Munich; ce-

pendant quelqu'empressement que j'eusse de voir l'importante collection d'estampes qui s'y trouve, je ne pus traverser Strasbourg sans m'y arrêter pour jeter rapidement un coup-d'œil sur la Bibliothèque publique de cette ville. Car si mon but principal était d'acquérir de nouvelles connaissances relatives aux estampes rares et anciennes, comme attaché à la Bibliothèque du Roi, un sentiment naturel me portait également à tâcher de connaître comment ont été formées et de quoi sont composées les différentes Bibliothèques publiques.





STRASBOURG.

BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque de Strasbourg, maintenant sous la direction de M. Jung, est composée de trois collections, qui, quoique réunies dans un même local, n'en font pas moins trois parties tout-à-fait distinctes.

La Bibliothèque du département a été formée depuis près de quarante ans, des livres provenant d'anciennes corporations religieuses, du séminaire catholique, et de plusieurs collections particulières; cette partie contient environ 80,000 volumes.

La Bibliothèque de l'université protestante est composée de 18,000 volumes; les conditions imposées par plusieurs des fondateurs, pour sa gestion et ses accroissemens, sont un des obstacles à la fusion désirée; mais il s'en trouve encore un autre.

La Bibliothèque de Schoepflin, composée de 21,000 volumes, n'a été léguée par lui qu'à la condition de rester intacte. Il résulte de là qu'un livre peut se trouver trois fois sous la garde du bibliothécaire sans qu'on pense à l'échanger pour un ouvrage qui manque dans ces diverses collec-

tions, et dont pourtant on reconnaît la nécessité.

Une partie très-riche et très-curieuse, dans la Bibliothèque de Strasbourg, est la collection des livres historiques imprimés en espagnol; elle vient de l'ancien couvent des jésuites. Parmi les anciennes éditions on remarque principalement,

Un Cicéron, imprimé par Fust en 1465, bel exemplaire sur vélin, chargé de notes marginales manuscrites;

La Bible que l'on regarde comme imprimée à Strasbourg, en 1466, par Eggestein;

La Bible de Mentelin, imprimée dans la même année : bel exemplaire sur papier, avec un grand nombre de miniatures dont quelques-unes ne sont pas terminées; à la fin du volume, plusieurs des places où l'on devait peindre des initiales, sont restées tout-à-fait vides.

Parmi les manuscrits, les plus curieux sont :

L'ouvrage de Herrade de Landsberg, abbesse de Hohenburg en 1180; il est d'une très-belle écriture, sur vélin, et avec un grand nombre de peintures du style byzantin. En 1818, M. Engelhardt a publié une notice sur cet ouvrage; elle a été imprimée en allemand à Stutgard, avec des planches gravées au trait par Willemain, et dans lesquelles on a retracé les sujets les plus curieux de cette espèce d'encyclopédie;

Un Missel, en lettres d'argent, sur vélin pourpre,

très-bien conservé, et avec une reliure très-ancienne qui a souffert un peu;

Les Fables de Bohner, manuscrit allemand du xv.ᵉ siècle, avec des dessins très-curieux;

Puis un recueil de signatures et lettres autographes dont on doit citer principalement deux lettres de Luther, une de Mélanchthon, une de Zuingle, plusieurs de Th. de Bèze et de Gaspard Bauhin.

Il n'existe pas, à proprement parler, de cabinet d'estampes dans la Bibliothèque de Strasbourg; cependant on peut y voir plusieurs recueils curieux qui, presque tous, ont été formés par Silbermann, auteur d'une topographie de Strasbourg, pour laquelle sans doute il s'était amusé à réunir plusieurs gravures de la cathédrale et de quelques autres monumens célèbres de l'Alsace. Il forma aussi un recueil de portraits des Strasbourgeois qui s'étaient illustrés dans différens genres, et parmi lesquels on distingue Paul Hochfelder, gravé sur bois par van Sichem en 1600, Daniel Speck, gravé par J.-Th. de Bry, Jean Marbuch et le célèbre architecte Dieterlin: ce dernier portrait est gravé à l'eau-forte. Un autre portrait soigneusement dessiné est celui du maréchal d'Uxelles, amateur et collecteur lui-même, qui n'a dû sans doute son introduction dans ce recueil qu'au commandement

qu'il eut dans l'Alsace, car il est né à Châlons en Bourgogne.

Enfin un recueil fort curieux de pièces devenues introuvables, et réunies aussi par les soins de l'infatigable Silbermann, est celui de la représentation de météores plus ou moins extraordinaires, d'observations astronomiques d'éclipses, de comètes, de monstruosités naturelles du règne végétal et du règne animal. Quelques-uns de ces faits peuvent cependant être révoqués en doute, malgré le soin qu'on a pris d'en perpétuer le souvenir; mais il serait curieux, malgré cela, d'en publier le catalogue dans quelques journaux scientifiques.

La peine que s'est donnée le savant Silbermann a trouvé un imitateur dans M. Strobel, qui forme maintenant une collection composée de plusieurs recueils, dans lesquels il rassemble tout ce qu'il trouve de gravures anciennes ou modernes, et de lithographies ayant rapport à l'histoire de la ville de Strasbourg ou de ses habitans. Cet amateur fait imprimer à Fribourg un dictionnaire de tous les Artistes strasbourgeois, où se rouveront des notes curieuses sur les artistes de cette ville et sur ceux de l'Alsace en général.

La Bibliothèque possède aussi quelques antiquités, parmi lesquelles on remarque, comme objet rare et d'une grande curiosité, un vase de verre blanc en

forme de tulipe, ayant quatre pouces de hauteur; autour est une inscription latine en lettres capitales, ainsi que des ornemens semblables à un réseau, en saillie sur le fond et en verre coloré : l'inscription est verte et les ornemens sont violets. Ce vase a été trouvé en 1826 aux environs de Strasbourg. M. Schweighæuser se propose de le publier avec une dissertation sur l'art de la verrerie.

On remarque aussi dans cette enceinte un buste en marbre du général Kléber, né à Strasbourg. Ce précieux ouvrage du statuaire Masson a été donné par M. le marquis de Chateaugiron, ami du général et son aide-de-camp.

BADE.

La voiture pour Munich ne partant pas tous les jours, j'ai profité d'un dimanche pour faire une excursion aux eaux de Bade. Je n'avais à voir là aucune collection relative aux arts, mais le pays est curieux et très-agréable. Il est impossible de trouver une végétation plus active; les promenades y sont extrêmement variées, mais il faut sans cesse monter et descendre. Les salons de réunion pour les personnes qui viennent prendre les eaux sont décorés avec goût et fort spacieux : ces établissemens, dans la saison, réunissent quelquefois jusqu'à trois mille personnes.

A peine arrivé sur le territoire allemand, on y trouve de nombreuses traces du mauvais goût né en France vers 1725, et qui heureusement ne dura que jusqu'à la fin du règne de Louis XV. A Offenbourg, l'église a un clocher assez élevé et d'une forme singulière; il a été construit en 1726. L'église est de la même époque à peu près. Il est difficile de joindre autant de richesse à un goût aussi ridicule : le maître-autel est décoré d'un grand tableau détestable. Le fronton de cette partie est soutenu par des colonnes peintes en marbre, entre lesquelles se trouvent des figures en pierre représentant des saints dans différentes actions. Dans le cimetière qui est à côté, parmi les tombeaux, on en voit un fait en 1812, et qui pourtant est encore d'un goût aussi mauvais que ceux du siècle précédent.

ENGEN.

Avant d'arriver à Engen, petite ville de Suabe, près de Schaffouse, on traverse une montagne très-élevée; et de ce point, on aperçoit une partie du lac de Constance, les montagnes de la Suisse, et le sommet du mont Blanc, qui cependant est à plus de 60 lieues en ligne directe. Vers la gauche, on remarque les montagnes du Tyrol. L'église d'Engen a une tour carrée très-ancienne : la porte principale est en plein cintre

avec une inscription en caractères gothiques, et trois figures en bas-relief d'une naïveté extraordinaire. Cette sculpture paraît être du XIV.e siècle. A peu de distance, on voit couler une rivière d'assez mince apparence à cet endroit, mais qui pourtant traverse toute l'Allemagne méridionale sous le nom de *Donau*, que nous traduisons par celui de Danube; ce fleuve si remarquable dans son long cours, mérite bien que l'on fasse attention à ce qu'il est, près de sa source.

ULM.

La ville d'Ulm, où je ne m'arrêtai que quelques heures, offrirait cependant de l'intérêt : plusieurs maisons portent la date de 1500; j'en ai vu une avec l'année de 1465. Elles n'ont ordinairement que deux étages carrés, mais le comble est très-élevé, et en contient souvent trois et même quatre. Une poulie placée au pignon sert à faire le service de ces chambres; car les escaliers de ces anciennes maisons ne sont pas assez spacieux pour être commodes. La cathédrale est fort ancienne: plusieurs parties portent les dates de 1431 et de 1454. On y voit beaucoup de sculptures et de peintures très-anciennes; on doit surtout remarquer le tableau représentant la nativité de Jésus-Christ, peinte à l'huile par Martin Schongauer, en 1521. A droite de la croisée de l'église est une descente de

croix avec la date de 1431, mais je crois que c'est une copie, fort ancienne elle-même. A l'instant de monter en voiture, j'eus la satisfaction de rencontrer M. Donndorf, jeune savant que j'avais connu à Paris, et avec lequel j'ai eu l'avantage de rester tout le temps de mon séjour à Munich.

AUGSBOURG.

J'ai eu le regret de ne faire que traverser la ville d'Augsbourg, ville importante par les faits historiques qui s'y passèrent, et dans laquelle un grand nombre de maisons sont construites nouvellement et d'un assez bon goût. L'église catholique est ornée d'un grand nombre de tableaux, la plupart dans la manière de Carle Maratte et de François Solimène. Il se trouve aussi dans cette ville de riches collections de manuscrits, de livres imprimés, de tableaux et de gravures, ainsi que des médailles et des antiquités; mais le peu d'heures que je passai dans cette ville, ne m'a permis de voir aucun des Cabinets qui en font l'ornement.

MUNICH.

La Bibliothèque royale de Munich est placée dans l'ancien collége des jésuites, devenu vacant lors de la suppression de cet ordre vers 1768. Elle en occupe le second étage et une partie du troisième. C'est à ce même étage que se trouve aussi le Cabinet des estampes. La collection des médailles et le Cabinet d'histoire naturelle sont au premier. Au rez-de-chaussée se trouvent les classes de l'académie et le Cabinet des antiquités; mais ces diverses collections ne forment pas un corps, comme à la Bibliothèque de Paris; chacune d'elles est administrée séparément par des *custodes* ou gardes qui prennent directement les ordres du ministre.

BIBLIOTHÈQUE.

Le climat de la Bavière ne permettant pas de travailler sans feu, on a pris contre les incendies des précautions fort sages, et qu'il serait à désirer de voir imiter dans les autres établissemens de cette nature. Plusieurs réservoirs sont placés dans les étages supérieurs; dans chaque corridor se trouve un robinet armé d'un long tuyau en cuir terminé par une lance; en cas de malheur, une pompe qui communique à un puits pourrait être mise en mou-

vement par vingt-quatre hommes, et donnerait abondamment l'eau nécessaire pour remplir continuellement les réservoirs à mesure que l'eau qu'ils contiennent se trouverait absorbée.

L'ancienne Bibliothèque des jésuites existe encore, et les livres qui la composaient font partie de la bibliothèque actuelle qui s'est considérablement accrue par diverses circonstances, telles que la donation que fit au public l'électeur Albert V, de sa bibliothèque particulière qui était fort nombreuse, et, depuis quelques années, la sécularisation des couvens. Il serait difficile de donner une idée exacte de la disposition de cette immense bibliothèque composée de 500,000 volumes, dispersés dans cinquante six pièces variées par leur forme et leur grandeur, mais communiquant toutes ensemble, et contenant chacune soit une matière spéciale, soit une classe entière, ou seulement une subdivision; par ce moyen, les intercalations peuvent s'opérer dans une partie sans occasionner un mouvement général d'un bout à l'autre.

Cette riche et ancienne Bibliothèque était autrefois dans deux grandes et belles galeries dont les plafonds sont ornés de compositions peintes à l'huile, et de plusieurs portraits de jésuites célèbres, parmi lesquels on peut remarquer celui de l'électeur Guillaume V, qui se fit jésuite, et fonda le couvent que possédait ce corps religieux à Munich.

L'électeur Charles-Théodore fit arranger, dans une autre partie du bâtiment, une assez grande galerie avec un salon à chaque bout; cette nouvelle galerie est éclairée par dix fenêtres, et les corps de tablettes sont en menuiserie fort bien exécutée; aux deux tiers de la hauteur règne un balcon en saillie pour faciliter le service. Dans l'un de ces salons on a placé deux inscriptions latines; elles sont en lettres d'or sur marbre noir : l'une d'elles, en mémoire de l'électeur Charles-Théodore, fut ordonnée en 1790 par l'électeur Maximilien; l'autre fut faite par l'académie en 1809, en reconnaissance de la protection accordée aux lettres par ce même électeur, créé depuis roi de Bavière. La communication entre cette galerie et l'ancienne bibliothèque des jésuites a lieu par le cabinet du directeur M. Lichtenthaler et la chambre des lecteurs : la dimension de cette pièce n'offre que quarante places tout au plus. Les autres pièces de la bibliothèque sont remplies de tablettes, mais sans aucune espèce de décoration. Il est question, dit-on, de construire un nouveau bâtiment qui présenterait alors un ensemble plus riche et plus imposant; mais il est à craindre que la dépense n'éloigne beaucoup l'exécution d'un projet de cette nature.

C'est à l'extrême complaisance de MM. Schrottinger et Docen que j'ai dû la facilité de parcou-

rir tout l'établissement, et d'y voir un grand nombre d'ouvrages très-curieux, parmi lesquels je citerai :

Une Bible assez singulière, puisqu'elle se trouve composée de trois éditions différentes, réunies : l'une est en caractère hébraïque, in-4.°; l'autre, en allemand, in-8.°, avec des figures en bois, et la troisième est en latin, in-folio, imprimée à Francfort, avec la date 16 XIIX (1618). Les feuillets de chacune de ces bibles ont été placés alternativement, de manière à pouvoir facilement confronter les textes : le compilateur, dont le nom est inconnu, a d'abord fait un grand nombre de notes sur les marges; puis il a fini par faire relier ces exemplaires en intercalant chaque page avec un feuillet de papier blanc, afin de pouvoir encore faire de nouvelles observations. Un recueil de cette nature se voit à la Bibliothèque du Roi, à Paris : il renferme deux autres recueils; l'un formé par M. de Tralage, conseiller au parlement de Paris, fut légué, par lui, à la Bibliothèque de Saint-Victor; l'autre faisait partie de la bibliothèque de Monsieur, frère de Louis XVI. Depuis que ces deux recueils sont venus au cabinet des estampes de la Bibliothèque de Paris, je les ai refondus, en y joignant un nombre considérable d'estampes d'après différens maîtres, et provenant de diverses origines.

Les anciennes éditions classées séparément sous le nom d'*incunables*, sont au nombre de dix-sept

mille. On y remarque un Durandi rationale imprimé à Mayence en 1459; à la fin du volume se trouve un feuillet de la bible de Guttenberg imprimée en 1455;

La Bible imprimée à Mayence en 1462, par Fust et Schœffer, est reliée en maroquin rouge, 2 volumes d'une parfaite conservation. Ils viennent de la bibliothèque du ministre Colbert;

L'Enfer du Dante, imprimé à Florence en 1481, avec les vignettes gravées par Baccio Baldini;

Tewerdank, poëme allégorique relatif au mariage de Maximilien I avec Marie de Bourgogne et aux exploits de cet empereur, imprimé en 1517 avec un caractère particulier, dont les initiales sont ornées de traits entrelacés les uns dans les autres, et avec des vignettes gravées sur bois par Hans Schaufelein; les deux exemplaires de la bibliothèque de Munich sont tous deux sur vélin; dans l'un d'eux, les vignettes sont coloriées avec grand soin. On possède aussi à Munich quelques épreuves de ce même poëme imprimées avec d'autres caractères, qui probablement ne furent pas trouvés assez beaux pour l'impression de cet ouvrage, et qui n'ont jamais servi pour aucun autre livre;

Une Bible imprimée à Wittenberg, en 1561, avec un grand nombre de gravures sur bois, 2 vol.

in-folio. Cet exemplaire appartenait à l'électeur Auguste de Saxe. On y voit son portrait en miniature avec la marque de Lucas de Cranach, et l'année 1562; celui de Mélanchthon avec la même marque, et celui de Luther sans marque : à la suite, sur un feuillet de papier, est une notice biographique sur Luther; elle est de la main de Mélanchthon dont la signature se trouve sur une autre page, ainsi que deux passages de l'Écriture-Sainte, également écrits par Mélanchthon, l'un en caractères hébreux, l'autre en caractères grecs;

Un petit psautier, in-18, en latin, imprimé à Magdebourg en 1547, dans lequel se trouvent quelques lignes de l'écriture de Mélanchthon et sa signature, avec la date de 1569, ce qui fait penser qu'il lui a appartenu; il vient de l'ancienne bibliothèque des jésuites;

Un livre des quatre Évangélistes, imprimé en caractères illyriques, édition donnée par l'évêque Théophylacte;

Enfin, cinquante petits volumes de différens essais xylographiques publiés à Harlem, et qui ont entraîné quelques personnes à penser que l'imprimerie avait été exercée dans cette ville, antérieurement à l'époque assignée pour son invention à Mayence.

Parmi les ouvrages modernes, on remarque le Hortus semper virens de Kœrner, et son

ouvrage sur les différentes espèces de raisins : exemplaire où les figures sont dessinées et coloriées par l'auteur lui-même;

Les dessins originaux des insectes et des grenouilles de Roesel, reliés en 13 volumes;

Les quatre volumes de portraits du Museum florentinum, et celui des statues du Museum capitolinum, exemplaires uniques, tirés sur un papier particulier, pour la bibliothèque de l'électeur palatin Charles-Théodore;

Le Musarion, poëme comique de Wieland, imprimé à Vienne par Degen, seule édition de luxe de ce pays;

Le Virgile de Heyne, imprimé en 1793, papier vélin;

L'édition de Léon le Diacre, publiée à Paris en 1819, par M. Hase, ouvrage devenu rare par la perte de l'édition presque entière, lors de son transport à Pétersbourg.

Les manuscrits présentent également des objets curieux, parmi lesquels je crois devoir faire remarquer :

Un livre d'évangiles écrit, dans le VI.e siècle, en lettres initiales et sur vélin pourpre; les trois premiers sont écrits en or, le dernier est écrit en argent. Ce manuscrit est orné de trois figures peintes dans le style byzantin;

Un autre livre d'évangiles, écrit sur vélin

blanc, mais en lettres onciales, comme celui qui se voit au musée britannique. Le rédacteur du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Munich l'a considéré comme du VIII.ᵉ siècle, mais M. Schrottinger pense qu'il est du VI.ᵉ;

Un troisième livre d'évangiles manuscrit, sans date, avec des peintures grecques de la renaissance, et donné par l'empereur Henri II au chapitre de Bamberg: la couverture est en ivoire sculpté;

Plusieurs autres Missels ou Evangélistaires très-anciens et remarquables par leur couverture en métal, ornée de pierres de couleur, de sculptures en ivoire ou de médaillons gravés et émaillés;

Le code d'Ulrich, roi des Goths, écrit sur vélin blanc, dans le VI.ᵉ siècle. Il a été conservé longtemps dans la Bibliothèque du chapitre de Wurtzbourg; à sa couverture en bois se trouve encore le fragment d'une forte chaîne de fer avec laquelle il a été fixé autrefois au pupitre même sur lequel il était placé;

Les homélies de saint Augustin avec l'année 823, ce qui est la plus ancienne date *certaine;* l'âge des autres manuscrits n'étant donné que par approximation, et par des probabilités plus ou moins fondées;

Un missel romain sur vélin très-bien écrit, en 1374, par Bartholomée, avec de belles vignettes peintes par Nicolas, tous deux de Bologne;

Une bible écrite en 1428, sur vélin, par Jean Frybeck de Kœnigsbruck, avec de superbes vignettes. Ce manuscrit vient de la Bibliothèque de Saltzbourg;

Un livre d'évangiles, manuscrit sur vélin, de 1462, avec un grand nombre de vignettes peintes à l'huile, sur un fond doré;

Un Virgile d'une très-belle écriture, et d'une fraîcheur parfaite, avec trois vignettes. Il est sans date, mais il paraît être de la même main qu'un livre d'heures daté de 1485, et signé par Antoine Sinebald. La couverture de ce manuscrit est en vermeil et ornée de cinq médaillons émaillés;

Un Tite-Live d'une très-belle écriture, et avec de fort belles vignettes peintes en miniature: ce manuscrit vient aussi de la Bibliothèque de Saltzbourg;

Un livre d'heures avec des vignettes d'une parfaite exécution qu'on attribue à Van Eyck et à Jean Hemling. La couverture est en chagrin, avec des agrafes en or enrichies de rubis et de brillans. On sait qu'il a appartenu à un prince de Bavière;

Un autre livre d'heures ayant été fait aussi pour un prince de Bavière, en 1574; la couverture est tout entière en argent avec des ornemens émaillés.

Les sept psaumes de la pénitence avec musique pour cinq voix. Ce manuscrit, en deux grands

vol. in-folio, est décoré de vignettes et de beaux ornemens; il a été écrit par Orlande, entre 1565 et 1570, par ordre du duc de Bavière, Albert V : la couverture est ornée d'armoiries, avec des coins et des agrafes en vermeil émaillé;

Un livre de prières, in-8.°, écrit à Dusseldorf, en 1708, par l'électeur palatin Jean-Guillaume : la couverture est en chagrin, avec des ornemens en vermeil émaillé ;

Plusieurs autres livres de dévotion très-bien écrits, en caractères romains, par ordre du même électeur.

Parmi les autographes, on remarque une exhortation à la Paix, écrite pour les paysans de la Souabe, par Luther lui-même ;

Une pièce de théâtre de Caldéron de la Barca, avec sa signature ;

Enfin, la correspondance de Frédéric V, électeur palatin, saisie par l'électeur de Bavière, après la victoire qu'il remporta sous les murs de Prague, le 8 novembre 1620. J'y ai trouvé une lettre adressée par Charles I.er, alors prince de Galles, à sa sœur Élisabeth, femme de l'électeur. On a bien voulu me laisser prendre un calque de cette lettre, qui depuis a été donné dans L'ISOGRAPHIE DES HOMMES CÉLÈBRES (*).

(*) Cet ouvrage, en trois volumes grand in-4.°, a été publié à Paris dans les années 1828, 1829 et 1830.

Un autre objet, très-curieux, est une planche de bois gravée portant la date de 1553, et dans laquelle se trouvent incrustées quelques inscriptions stéréotypes; ce qui a pu servir d'exemple aux nouveaux inventeurs de cet art précieux, exercé maintenant avec une très-grande extension.

Une autre curiosité, également remarquable, est un grand plateau de métal pris à Belgrade, par l'électeur Maximilien-Emmanuel, en 1688, et sur lequel se trouvent des ornemens et des inscriptions arabes.

CABINET D'ANTIQUITÉS.

Le Cabinet des Antiquités est sous la direction de M. Schorn : je ne saurais assez me louer de l'extrême complaisance avec laquelle ce savant professeur a bien voulu me faire voir tous les objets précieux confiés à ses soins; entre autres, des cercueils de momies égyptiennes et des stèles très-curieuses dont il a depuis envoyé des empreintes en papier à M. Champollion jeune.

M. Schorn m'a conduit aussi dans le palais habité par le roi de Bavière, pour y voir, au rez-de-chaussée, une galerie qui porte le nom d'*Antiquarium*. Cette salle est décorée dans le goût florentin du XVI.e siècle; la voûte est ornée d'arabesques, au milieu desquels se trouvent placés des tableaux peints par Pierre Candide. Ces peintures repré-

sentent les vues de villes remarquables de la Bavière, et plusieurs emblêmes avec des inscriptions latines analogues à leur sujet. Je citerai les deux suivantes comme étant des plus curieuses :

L'OBÉISSANCE DES CITOYENS FAIT LE BONHEUR DES VILLES.

L'ABSTINENCE MAINTIENT LA SANTÉ.

Les deux bouts de cette salle sont plus élevés que le milieu, et forment des espèces d'amphithéâtres décorés en marbre de couleurs et en menuiserie; deux escaliers en marbre conduisent dans la partie inférieure de cette galerie, dont les deux côtés sont ornés d'une infinité de statues et de bustes antiques plus ou moins restaurés. Chacun de ces monumens est accompagné d'une inscription latine, en lettres d'or, sur un marbre noir : elle indique le nom d'un empereur, d'un philosophe, ou d'une divinité qu'il a plu au décorateur d'assigner, presque toujours faussement, à la plus grande partie de ces sculptures. Au milieu sont des armoires et des montres vitrées remplies de différentes antiquités grecques, romaines, égyptiennes et germaniques.

Parmi les meubles de l'*Antiquarium,* on voit une table ronde sur laquelle est tracé un zodiaque et la carte des environs de Munich; ce travail a été fait dans le XVI.e siècle, sur une pierre de la même nature que celle qu'on emploie maintenant

pour la lithographie. Le dessin a dû y être tracé par des moyens semblables à ceux dont on se sert aujourd'hui, c'est-à-dire qu'avec de la graisse on a couvert les parties que l'on voulait conserver intactes, puis un acide a creusé les autres. Ce n'est pas le seul monument de cette nature que l'on rencontre à Munich : j'ai vu, chez M. Stunz une inscription gothique avec l'année 1452, et sur les murs de la cathédrale d'autres inscriptions probablement tracées par les mêmes moyens : l'une d'elles porte la date de 1584. L'inspection de ces pierres a bien pu mettre M. Sennefelder dans le cas de faire la découverte de la lithographie. Je ne crois pas devoir m'étendre plus longuement sur ce sujet; mais cette simple mention est un hommage que j'ai voulu rendre à celui qui est parvenu à faire revivre un art oublié pendant plusieurs siècles, et dont les progrès ont été immenses en peu d'années. J'avais vu M. Sennefelder à Paris, j'ai voulu le revoir dans son pays natal. J'ai trouvé cet homme ingénieux dans un atelier de la plus modeste simplicité. Il demeure près de la porte de Sendlinger, et s'occupait alors d'un travail sur l'amélioration des crayons; il paraissait cependant ne pas vouloir le faire connaître encore. Un de ses amis, M. Stunz, m'apprit depuis que M. Sennefelder avait une imagination tellement active, que souvent, en cherchant une chose, il lui venait une autre pensée

qui amenait un résultat avantageux dont il s'émerveillait, et il perdait de vue le motif qui d'abord lui avait fait commencer son travail. Alors il oubliait son premier projet, jusqu'à ce que le hasard le ramenât sur la voie.

LA GLYPTOTHÈQUE.

M. Schorn a bien voulu aussi me faciliter les moyens d'entrer dans la *Glyptothèque*, qui n'est pas encore entièrement terminée. C'est un monument fort remarquable par son étendue et la beauté de sa conception : il a été construit par M. Klenzel, ainsi que la *Pinacothèque* qui est à peine sortie de terre. La *Glyptothèque* est bâtie avec des marbres du pays. Sa forme est un parallélogramme avec un portique à huit colonnes d'ordre ionique en marbre rougeâtre. Les murs sont en pierres, garnis intérieurement de briques recouvertes en stuc. Plusieurs salles sont éclairées par le haut, d'autres le sont par les côtés; mais le jour vient seulement par les ouvertures faites dans la partie supérieure des murs, de sorte que, dans les deux systèmes, les statues seront également bien éclairées. Chacune des salles est d'un stuc de couleur différente; les ornemens dans les voûtes sont également variés, et les pavés, faits en grande partie avec des marbres de la Bavière ou du Tyrol, sont dessinés d'une manière qui indique un goût

excellent. Dans l'un de ces pavés, on a incrusté des mosaïques antiques fort belles, entre des bandes de marbre dont les couleurs sont parfaitement bien choisies. Deux salles seront ornées de peintures à fresque exécutées par M. Cornélius. Dans celle qui est terminée, on voit trois grands tableaux représentant les dieux de la fable avec les personnages qui les accompagnent ordinairement. Ces peintures sont séparées par des ornemens arabesques, puis des caissons et des rosaces en sculpture, dont quelques parties sont dorées.

Dans l'autre salle est l'histoire de Troie, aussi divisée en trois compartimens. La seule composition qui soit terminée représente le sac de cette ancienne ville. Au milieu est Priam renversé, ayant près de lui Andromaque évanouie. A droite est Énée fuyant avec Anchise et Ascagne : à gauche les guerriers grecs tirent au sort leur butin.

Déjà quelques statues sont placées dans ce vaste et beau musée; entre autres, le fameux Faune endormi; une Vénus qu'on dit être la célèbre statue de Gnide; le Silène tenant Bacchus dans ses bras, et Jason arrangeant sa chaussure. Toutes ces statues ont fait partie de la célèbre collection Farnèse.

CABINET DES ESTAMPES.

La collection royale des estampes se trouve, ainsi que je l'ai déjà dit, dans le même bâtiment que la

Bibliothèque royale; mais, comme je l'ai dit aussi, elle n'en dépend pas, et sa gestion est confiée aux soins de M. Brulliot, qui s'est fait connaître par un très-bon ouvrage sur les monogrammes. Il projette de donner une troisième édition de ce précieux travail dont la seconde n'a malheureusement pas été publiée en entier, le libraire ayant été dans l'impossibilité de continuer ses affaires.

La belle et nombreuse collection d'estampes commencée à Manheim, par l'électeur Charles-Théodore, s'est trouvée transportée à Munich lorsque ce prince, alors palatin du Rhin, devint électeur de Bavière en 1778, par la mort de l'électeur Maximilien-Joseph. Elle se trouva augmentée des acquisitions qu'avait ordonnées ce dernier électeur de Bavière; mais ce qui lui a donné une grande extension et procuré aussi des estampes curieuses par leur ancienneté et leur rareté, c'est la réunion de plusieurs petites collections, dont le roi se trouva libre de disposer, lors de la sécularisation des couvens en 1805. Les sources les plus abondantes alors furent les abbayes des bénédictins de Beyern, de Tegernsee et de Polingen.

Ce n'est qu'en 1822, que M. Brulliot se trouva libre de refondre tous les œuvres qui, quoique réunis dans le même local, étaient jusque là restés séparés, parce que le conservateur en chef de ce dépôt n'ayant pas les connaissances nécessaires

pour rien arranger lui-même, s'opposait à toute espèce de travail de la part de celui qui était son adjoint et avait seul la capacité et la volonté d'améliorer la collection. Alors les doubles furent distraits, toutes les estampes collées sur du papier de grandeur uniforme, et les œuvres, considérablement accrus, furent placés dans de nouveaux portefeuilles d'une reliure simple mais régulière. L'inventaire qu'a dressé M. Brulliot depuis, porte le nombre des estampes à 300,000; il doit encore s'accroître de celles qui peuvent se retrouver dans quelques recueils non examinés jusqu'à ce jour.

Dans cette nombreuse collection, les œuvres des maîtres sont la partie la plus nombreuse; les portefeuilles qui les contiennent sont au nombre

de.	577
Les portefeuilles de portraits sont au nombre de.	84
Les ouvrages et recueils divers montent à.	248
Total.	909

Les estampes les plus curieuses de ce Cabinet sont celles des vieux maîtres allemands, parmi lesquels se trouvent des pièces extrêmement rares de François Stoss, d'autres par Israël van Mecheln, et plusieurs graveurs anonymes. Je dois mentionner, d'une manière toute particulière, le vieux maître qui a quelquefois marqué ses pièces des lettres gothiques 𝕰 𝕾, avec l'année 1466, ce qui fait que

Bartsch lui a donné le nom de Maître de 1466, dénomination généralement adoptée depuis. Le Cabinet de Munich possède neuf pièces de ce maître qui n'ont point été décrites dans le Peintre-Graveur, dont :

Une Annonciation : la Vierge est debout, au milieu d'une chambre; elle tient un livre de la main droite.

Hauteur : 5 p. 6 lig. Largeur : 4 p. 1 lig.

La Vierge tenant l'Enfant-Jésus sur son bras gauche; elle a une couronne sur la tête.

Hauteur : 4 p. 2 lig. Largeur : 2 p. 10 lig.

La Vierge debout, tournée vers la droite, tenant un chapelet.

Hauteur : 6 p. 9 lig. Largeur : 4 p. 5 lig.

Le Baptême de Jésus-Christ. A droite du Christ est un ange à genoux tenant sa robe; saint Jean est à gauche, un genou en terre; dans le haut on voit Dieu le père tenant le Saint-Esprit dans ses mains :

Hauteur : 6 p. 10 lig. Largeur : 4 p. 10 lig.

Un autre Baptême de Jésus-Christ, dans lequel un ange à droite tient la robe du Christ.

Hauteur : 5 p. 2 lig. Largeur : 3 p. 6 lig.

Le Christ à mi-corps. Il est vu presque de face, la tête penchée, et tenant la boule du monde dans la main gauche : de chaque côté, sur une colonne, on voit la figure d'un ange; dans le haut, à gauche, la lettre 𝕰, et à droite la lettre 𝕾.

Hauteur : 5 p. 8 lig. Largeur : 4 p. 1 lig.

Enfin, une Femme debout, vue de face, tenant de la main droite un banneret, et soutenant de la gauche un écu écartelé aux armes de Bavière, ce qui pourrait faire croire que cet artiste était bavarois.

Hauteur : 5 p. 1 lig. Largeur : 2 p. 7 lig.

On voit aussi, dans le Cabinet de Munich, un alphabet composé de figures grotesques ; les épreuves en sont très-belles, avec de la marge, et dans un parfait état de conservation ; circonstances d'autant plus remarquables, que ces lettres ne se sont pas trouvées toutes ensemble dans un ancien recueil, mais disséminées en plusieurs endroits : c'est M. Brulliot qui est parvenu à les réunir. Il semble que cet alphabet, qui ne se trouve complet dans aucun cabinet, et dont les lettres sont très-rares à rencontrer séparées, s'étant trouvé ainsi disséminé dans la Bavière, on en pourrait conclure que l'auteur à dû habiter ce pays, et cela avec d'autant plus de raison, que l'un des tableaux de la cathédrale, peint à l'huile vers cette époque et représentant le Calvaire, offre, dans une de ses figures, un soldat tenant un guidon sur lequel se trouvent tracées les lettres E S.

Les Nielles, rares partout, le sont également dans la collection de Munich; je n'en ai vu que quatre dont deux se trouvent décrits dans mon ESSAI SUR LES NIELLES ; les deux autres sont de

petits médaillons représentant : l'un le Génie de Jupiter à cheval sur un aigle, tenant un foudre de la main droite; le fond est rempli de fleurs et d'ornemens enroulés.

Diamètre : 1 p. 3 lig.

L'autre représente un dragon ailé, la tête élevée et tournée vers la droite; autour est une petite bordure.

Diamètre : 1 p. 3 lig.

Je ne crois pas devoir, dans ce moment, faire connaître toutes les observations séparées que j'ai été dans le cas de recueillir sur diverses estampes rares; mais voulant mentionner cependant les objets les plus curieux, je dirai que le Cabinet de Munich possède un œuvre de Rembrandt composé de 253 épreuves dont 15 sont d'une beauté remarquable, et un œuvre de Hollar de plus de 500 pièces.

CABINET DES DESSINS.

La collection des dessins est séparée de celle des estampes; elle est confiée aux soins de M. Langer, peintre habile, qui ne partage pas l'enthousiasme national pour les peintures gothiques de l'ancienne école allemande, et qui cherche à conserver le goût de l'école italienne. Tout en convenant qu'il se trouve du bon dans la naïveté des anciens peintres allemands, M. Langer pense qu'il

vaut mieux suivre le *classique* que de se laisser entraîner à l'étude du *romantique* de cette ancienne époque. Bientôt on aura l'occasion d'admirer le talent de ce peintre dans une édition in-folio du Dante, qui doit être imprimée à Munich; elle sera ornée de grandes vignettes de la composition de M. Langer, et on y retrouvera toute la verve du poète italien, jointe à la pureté des peintres anciens des écoles de cette contrée.

Tous les dessins de ce Cabinet sont contenus dans 25 portefeuilles; quelques-uns d'entre eux sont très-beaux, particulièrement ceux de Rembrandt ou de quelques autres maîtres des écoles flamandes et hollandaises; ceux de l'école italienne sont moins parfaits, et même plusieurs, quoique décorés d'un nom honorable, ne sont pourtant que des copies qui ne peuvent laisser le plus léger doute aux yeux les moins exercés. Il serait à désirer que le conservateur de ces dessins fût autorisé à rejeter tout ce qui n'est pas digne de figurer dans une collection royale, dont on peut avoir une idée exacte par la publication de MM. Strixner et Piloti, qui en ont lithographié les dessins les plus précieux.

CABINET DE SCULPTURE.

La collection des Sculptures en ivoire est un objet d'autant plus curieux, qu'en France, nous n'avons rien de ce genre; cependant cette partie

est aussi fort méritante; elle est également confiée aux soins de M. Langer, et se compose de plus de 200 morceaux dont quelques-uns d'une assez grande dimension. Il y en a de fort anciens, qui joignent la naïveté à la finesse de l'exécution: un *Ecce Homo* est attribué à Albert Durer; mais je crois bien qu'on peut en douter; je penserais plutôt qu'il a été exécuté par un sculpteur, d'après le dessin de ce peintre habile, ou peut-être même d'après une gravure de cet ancien maître de l'école allemande. Plusieurs bas-reliefs, d'une grande perfection, sont probablement de la main de François Flamand. On conserve aussi, dans cette collection, plusieurs sculptures d'ivoire faites en Allemagne dans le milieu du siècle dernier; mais malheureusement ces morceaux offrent l'exemple du mauvais goût qui régnait alors dans les beaux-arts; plusieurs de ces groupes ont une telle dimension, que les figures sont faites de pièces de rapport; pour cacher le joint des différens morceaux d'ivoire, le sculpteur a eu soin de faire passer à ces endroits des draperies faites en bois. Ce mélange bizarre de couleurs est assez ridicule et fait regretter qu'on ait si mal employé une matière dont les morceaux de grande dimension sont maintenant assez rares.

CABINET DES MÉDAILLES.

Le Cabinet des Médailles est précieux, m'a-t-on dit : c'est là que se trouve maintenant la première collection formée par M. Cousinery ; mais les occupations du conservateur ne lui ont pas permis de me laisser rien voir, si ce n'est que les médaillers de diverses grandeurs sont, quelques-uns, en vieux laque ; d'autres, avec des placages à compartimens, en lapis, cornaline, ivoire, écaille, etc.

Je ne puis me dispenser de dire quelques mots de la riche collection de tableaux qui décore la Galerie de Munich. Elle passe le nombre de 900; mais ce serait une tâche bien difficile et au-dessus de mes forces, que de citer tous les ouvrages capitaux qui s'y trouvent.

Une salle entière est consacrée aux tableaux de Rubens; dans une autre, se trouvent les précieux tableaux de Rembrandt, qui faisaient autrefois l'un des plus beaux ornemens de la célèbre galerie de Dusseldorf, et qui sont connus par les gravures qu'en a donné Charles Hess. On voit aussi de très-beaux morceaux de la main de Vander Werf, Mieris, Terburg et Gérard Dow. Dans la dernière pièce, on peut admirer quatre tableaux de Raphaël, un de Michel-Ange, un de Jules Romain, et un de Léonard de Vinci. Les tra-

vaux des peintres de l'école française sont peu nombreux; il ne se trouve ici que trois tableaux de Poussin, un de Vivien et un de Watteau. Ces objets sont en grande partie connus par la publication de la galerie de Dusseldorf qui vint augmenter la richesse de la Bavière, lorsqu'en 1778 l'électeur Charles-Théodore fut appelé à recueillir la succession de la Bavière. Depuis, on a lithographié les tableaux les plus importans de la Galerie de Munich : il a paru 50 livraisons grand in-folio.

SCHLEISSHEIM.

Il faudrait aussi parler des tableaux réunis dans le palais de Schleissheim, au nombre de plus de 2,000, on peut presque dire entassés dans toutes les chambres, bons ou médiocres, originaux ou copies, depuis trente pieds de dimension jusqu'à dix pouces, et tous mentionnés dans le catalogue publié par Manlich, en 3 vol. in-8.o

Il serait à désirer de voir retirer de cette résidence au moins 300 tableaux qui ne sont pas dignes de figurer dans une collection royale, et 300 autres qui, par la petitesse de leur dimension, devraient être placés dans les cabinets des princes et princesses, où ils seraient mieux que dans de vastes appartemens. Cependant il serait injuste assurément

de ne pas faire remarquer que dans cette collection il se trouve un nombre véritablement extraordinaire de tableaux de la main même de Martin Schongauer, Israël de Mecheln, Michel Wolgemuth, Albert Durer, Lucas de Leyde, Albert Altdorfer, Hans Burgmair, Hans Hemmeling, et autres anciens maîtres allemands; l'un d'eux, sans nom d'auteur, me paraît devoir être attribué au maître de 1466. Plusieurs de ces anciens tableaux portent des écussons aux armes de Bavière, ce qui doit faire penser qu'ils ont été exécutés par ordre de quelques princes bavarois. Ils doivent, par conséquent, être regardés comme étant les meilleures productions des artistes de ce pays.

Dans une des chambres du palais de Schleissheim se trouvent réunis jusqu'à 48 tableaux de la main de Teniers; quinze d'entre eux représentent des sujets de la vie de Jésus-Christ, ce qui est bien éloigné du genre de compositions habituelles à ce peintre. Un autre tableau d'une assez grande dimension représente une foire d'Italie; le conducteur a bien soin de faire remarquer que ce tableau contient plus de 1,100 têtes, soit d'hommes, soit d'animaux. Il est certain qu'il est difficile de se figurer la foule immense que l'on croit voir circuler dans cette étonnante composition.

Dans la grande galerie du palais sont placés

douze très-grands tableaux demandés à Jean Weeninx, par l'électeur palatin Jean-Guillaume, pour orner le château de Bensberg. Ces compositions de chasse donnent la plus haute idée des talens du peintre : il est à regretter que personne jusqu'à présent n'ait publié ces chefs-d'œuvre véritablement dignes d'admiration. La grande pièce dite Salle des Conquêtes, est décorée de boiseries dorées. Dans les trumeaux sont placées les batailles gagnées par l'électeur Charles-Emmanuel, dans les campagnes de 1685 et 1686. Sept de ces tableaux sont de Beich, moins connu par ses peintures que par quelques paysages à l'eau-forte gravés de sa propre main. Deux autres sont d'Amiconi, qui a peint tous les plafonds du palais. Sur l'une des faces de cette salle est une armoire de toute la hauteur de la pièce, et dans laquelle le prince avait fait placer les drapeaux pris sur ses ennemis. Mais ces fruits de la victoire furent prêtés au directeur du théâtre de Munich pour une fête de la cour ; ils se sont trouvés détruits peu de jours après, lors de l'incendie de ce théâtre, en février 1822, et la Salle des Conquêtes est maintenant *veuve de ses trophées.*

NYMPHENBURG.

Ce palais, résidence d'été du roi de Bavière, n'est remarquable que par son étendue et la beauté

de ses jardins nouvellement plantés et dessinés à l'anglaise. Le chemin qui y conduit est bordé de peupliers, de tilleuls et de frênes. Un canal longe une partie de la route et arrive à une place semi-circulaire sur laquelle est l'entrée du palais; de chaque côté de cette place se trouvent trois pavillons destinés à loger les ambassadeurs. Les jardins de cette belle habitation sont ornés de statues en marbre de Carrare. Vers 1730, on a construit une salle de bal dans un pavillon séparé du palais. La décoration intérieure en est très-riche, mais d'un goût assez bizarre. Ce qui m'a paru le plus singulier et d'un effet fort extraordinaire, ce sont les ornemens sculptés sur les boiseries qui, au lieu d'être dorés selon l'usage généralement adopté, sont tous argentés, sur des fonds peints en blanc dans la grande salle, et en jaune dans les deux autres.

Les eaux du parc sont superbes et d'une limpidité qui contraste étonnamment avec le blanchâtre et rapide Isar. Dans la partie la plus élevée du jardin est un lac dont il est difficile de juger l'étendue, à cause de la variété des plantations qui le bordent et l'entourent.

Avant de quitter Munich, il me sera permis, je pense, d'oublier un instant les collections, pour dire quelques mots sur la ville, ses habitans et leurs usages. C'était principalement le dimanche

que je consacrais à cette espèce d'observation, par deux motifs : l'un est que j'aurais craint, en allant visiter quelque cabinet le dimanche, de me rendre importun ; l'autre est que, dans ce jour de *repos*, il y a bien plus de *mouvement*. Les paysans du voisinage viennent à la ville en habit de gala, et les habitans de la ville se parent pour aller passer la journée dans les campagnes environnantes. Pour ne pas dénaturer les impressions que j'ai reçues sur les lieux, je vais rapporter ici la lettre que j'écrivis alors à mon fils.

Munich, ce 2 septembre 1827.

« C'est aujourd'hui dimanche, je ne puis travailler ; il faut examiner la ville et les habitans, leurs mœurs et leurs costumes. Le temps est gris, un peu froid ; cependant, dès sept heures du matin, on voit des femmes aller et venir ; quelques blanchisseuses reportent à la hâte leur linge dans un panier couvert ; mais les robes non ployées sont suspendues à un bâton terminé par deux ou trois porte-manteaux : ce bâton se porte sur la hanche, comme un comparse de mélodrame tient son enseigne. Déjà plusieurs femmes parcourent les rues avec un air de toilette. Une moitié, à peu près, est vêtue comme à Paris, avec des schals et des chapeaux ou quelque bonnet léger ; de l'autre moitié, une grande partie est aussi vêtue de la robe française, mais le bout des cheveux est relevé

sur le derrière de la tête, où ils sont soutenus par un petit bonnet à deux cornes renversées. Ce bonnet, fait plus ou moins richement, en étoffes brochées d'or, d'argent et de soie de couleurs variées, coûte de six à quarante florins, c'est-à-dire de 12 à 100 francs environ; quelques-uns même vont jusqu'à 240 francs. Parmi les personnes coiffées du bonnet bavarois, quelques-unes portent un corset ordinairement noir, mais toujours doublé, de manière à être très-ferme; il est sans aucun gousset, et attaché avec des agrafes d'argent fixées sur les côtés. Lorsqu'une jeune personne veut être habillée avec plus de recherche, elle ajoute, sur le devant de son corset, une chaîne d'argent qui passe alternativement de l'une à l'autre de ces agrafes. Ce corset n'offre rien de gracieux; lorsqu'une femme a de l'embonpoint, il rend même les formes peu agréables; mais, au reste, pour ôter toute illusion à cet égard, c'est sur le côté, près de l'épaule et dans l'intérieur du corset, qu'est souvent placée la clef de la chambre de la personne ainsi vêtue.

» Les femmes du peuple ont sur la tête un bonnet d'ourson, ou plutôt une calotte d'une étoffe plus ou moins riche et quelquefois dorée, avec une bordure d'ourson de la largeur de la main. A leur corset est souvent adaptée une pièce triangulaire, et leurs jupons sont d'une étoffe épaisse, à plis mul-

tipliés tout autour. Ces jupons courts ont au bas une bordure qui en augmente le poids, et occasionne, pendant la marche, à cette partie de leur vêtement, un mouvement de rotation assez singulier.

ÉGLISE DES THÉATINS.

» A neuf heures j'ai été à l'église des Théatins. Elle a été bâtie en 1667 et est assez belle. La voûte et toute l'église sont chargées de sculptures d'un goût meilleur que d'ordinaire. Les chapelles et le maître-autel surtout, sont ornés de marbres de toute couleur, et encombrés d'ornemens, d'*ex-voto* et de reliquaires. Dans cette église, au-dessus de l'autel, est une espèce de baldaquin, avec des rideaux en étoffe très-riche, qui orne le tabernacle et lui donne l'apparence d'une berce d'enfant.

» Pendant la messe, le Saint-Sacrement était exposé dans un ostensoir surmonté d'une flèche gothique fort travaillée. Le livre d'office est à plat sur un coussin posé sur l'autel, ce qui me semble moins commode pour l'officiant que lorsqu'il est placé sur un pupitre.

ÉGLISE DES JÉSUITES.

» L'église des Jésuites est construite en briques, revêtues de mastic, avec des parties d'enta-

blement, des colonnes et d'autres décorations en marbre. Dans le portail sont placées plusieurs statues assez belles, entr'autres un grand saint Michel terrassant le démon, en bronze, d'après P. Candide. Au-dessus sont douze statues en pierre, du duc Guillaume V, fondateur du couvent, de Charles V, de Ferdinand, etc. : six statues sont placées dans le premier ordre, et six dans le second.

» L'intérieur de l'église est bien; toutes les chapelles latérales sont décorées d'assez beaux autels. Indépendamment du grand tableau qui est au-dessus on voit aussi un autre petit tableau dont il ne paraît qu'une partie entre les deux rideaux du baldaquin entr'ouvert. Ce petit tableau est ordinairement le portrait d'un jésuite, ou bien une tête de vierge ou celle d'un Christ avec l'image du sacré-cœur.

» Le chœur de cette église est tendu en damas, par lés alternativement rouges et jaunes; les stalles se trouvent cachées derrière une tenture de la même nature. Le maître-autel m'a paru construit en marbre, et sa décoration occupe toute la hauteur de l'église; mais deux immenses rideaux de moire jaune cachent entièrement les marbres, et laissent seulement voir les parties de métal qui entourent le tabernacle, et ont une élévation de près de dix pieds. En avant de ce baldaquin, tout le fond du chœur était orné d'orangers et d'autres arbus-

tes, de bouquets et de guirlandes de fleurs, les unes naturelles, les autres artificielles, ce qui donnait à cette partie, l'aspect d'un reposoir décoré pour le jour de la Fête-Dieu.

CATHÉDRALE.

» La cathédrale est construite entièrement en briques non recouvertes; les deux tours surmontent le portail; elles sont carrées à leur base, octogones dans le haut, et terminées par une coupole en cuivre qu'on nomme la calotte, et qui a fait donner à ces tours le nom de *Mönche*, *moines*.

» Le pourtour extérieur de l'église est plaqué d'un grand nombre de pierres sépulchrales, la plupart avec des inscriptions, quelques-unes avec des bas-reliefs. Les pierres les plus modernes sont de 1783. Parmi les plus anciennes, on en trouve qui ont des inscriptions en relief que l'on croit tracées, ainsi que nous l'avons déjà dit, par un procédé semblable à celui que l'on emploie maintenant pour la lithographie : l'une de ces inscriptions porte la date de 1584.

» A l'extérieur du portail on voit deux statues en pierre, l'une de la Vierge et l'autre de Jésus-Christ; elles sont fort anciennes, c'est-à-dire, du XV.e siècle.

» Dans l'intérieur de l'église, contre un des piliers de l'entrée à droite, est un tableau de sainte Ursule;

elle couvre de son manteau un grand nombre de personnes. Cet ancien tableau est très-bien; il est peint dans le goût d'Israël van Mecheln.

» Derrière le même pilier sont les fonts baptismaux, en marbre du pays; le couvercle de la cuve a du rapport avec les flèches gothiques dont sont ornées souvent les tours des anciennes églises; mais le travail paraît plus moderne que la cuve.

» Du même côté, dans l'une des chapelles, on voit une Vierge tenant l'Enfant-Jésus; petit tableau très-ancien dans lequel la Vierge a la tête entourée de rayons en or; elle a aussi, de même que l'Enfant-Jésus, des bagues et des colliers en brillans appliqués sur le tableau même.

» Dans une autre chapelle est un Christ glorieux qui est certainement très-ancien et d'un beau caractère : du même côté on voit une Sainte-Famille aussi très-ancienne, et peinte sur un fond doré. La plupart de ces chapelles ont un autel fort bien décoré en menuiserie, peinte en blanc avec des ornemens dorés.

» La chaire est également dans le même genre, peinte en blanc, avec des ornemens en or; elle a été faite en 1779. C'est sans doute peu d'années auparavant qu'on a construit à l'entrée du chœur une grande arcade aussi peinte en blanc avec des ornemens; quant aux stalles, elles sont en bois de chêne, sans peinture : au-dessus de chacune

d'elles est un bas-relief en bois, représentant un saint en demi-figure avec son nom au-dessous, écrit en lettres d'or et surmonté d'une espèce de couronnement gothique avec des ornemens en or.

» Le sanctuaire est également garni de boiseries peintes en blanc et sur lesquelles se voient des figures d'évêques et de papes.

» Le grand autel est d'une assez belle décoration qui tient toute la hauteur du chœur. Il y a sur l'autel un beau tableau moderne. Cet autel est élevé de vingt marches au moins, mais le tombeau de l'empereur Louis de Bavière, qui est à l'entrée du chœur, le cache presque entièrement; aussi a-t-on placé en avant du tombeau un autre autel avec des bas-reliefs et des figures en argent qui, à leur tour, dérobent à la vue le tombeau de l'empereur.

» Ce cénotaphe est un beau monument : la partie la plus ancienne est une pierre sur laquelle est la figure couchée de l'empereur avec deux autres figures et une inscription en lettres gothiques. Les électeurs Maximilien, Albert V et Guillaume V, descendans de Louis IV, voulant honorer la mémoire de l'empereur, lui firent élever, en 1622, ce magnifique mausolée en marbre noir, avec un grand nombre d'ornemens et plusieurs figures en bronze, dont quatre sont des chevaliers à genoux aux angles du tombeau, tenant chacun un

guidon en étoffe avec les armes impériales brodées en or et en argent.

» L'orgue est assez ancien et d'une décoration fort belle quoique singulière. Il a été restauré en 1820, mais on a eu soin de faire seulement les raccords nécessaires, sans rien changer au goût de l'époque, et en conservant les peintures dont il est orné.

» En revenant près de l'orgue, dans l'une des chapelles, du côté gauche en entrant, on voit un assez grand tableau représentant un calvaire. Plusieurs soldats portent des guidons, sur l'un d'eux se voient les lettres gothiques 𝕮 𝕾, qui pourraient bien être, il me semble, la marque du peintre si connu par d'anciennes gravures portant les mêmes lettres et quelquefois l'année 1466.

» A gauche de l'entrée du chœur est l'autel de saint Bavon, évêque et patron de Munich. Cet autel est chargé d'*ex-voto*, de reliques : il s'y trouve un buste en argent et un tableau représentant saint Bavon. En face est une statue aussi en argent, du même saint; puis au mur se trouvent suspendus une grande quantité d'ornemens qui rendent cette place surchargée de richesses de toute nature.

ÉGLISE SAINT-JEAN.

» Cette église est petite, mais d'une grande richesse en peinture, sculpture, colonnes de marbre et dorure; elle a été construite vers 1760, par

un peintre bavarois nommé Asam; plus tard ce malheureux artiste est mort de misère à l'hôpital. Les tableaux sont assez bien. A gauche en entrant, on en voit un représentant la Vierge avec l'Enfant-Jésus et saint Dominique. Le cou de la Vierge est entouré d'un large ruban de satin cramoisi, avec un cœur en or appliqué sur le tableau même. L'Enfant-Jésus a un pareil collier. La Vierge étend la main vers saint Dominique, et pour rendre ce geste plus significatif, on a ajouté en saillie, sur le tableau, un chapelet en perles d'émail de diverses couleurs, que saint Dominique reçoit des mains de la Vierge.

» J'ai été aussi visiter quelques parties du palais; dans l'une des cours se trouve une fontaine jaillissante, avec une statue de bronze au milieu et huit autres statues tout autour. Elles sont assez bien, et rappellent le dessin de Pierre Candide; mais ce qui est ridicule, c'est la faiblesse du volume d'eau divisé en huit parties qui, réunies ensemble, formeraient à peine la grosseur d'un tuyau de plume ordinaire.

» A la porte du palais sont aussi plusieurs statues de bronze, dont celle de la Vierge avec l'Enfant-Jésus, les Vertus théologales; en avant deux lions en bronze. Le tout est d'après le dessin de Pierre de Witte, dont nous avons déjà parlé sous le nom de Pierre Candide. Ce mot *Witte* signifie

blanc, ce qui lui a fait donner en latin le nom de *Candidus* que l'on a ensuite traduit par le mot français *Candide*.

» Sous l'une des portes est placée une inscription allemande, qui porte qu'en 1490, un duc Christophe, avec deux de ses chevaliers, ont sauté le long de ce mur où ils ont atteint les hauteurs indiquées par trois clous qui y sont élevés à peu près à six, sept et neuf pieds au-dessus du pavé. Il est inutile de dire que la marque la plus élevée est celle du duc. Auprès est un bloc de marbre vert d'environ deux pieds sur un d'épaisseur, et un peu plus de largeur; il doit peser environ 300 livres; pourtant ce même duc l'a enlevé et jeté, dit-on, assez loin de lui.

» Après toutes ces courses, il m'a bien fallu dîner, c'est ce que j'ai fait; c'est encore au Cerf que j'ai été avec M. Brulliot et M. Meinel son ami, ancien avocat du prince Eugène, homme fort instruit et parlant bien français.

» C'est une chose singulière qu'une salle à manger de cette espèce. A deux heures, c'est tout au plus s'il se trouve trois personnes dans la salle, où est une table avec quarante couverts; mais en moins de dix minutes, tout le monde arrive, se place, et tout est rempli. Ce ne sont pas seulement des personnes demeurant dans l'hôtel, mais aussi des habitans de la ville qui surtout le dimanche font retenir une

place dans la matinée. Souvent même on invite là, plutôt que chez soi : le dîner est très-bon et dure une heure et demie.

» Après le dîner, nous avons été prendre des glaces. Elles sont servies dans de très-petits godets en verre, et ne sont guère que moitié de celles de Paris. Nous avons ensuite traversé le parc; il faisait assez beau et il y avait beaucoup de monde; arrivé à une guinguette, j'y ai vu une valse très-nombreuse. La plupart des danseurs avaient leur mouchoir dans la main, et ne pouvaient sentir la taille de leurs danseuses qu'à travers ce moelleux tampon; mais un obstacle plus terrible encore s'oppose à toute espèce de sensation, c'est le *corset-cuirasse* dont sont vêtues la plupart des danseuses.

» De là, nous avons été à Tivoli : on y danse aussi; mais la société est plus choisie, les toilettes plus élégantes. Beaucoup de personnes sont assises autour de petites tables placées au milieu de la pelouse. On boit de la bière ou du lait; on y mange de petits gâteaux très-variés, et surtout on y fume malgré la présence des dames que cette coutume paraît ne pas importuner; mais ce qui semblera peut-être singulier, c'est que dans ce pays, où l'usage de fumer est si généralement répandu, il n'est pas permis de passer dans les rues avec un cigare ni une pipe à la bouche. Cette action, si fréquente maintenant à Paris, serait regardée, en Allemagne, comme le

résultat de l'éducation la plus grossière. Dans les voitures publiques il est également interdit de fumer, cependant quelques voyageurs se le permettent; mais ils ne le font qu'après s'être bien assurés que cela ne sera importun à aucun des voyageurs, et encore c'est à l'insçu du conducteur, qui ferait éteindre la pipe dans la crainte de voir incendier la voiture, ainsi que cela est déjà arrivé.

THÉATRE.

» Le soir nous avons été au Théâtre : il a été bâti par M. Fischer. Sa construction est en briques revêtues de mastic. Le péristyle à colonnes est en marbre d'un blanc sale, quelquefois légèrement coloré de rouge. Le vestibule m'a paru trèsb eau et donne entrée à deux grands escaliers en marbre rouge. L'intérieur de la salle est également d'un bon goût, avec cinq rangs de galeries très-bien décorées; au milieu du théâtre, et de chaque côté de l'avant-scène, sont placées les loges du roi. Celle du milieu ne sert que pour les jours d'apparat; mais ces trois loges ont une décoration particulière qui comprend la hauteur des deux premières galeries. Les loges ne sont divisées que jusqu'à hauteur d'appui, et laissent, par conséquent, la facilité de voir les spectateurs comme s'ils étaient dans une galerie. Les dames sont admises au parquet. Deux banquettes y sont réser-

4

vées, l'une pour les pages, l'autre pour les cadets. Derrière le parquet, il reste une petite place où les spectateurs se tiennent debout.

» On jouait Aline, musique de Berton. Les acteurs m'ont paru jouer assez bien; ils chantent très-bien, et il y a beaucoup d'ensemble, même parmi les figurans et les choristes; la danse n'est pas mauvaise, mais n'a rien de saillant. Il est vrai que les ballets d'Aline ne sont pas merveilleux. Les costumes sont très-riches et très-frais.

» Le roi donne à l'administration du théâtre 72000 florins, et paie encore l'orchestre qui lui coûte environ 30000 florins. Les recettes montent à près de 100000 florins par an. Le spectacle commença avant sept heures, il finit à neuf.

» L'intérieur du théâtre a des machines considérables; dans les caves on a construit six poêles énormes qui sont enfermés chacun dans une salle voûtée en brique, de vingt pieds de long sur une hauteur pareille. Un conduit amène l'air froid de l'extérieur dans ce vaste four : le tuyau du poêle, qui est d'environ dix-huit pouces de diamètre, fait deux fois le tour de la pièce, et réchauffe ainsi l'air qui, devenu brûlant, sort de là par une ouverture faite dans la voûte, puis est conduit à tous les étages par des tuyaux de tôle, sans qu'il y ait à craindre aucun inconvénient du feu.

» Dans le haut du théâtre sont placés huit réser-

voirs énormes qui peuvent inonder la salle par bien des issues. Des tuyaux et des lances sont disposés dans chaque corridor; et, en cas d'accident, deux pompes, mues chacune par vingt-quatre hommes, peuvent remplir les réservoirs au-delà du besoin. Pour diminuer encore la crainte d'un incendie, tous les bois du théâtre sont couverts d'une dissolution d'alun qui laisse moins de prise à l'inflammation du sapin.

LA PRISON.

» Un monument moderne qui mérite d'être visité, est la P r i s o n. Elle vient d'être terminée depuis très-peu de temps. C'est un bâtiment qui porte bien le caractère de sa destination. Il est élevé de trois étages avec un avant-corps au milieu. L'administration occupe le rez-de-chaussée. Au premier sont les cabinets des juges d'instruction, et au second des salles pour les avocats, lorsqu'ils ont besoin de conférer avec les prévenus. La chambre des condamnés à mort est à l'un des bouts du bâtiment; elle est contiguë à une chapelle; et si, après leur condamnation, les coupables demandent trois jours de répit, on ne peut les leur refuser; mais ils ne doivent pas sortir de cette pièce, et un ecclésiastique se tient constamment dans la chapelle y attenant.

» A chaque étage, l'avant-corps communique avec une galerie semi-circulaire, dans laquelle donnent les portes des prisons. Il y a dix-sept chambres par étage; chacune d'elles peut contenir six prisonniers; il s'y trouve un poêle et une petite croisée avec trois grilles. Le mur paraît avoir deux pieds d'épaisseur, et il y a quinze pouces de distance entre la grille intérieure et la grille extérieure des croisées. »

PONT SUR L'ISAR.

On construit en ce moment, sur l'Isar, un pont de cinq arches en pierre. Il est élégant et les pierres bien appareillées : il remplacera celui qui fut emporté en 1824, lors d'une violente inondation, tandis que plus de quatre cents personnes se trouvaient dessus pour examiner les terribles effets de cette énorme et rapide crue d'eau. Un quart de ces personnes, environ, furent victimes de leur curiosité.

EBERSBERG.

C'est à la sortie de ce village que l'on commence à se trouver dans les montagnes; la vue est charmante et très-variée, sans être pourtant bien étendue. Les forêts sont toujours essence de pins et de sapins; cependant il s'y trouve des bouleaux, des chênes souvent assez beaux, et quelques hêtres

superbes; sur le bord des routes, on voit fréquemment des buissons d'épine-vinette.

STEINHERING.

Dans ce village, les hommes et même les enfans portent tous des culottes de peau teinte en noir; elles sont ordinairement si grasses et si luisantes qu'on les croirait faites en cuir. Il est assez singulier que cet usage se soit conservé si généralement ici, tandis qu'il a entièrement disparu partout ailleurs. Les femmes sont la plupart coiffées comme les normandes, mais le bonnet de tricot, au lieu d'être en coton blanc, est en laine noire. Pour sortir, elles mettent un chapeau de castor à large bord, avec un ruban noir, dont la largeur est égale à la hauteur de la forme du chapeau.

WASSERBURG.

Après avoir long-temps monté, on arrive à une descente rapide, et on aperçoit, dans un fond, une ville assez grande que l'on domine entièrement. Elle est tout entourée de montagnes la plupart coupées à pic; la rivière tourne de manière à entourer la ville presque entièrement.

La porte par laquelle on sort de Wasserburg est assez ancienne; elle est placée sur le pont, et revêtue d'anciennes peintures que l'on distingue à peine; le haut du monument est crénelé. En sor-

tant de la ville, il faut monter encore bien plus qu'on n'a descendu, et à peine est-on sur le plateau que l'on retrouve de l'eau.

FRAUENBURG.

Avant d'arriver à ce village on distingue très-bien les montagnes du Tyrol et celles du Salzburg. Le soleil était près de se coucher et donnait une couleur violâtre à ces montagnes dont les plus élevées sont couvertes de neige.

Nous avons traversé continuellement des forêts, et nous sommes arrivés à un endroit qui m'a paru d'autant plus agréable que la lune se levait et qu'elle éclairait, d'une manière assez singulière, un immense rocher très-tourmenté et rempli de végétation. Un moment après, nous avons traversé l'Alza, et nous sommes arrivés au village d'Altenmarkt, remarquable par sa propreté et surtout par la construction régulière des maisons. Toutes sont neuves ou peintes en blanc; toutes ont au rez-de-chaussée une porte et trois fenêtres, dont deux d'un côté de la porte et une de l'autre; l'étage du premier a cinq fenêtres, celui du second n'en a que trois. Altenmarkt est coupé par le lit d'un torrent fort large, et dans lequel il reste toujours un faible courant. J'y passai le dimanche; mais à dix heures du soir tous les buveurs avaient quitté le cabaret, excepté deux ou trois qui res-

taient encore à deviser entre eux. Cinquante pots en grès, renversés sur une table, indiquaient que la consommation avait été forte dans la journée. Il y a dans cet endroit plusieurs scieries. On est obligé de venir relayer à ce village, qui pourtant est écarté de plus d'un quart de lieue de la grande route, sur laquelle on retourne par le même chemin.

TRAUNSTEIN.

Il était minuit lorsque j'ai passé à Traunstein; un clair de lune superbe, un temps même assez doux rendaient le voyage agréable. La ville est close; les maisons sont en pierre de taille, ou plutôt en marbre; au milieu est une très-grande place entourée de maisons élevées de trois et quatre étages, et dont on ne voit pas les toits. A l'un des bouts de la place est l'église, à l'autre un beffroi; le milieu est orné de deux petites fontaines, sur l'une desquelles est placée la statue d'un guerrier armé de sa lance, dans le costume du XV.e siècle. Cette ville est célèbre par des salines d'un produit considérable, et qui, sans doute, sont curieuses à voir, mais je continuai ma route sans m'arrêter.



SALZBURG.

Je m'étais déterminé à prendre la route de Salzburg, afin de voir la Bibliothèque de l'archevêché de cette ville, composée de 21000 volumes; elle contient un assez grand nombre de raretés en manuscrits et en livres *incunables*; j'espérais même y trouver quelques gravures très-anciennes, peut-être aussi des nielles; mais quelles qu'aient été mes instances auprès d'un des chanoines, il m'a été impossible d'y pénétrer; la clef de la Bibliothèque se trouvait, me dit-on, entre les mains de l'évêque lui-même, qui dans le moment était à la campagne.

Ce refus, quelque poli qu'il ait été, m'a rappelé l'anecdote rapportée par M. de Barbé Marbois, qui raconte que lors de la mort de l'archevêque Liechtenstein, on voulut, suivant l'usage, apposer les scellés sur la bibliothèque de l'archevêché, pour s'assurer qu'il n'avait été rien distrait pendant la vie du défunt prélat; mais on s'aperçut alors que les scellés n'avaient pas été levés depuis la mort du précédent archevêque, ce qui évita de faire ni inventaire, ni récollement.

La contrariété que j'éprouvai d'avoir allongé ma route était d'autant plus grande que je fus

obligé d'attendre la voiture publique d'Inspruck à Vienne, et qu'elle ne passe que tous les huit jours; mais je trouvai quelque adoucissement de me voir ainsi arrêté dans un pays des plus beaux de l'Europe, et qui me parut d'autant plus admirable qu'un temps superbe et un soleil très-chaud animaient ces magnifiques paysages. Cependant il n'avait pu faire fondre, sur le sommet des plus hautes montagnes, la neige qui y était déjà tombée dans les premiers jours d'août.

LA CATHÉDRALE.

La Cathédrale de Salzburg a été bâtie en 1663; elle est entièrement construite avec un marbre rougeâtre, recouvert, dans l'intérieur, par une couche de peinture blanche. Quatre orgues sont appliqués aux pendentifs de la coupole; un cinquième, plus considérable que les autres, est placé à l'entrée de l'église; il ne sert que lorsque le prince-évêque assiste à l'office.

FONTAINE.

Devant le palais est une immense fontaine composée d'un très-grand bassin : on voit au milieu quatre chevaux marins sortant d'un rocher sur lequel sont groupés trois athlètes que le peuple du pays regarde comme les portraits des auteurs de la

fontaine. Ces athlètes soutiennent une grande vasque où sont placés trois dauphins supportant une coquille dans laquelle est un triton sonnant, avec une conque d'où sort un jet d'eau assez élevé, et qui ferait bien plus d'effet si ce monument pyramidal avait lui-même moins de hauteur.

LE PALAIS.

L'ancien palais épiscopal est nommé la Résidence; il est près de la montagne qui a été coupée à pic pour former deux manéges, dont l'un est couvert; l'autre, pour l'été, est curieux par trois rangs de galeries taillées dans la montagne même, et dans lesquelles un assez grand concours de monde peut assister aux manœuvres exécutées dans le manége.

Tout près du palais se trouve une galerie souterraine de 400 pieds de long et de 22 de haut; elle traverse le Munchberg. C'est en 1767 que cette galerie fut terminée. La porte du côté de la ville a été construite en marbre, mais celle de l'autre bout est taillée dans le roc même, ainsi que les deux obélisques qui l'accompagnent. Plusieurs sculptures en marbre décorent cette partie. La vue de ce curieux monument a été gravée par Schlotterberg; d'autres vues de la ville, par A. Corvinus et J.-B. Homann. On en trouve aussi plusieurs dans le voyage du capitaine Batty.

SAINT-PIERRE.

L'abbaye de Saint-Pierre est aussi ancienne que la ville même; l'église n'a rien de remarquable, si ce n'est son portail qui est construit en marbre rouge et en marbre blanc, en variant la couleur pour chacune des assises, ce qui est plutôt bizarre qu'agréable. Dans la partie cintrée de la porte on voit un bas-relief fort curieux que je crois du XIV.e siècle. A l'entrée de l'église, dans l'intérieur, on a accroché le long du mur une pierre ronde et plate de la grosseur et de la couleur d'un pain de quatre ou cinq livres, et on raconte qu'une femme de cette ville ayant pétri le jour de la fête de saint Fidèle, guerrier martyrisé à Côme, dans le IIIe siècle, une voisine lui fit reproche de ne pas chômer une aussi grande fête; mais la ménagère s'excusa, en disant que cela ne ferait rien sans doute à un si bon saint, qu'elle eût ainsi employé son temps le jour de sa fête; elle changea bien de langage lorsque, venant pour retirer son pain, elle ne trouva dans le four que des pierres dont celle-ci a été conservée en mémoire de cette punition céleste. On croit cela dans le pays, me dit mon conducteur, français amené là, par des circonstances de la révolution; ce qui m'a fait penser qu'il ne le croyait pas.

Un monument curieux de cette église est le tombeau d'Haydn, composé d'une grande croix en marbre noir avec des rayons en bronze doré; une urne est placée sur un cippe, où est tracée une inscription qui annonce que ce célèbre compositeur est mort en 1806. Sur le devant du tombeau sont éparpillés plusieurs livres de musique portant chacun le titre d'un des ouvrages religieux d'Haydn. Ce monument est dû à la piété de sa veuve, morte très-âgée en 1825.

SAINT-SÉBASTIEN.

Dans l'église de Saint-Sébastien on voit un autre tombeau intéressant : c'est celui de Paracelse, qui, ayant cru changer la médecine et reculer à l'infini les bornes de la vie humaine, n'a pu conserver la sienne jusqu'à un âge avancé, puisqu'il mourut en 1541, âgé seulement de quarante-deux ans.

LA FORTERESSE.

Cette forteresse, regardée comme imprenable, fut commencée en 1100, et terminée dans le XVI.e siècle; construite sur un roc très-élevé, elle n'a plus que douze hommes de garnison et trois pièces de canon. Cependant les logemens et les magasins sont disposés pour 3000 hommes. Dans l'intérieur du château, il y a une chambre de torture, avec

machine et trappe. L'appartement d'honneur a été autrefois très-bien décoré avec des ornemens dorés sur un fond bleu-clair. On y trouve encore un énorme poêle en faïence de couleur, avec des peintures en émail et la date de 1501. Le général Moreau est le dernier qui ait habité cet appartement.

Il existe à Salzburg un musée formé depuis peu d'années par un particulier dont le jardin se trouve sur l'emplacement d'un cimetière des anciens Romains. Le propriétaire en a déjà fouillé les trois quarts, et il y a trouvé beaucoup d'urnes en pierre du pays : dans chacune était placé un vase de verre, renfermant ordinairement quelques monnaies, des bijoux et des représentations de divinités ou d'animaux, moulés avec une matière blanche ayant l'apparence de chaux.

Ce musée renferme une quantité immense de lampes en terre cuite, dont quelques-unes portent des noms; plusieurs vases aussi en terre cuite; presque tous sont brisés, souvent ils sont ornés de peintures ou de bas-reliefs; beaucoup d'instrumens, des styles, des strigiles, des sceaux; on y voit aussi une petite figure égyptienne en bronze, d'autres figures en terre noirâtre d'un caractère fort bizarre, et que le propriétaire croit indiennes ou égyptiennes, mais qui ont plus de rapport avec les monumens d'art des peuples du nord de l'Europe.

Ce cabinet contient aussi des inscriptions romaines sur pierre, et trois têtes en marbre blanc d'un assez beau caractère. Il serait à désirer que quelque personne instruite voulût bien donner des notions sur le gisement de ces antiquités au moment de leur découverte.

J'avais espéré revoir ici M. Alleye de Cyprey, chargé d'affaires de France à Munich, puisqu'il devait passer quelques jours de la belle saison à Salzburg ou aux environs; mais le temps me pressait, et j'allai en hâte parcourir les Salines de Hallein, qui offrent un intérêt extraordinaire à cause de la manière dont se fait leur exploitation.





HALLEIN.

En sortant de Salzburg par la porte Saint-Michel, on suit les bords de la Salza, et on arrive à une belle avenue de près d'une lieue de longueur; elle est plantée d'arbres variés, tels que tilleuls, frênes, chênes et hêtres. La route ensuite s'approche des montagnes, qui sont toujours boisées dans le bas, tandis que le haut, sans aucune culture, offre souvent l'aspect de rochers entièrement nus, avec d'énormes déchirures plus ou moins singulières. Il se trouve deux rochers, qui ressemblent à des pans de murailles dégradées de 50 à 80 pieds d'élévation. La montagne est tellement escarpée à cet endroit que la chûte de ces roches paraît imminente, et semble à chaque instant menacer la vie du voyageur qui passe sur la route.

Après une heure un quart de marche en voiture, on arrive à Hallein, ville assez mal bâtie, et dont les rues et les maisons forment amphithéâtre. L'église est, selon l'usage, entourée de son cimetière, dans lequel on voit un grand nombre de tombes en bois. Elles sont toutes surmontées d'une croix; la plupart sont ornées d'une peinture représentant soit un sujet pieux, soit quelque fait relatif à la personne décédée, soit même tout simplement son portrait ordinairement très-mal peint.

Obligé de laisser la voiture dans la ville, il faut gravir à pied la montagne, qui est couverte de bois et parsemée de petites maisons où logent les mineurs. Des torrens d'une grande impétuosité se sont creusé des lits dans le marbre dont cette montagne est composée; leur passage doit causer un grand fracas, à en juger par la manière dont sont fracturées et arrondies les roches énormes que l'on rencontre à chaque pas. Cette promenade est fatigante, et dure plus d'une heure avant d'arriver à l'église des mineurs; en face est construite une assez grande maison qui sert d'auberge aux voyageurs, c'est le bureau de l'inspecteur des mines; c'est à lui qu'il faut remettre la permission dont on a dû se précautionner à Hallein, et qui coûte 20 kreutzers (environ 85 centimes), destinés aux pauvres.

Avant d'entrer dans la mine, il est nécessaire d'oter ses habits et de s'affubler du costume de mineur. Il consiste en un pantalon hongrois en toile blanche, froncé avec un cordon à la ceinture ainsi qu'à la cheville des pieds; la veste, également en toile, est aussi nouée avec des cordons, de manière à aller à toute taille. Une courroie avec une boucle retient ensuite une large plaque de cuir placée en arrière, comme celle que nous voyons à nos ramoneurs; puis on prend de la main gauche une bougie, et de la droite un miton de peau très-

épaisse. C'est ainsi vêtu que l'on se présente à la porte de la mine de Freudenberg, qui est à 2600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur cette porte on lit une inscription indiquant que cette galerie a été ouverte en 1650, par l'évêque Guidebalde, et qu'en 1795 elle a été construite en marbre. Les constructions de cette nature n'existent pourtant que dans une longueur de 50 toises; ce ne sont ensuite que de simples planches de sapin, appliquées sur les parois de la galerie, et soutenues de distance en distance par de petits sapins entiers du diamètre de 8 à 9 pouces. Ces planches et leurs supports sont plus ou moins rapprochés, suivant que le terrain traversé par la galerie se trouve plus ou moins solide; car la matière varie, elle est glaiseuse, schisteuse ou gypseuse; quelquefois aussi c'est un mélange de galets et de terre friable. Le sol de la galerie est également couvert de planchers en sapin, et l'espace sur lequel on peut marcher n'a que deux pieds de large. De chaque côté se trouve placé un conduit carré formé de quatre planches entre lesquelles coulent les eaux que l'on trouve dans le sein de la montagne. Ces eaux sont de deux natures différentes, les eaux douces et les eaux salées; ces dernières sont conduites directement aux bouilloirs de la ville, tandis que les eaux douces stationnent dans des réservoirs intérieurs, où elles se chargent de sel. De

ces deux conduits, celui des eaux salées se renouvelle trois fois moins souvent que l'autre, parce que le sel dont le bois se trouve imprégné en retarde la destruction.

Après avoir parcouru une galerie d'environ 300 toises, on arrive à une descente dont la pente est presque égale à celle d'une échelle placée, pour le service des maçons, à leur échafaud. Sur ce plan incliné sont posés parallèlement, à moins d'un pied de distance, deux mâts de sapin fort unis, auxquels on donne le nom de *Rolle*. Ce n'est pas sans quelque difficulté que l'on parvient à se placer, puisqu'il faut s'asseoir ayant les deux jambes en-dehors de ces deux longs cylindres, puis, tenant dans la main droite une corde qui passe aussi sous le bras droit, il faut la faire revenir avec la jambe droite, en la rapportant dans l'intérieur des deux *Rolles*. Lorsque l'on se trouve bien ajusté, ayant soin de tenir fortement la corde, on ramène vivement le pied gauche, avec lequel jusque-là on s'était soutenu sur une petite marche disposée à dessein à l'extérieur de la *Rolle*. Alors, entraîné par son propre poids, on glisse sur ces mâts avec une rapidité qui augmente ou diminue, selon que l'on se couche plus ou moins au lieu d'être simplement assis, ou aussi suivant que l'on serre plus ou moins la corde dans la main et sous le bras.

C'est de cette manière que l'on franchit quatre

ou cinq descentes, qui varient de longueur depuis 5 toises jusqu'à 40, et même 50 toises, et qui sont aussi plus ou moins rapides. On prend facilement l'habitude de se placer, et l'on perd promptement la gaucherie que l'inquiétude avait donnée d'abord; il faut cependant avoir soin de ne pas rester au pied de la *Rolle*, mais avancer promptement quelques pas dès que l'on est debout, sans quoi l'on court le risque, ainsi que cela m'est arrivé, de recevoir dans les talons un assez violent coup de pied du voyageur qui vous suit.

En changeant ainsi de galerie et de descente, on arrive à l'un des réservoirs creusés dans la montagne et qui portent le nom de *lacs*. Celui que j'ai traversé a 50 toises de long sur 30 de large; la profondeur de l'eau est d'environ 6 pieds, et sa surface est éloignée de 13 pieds du plafond, car ces cavernes ne sont pas voûtées. Un petit bac avec deux bancs attendent le voyageur à l'entrée du *lac*, tandis qu'un mineur, qui l'a précédé, se trouve déjà à l'autre bout et tire avec une cordelette le léger esquif sur lequel on est embarqué. Malgré la lumière que l'on tient à la main, celle des deux conducteurs qui vous accompagnent, vingt autres bougies placées le long des parois du souterrain, et que votre précurseur a eu soin d'allumer avant votre arrivée, on n'en est pas moins dans une grande

5.

obscurité qui rappelle celle dont parle Hérodote, en décrivant les initiations de l'ancienne Égypte.

Lorsque de grands personnages viennent visiter ces lieux, on allume 1500 bougies, et cette illumination doit être d'un effet très-agréable; mais lorsqu'un simple voyageur est réduit au stricte nécessaire, le calme et l'obscurité font naître dans son âme des idées tout-à-fait extraordinaires. La petitesse du bateau, l'étendue de l'eau dans laquelle réfléchissent les lumières, la vue d'un nombre infini de petits points lumineux, produits par la réflexion des facettes du sel crystallisé dont est parsemé le vaste plafond, puis enfin la pensée que la chûte de ce plafond peut, et même doit arriver un jour, la persuasion que ce plafond comblerait le *lac* et engloutirait les voyageurs qui, par la suite, deviendraient une pétrification fort curieuse sans doute, pour un cabinet d'histoire naturelle; tout cela donne de tristes pensées, naturellement entretenues par la conversation du conducteur qui, pendant la traversée, a soin de vous apprendre qu'il y a dans la montagne 32 lacs semblables, que celui sur lequel on se trouve est un des plus petits, et qu'il y en a plusieurs, placés les uns au-dessus des autres.

C'est dans ces lacs que sont amenées les eaux douces; elles y séjournent pendant vingt ou vingt-quatre jours, ce qui leur fait acquérir le

degré de salure convenable, environ 20 à 25 pour cent. Pour remplir un lac, on a soin de fermer les deux issues avec une certaine épaisseur de terre glaise; l'eau qui y arrive alors par un conduit s'élève bientôt jusqu'au plafond, qui se trouve ainsi continuellement lavé et en partie fondu; plusieurs portions de terre s'en détachent, et ces parties insolubles tombent au fond du lac, dont le fond monte ainsi graduellement, tandis que le plafond s'élève; de sorte que, en quelques années, le réservoir se trouve entièrement déplacé.

Après avoir traversé d'autres galeries, on arrive à une salle où sont construits deux monumens en marbre rouge : l'un est élevé à la mémoire de saint Robert, fondateur du siége épiscopal de Salzburg dans le VIII.e siècle. Ce pieux évêque, par ses prédications, ramena à la foi chrétienne les peuples de cette contrée. L'autre monument a été fait depuis peu d'années pour consacrer le souvenir de la rentrée de l'empereur François en possession de ces mines, dans l'année 1807.

Dans cette même salle est un cabinet fermé, dans lequel on a eu soin de réunir tous les échantillons de minéraux que produit la mine. On y a joint aussi quelques pétrifications et de très-curieuses cristallisations de branches de sapin, ou d'autres objets laissés à dessein dans les lacs salés.

On suit encore une descente très-longue avant

d'arriver à la galerie par laquelle on sort de la mine; celle-ci est taillée dans le marbre, plus étroite et plus basse que les précédentes, absolument en ligne directe mais avec un peu de pente; aussi trouve-t-on là un nouveau moyen de transport, auquel on donne le nom de *Wurst :* c'est un rouleau de bois soutenu par quatre points sur un châssis, placé sur quatre petites roues. Cinq ou six personnes peuvent facilement se placer sur ce *cheval de bois,* en ayant les pieds soutenus par deux planchettes longitudinales; des mineurs traînent le chariot avec rapidité, et vous font ainsi traverser en peu d'instans cette galerie, qui a 800 toises de longueur. Lorsque l'on arrive vers le milieu, la pente de la galerie permet alors d'apercevoir l'entrée, qui semble pourtant si petite que l'on prendrait ce point lumineux pour la lueur d'une simple chandelle; mais bientôt cette lumière augmente graduellement, et la rapidité avec laquelle on avance produit un effet semblable à celui que l'on voit dans la fantasmagorie.

La porte par laquelle on sort de la mine de Freudenberg est à 200 toises environ au-dessous de celle par laquelle on est entré. On retrouve dehors ses habits, que l'inspecteur a eu soin d'envoyer par une route extérieure, afin qu'ils ne s'imprègnent pas de l'humidité salée que l'on en ferait difficilement sortir. Lorsque les eaux ont ac-

quis le degré de salure convenable, on les dirige sur la ville, où elles arrivent dans les bouilloirs, espèces de chaudières, ou plutôt encore de grands bassins ovales, faits avec des feuilles de tôle épaisses de deux lignes : ces chaudières sont soutenues à leur circonférence par un petit mur de briques, et supportées au milieu par des piliers espacés de 4 en 4 pieds, afin de laisser une libre circulation à la flamme. Indépendamment de ces supports inférieurs, des pièces de bois descendent verticalement de la charpente des bâtimens, et une barre de fer, attachée à leur extrémité, traverse le fond de la chaudière, puis un écrou les arrête en-dessous de la feuille de tôle.

Le feu que l'on fait est très-vif et tient sans cesse en ébullition cette énorme masse d'eau, qui est alimentée par un arrivage continuel. L'eau ne pouvant tenir en dissolution qu'une certaine quantité de sel, il s'en précipite continuellement à mesure de l'évaporation; des hommes sont occupés jour et nuit à le remuer, et ensuite à l'enlever avec de longues cuillères de bois. Placé alors dans des cônes en bois, on le laisse égoutter quelques instans, après quoi on renverse les moules, et ces pains sont portés dans une étuve pour y attendre la dessication, après laquelle ces pains pèsent encore 60 livres. Le produit de ces salines est une branche de revenu très-considérable pour le souverain du pays.

Revenu à Salzburg, je pris la route de Vienne, en passant par Lambach, où est une belle abbaye de bénédictins. Le couvent est construit avec assez d'élégance; mais je ne l'ai vu qu'extérieurement, et j'ai eu bien du regret de ne pas m'y être arrêté, ayant appris depuis par un religieux de cet ordre, qu'il se trouvait là quelques recueils d'estampes anciennes, dont personne, je crois, jusqu'à présent, n'a pensé à prendre connaissance.

Une heure de promenade environ m'a permis de sortir du village et d'admirer la Traun, qui coule au pied de hautes montagnes. L'une d'elles offre la singulière apparence d'une tête humaine couchée, offrant une ressemblance parfaite avec celle du malheureux roi de France, mort en 1793. J'ai demandé le nom de cette montagne, et le maître de la poste m'a dit qu'on la nommait Louis XVI.





VIENNE.

En arrivant à Vienne, mon premier soin fut de me présenter chez M. le comte Maurice de Dietrichstein, directeur général de tous les établissemens scientifiques. Il voulut bien m'accueillir avec une affabilité extrême; il eut même la bonté d'être mon introducteur dans la Bibliothèque impériale et royale, où il me présenta à M. Vesque, garde des livres imprimés, à M. Kopitar, garde des manuscrits, ainsi qu'à M. Bartsch le fils, chargé de la surveillance des estampes. C'est aussi par sa recommandation que j'ai été admis dans la Bibliothèque particulière de l'empereur, confiée à la garde de M. Jung, et ensuite dans les serres impériales, tant du palais de Vienne que de celui de Schönbrunn. Elles sont toutes d'une richesse extraordinaire, surtout en plantes grasses. On trouve, dans celle de Vienne, la recherche et le soin que l'on doit s'attendre à voir dans une partie où Sa Majesté impériale et royale passe tous les jours quelques instans, et dont habituellement elle cultive elle-même quelques parties.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Les bâtimens de la Bibliothèque tiennent à ceux du palais impérial, et il existe pour les princes une entrée particulière qui donne dans l'intérieur du palais. La Bibliothèque occupe le premier étage; le rez-de-chaussée dépend des écuries de l'empereur; sa construction date de 1726. C'est à la même époque que la Bibliothèque de Paris fut transférée de la rue Vivienne à la rue de Richelieu où elle est maintenant, et les galeries qu'elle occupe font partie des anciennes écuries du palais Mazarin.

L'escalier de la Bibliothèque est vaste et bien éclairé; la pièce principale est une galerie de 240 pieds de long, au milieu de laquelle est un salon avec un dôme très-élevé dont la coupole, peinte par Daniel Gran, est supportée par des colonnes en marbre avec des chapiteaux en bronze doré. Au milieu de cette coupole est la statue de l'empereur Charles VI, en marbre blanc; plusieurs autres statues, également en marbre, sont placées dans le pourtour.

Deux salles particulières contiennent les manuscrits au nombre d'environ 12000 volumes. On remarque dans ce nombre un manuscrit de Dioscoride avec des plantes peintes dans le VI.e siècle;

L'acte original du concile tenu en 1267 dans l'église Saint-Étienne de Vienne;

La Jérusalem délivrée, de la main du Tasse;

Plusieurs manuscrits de la main même de Charles-Quint.

Une troisième salle est destinée aux livres *incunables* imprimés dans le XV.e siècle : ils sont au nombre d'environ 6000.

Une quatrième salle, sans aucune décoration, et même sans aucun livre, ce qui est d'une apparence fort triste, est la chambre des lecteurs, qui ne sont jamais admis dans l'intérieur de la Bibliothèque.

CABINET DES ESTAMPES.

La collection d'estampes occupe toutes les tablettes du bas dans le grand salon de la Bibliothèque; elle se compose d'environ 1000 volumes, dont plus de 500 contiennent des œuvres de peintres et de graveurs.

On porte le nombre des estampes à 200000; mais on ne sait pas même approximativement combien il s'en trouve dans chacune des matières, parce que le nombre des pièces n'est pas en rapport avec celui des volumes : cela tient à ce que dans les uns il n'y a qu'une seule estampe sur chaque page, tandis que dans d'autres elles sont placées quatre, six et même huit sur la même feuille.

C'est le prince Eugène de Savoie qui a commencé cette collection. On croit qu'elle lui a coûté un million et demi de francs. Arrangée par Mariette, dans les années 1717 à 1720, elle se composait alors de 600 volumes, dont une partie existe encore, reliés aux armes du prince qui mourut en 1736. Quelques années après, l'empereur Charles VI en fit l'acquisition. Les augmentations qui vinrent depuis furent peu sensibles pendant long-temps, parce que personne ne s'occupait de cette partie, lorsqu'en 1779 Adam Bartsch fut appelé à y donner ses soins. Alors, par son zèle et son savoir, il répandit une grande lumière sur la connaissance des anciennes estampes, particulièrement sur celles de l'école allemande. Cette partie si importante ne formait chez le prince Eugène que peu de volumes où les estampes étaient entassées jusqu'à vingt sur chaque feuille. Souvent elles avaient été mal attribuées lorsqu'elles se trouvaient sans chiffre ni marque; maintenant, au moyen de quelques acquisitions et de plusieurs échanges, bien classées et bien rangées, cette seule partie forme plus de 60 volumes.

Les pièces du maître de 1466 sont au nombre de 51, dont 5 lettres de l'alphabet grotesque. Il existe aussi, parmi les autres vieux maîtres, des estampes d'autant plus intéressantes que jusqu'à ce jour elles ont été inaperçues, malgré leur mérite et

la singularité que présente la manière dont elles sont gravées. Le nom du maître, auteur de ces pièces, m'est tout-à-fait inconnu, et aucune d'elles ne porte ni nom, ni marque, ni année. Cependant j'ai lieu de croire que ce graveur était hollandais, et qu'il travaillait vers 1480.

L'une d'elles représente deux personnes assises l'une près de l'autre; une copie de cette pièce est décrite par Bartsch dans le catalogue de Venceslas d'Olmutz; t. VI, p. 336, n.° 48.

L'autre montre un gentilhomme surpris par la mort.

Hauteur : 4 p. 4 lig. Largeur : 3 p. 1 lig.

J'aurai occasion plus tard de reparler de cet artiste intéressant et peu connu.

Sans prétendre citer ici toutes les estampes rares, je ne puis cependant me dispenser de mentionner la collection complète des Sibylles gravées par Baccio Baldini;

Le Dante et Virgile son conducteur, très-belle pièce en largeur, non décrite par Bartsch;

Le jeu de Cartes tarocs gravées en Italie vers 1460, et que je crois original;

Hercule combattant les géans, par Pollajuolo, deux épreuves avec différences, décrites par Bartsch, t. XII, p. 203;

Les deux Vierges gravées par Mozzeto. Bartsch, t. XII, p. 218 et 219.

La Nativité par Jules Campagnole, pièce *très-rare* et *très-belle* d'épreuve.

Une statue de Vénus debout, tenant sa draperie de la main gauche, pièce gravée par Nicolas Rosex, d'après l'estampe de Jean Antoine de Brescia.

Une autre pièce également gravée par Nicolas Rosex mérite d'être mentionnée, puisqu'elle doit donner lieu à une rectification assez importante, Bartsch ayant commis quelques erreurs dans la description qu'il en a donnée, t. XIII, p. 289. C'est une composition répétée par plusieurs graveurs, et représentant quatre femmes nues; trois d'entre elles sont dans la position qu'on donne ordinairement aux grâces, la quatrième placée derrière est à peine visible. L'original de cette composition singulière est, je pense, d'Albert Durer qui l'a gravée en 1494, et non pas en 1497, ainsi que je l'ai démontré dans mon ESSAI SUR LES NIELLES, p. 224. Dans la pièce d'Albert Durer, les figures n'ont aucun attribut caractéristique; et il est difficile de savoir quelle a été l'intention de l'auteur : mais la réduction qui en a été faite en nielle par un anonyme, sans date, ainsi que la copie de même grandeur donnée par Nicolas Rosex, avec la date de 1500, offrent des attributs qui ne laissent plus de doutes sur le sujet représenté. L'une des figures tient une plume de

paon qui désigne suffisamment Junon; celle qui tient un miroir est Vénus, et la troisième, armée d'une lance, est Minerve; quant à la quatrième figure, ce n'est certainement pas un Pâris, mais bien la Discorde jetant au milieu des déesses la pomme sur laquelle on lit DETUR PULCHRIORI, 1500 avec le chiffre 5 retourné.

Un œuvre très-remarquable par le nombre des pièces qu'il contient et par la beauté des épreuves, est celui d'un anonyme italien que Bartsch a désigné sous la dénomination du graveur de 1515. La collection impériale possède 36 pièces de ce maître, tandis que dans toutes les autres collections de l'Europe, je n'en ai jamais vu plus de trois ou quatre.

Les estampes de Marc-Antoine sont trop rares et trop précieuses pour que je résiste au désir de faire connaître ici, que l'œuvre de cet habile graveur, à la Bibliothèque impériale, renferme un grand nombre de pièces parmi lesquelles on doit remarquer, à cause de leur rareté et de leur conservation;

Adam et Eve près de l'arbre n.° 1, *superbe* et brillante épreuve de la plus belle conservation;

Le Massacre des Innocens, les deux planches n.os 18 et 19: celle au *chicot* est magnifique;

La Madelaine chez Simon, n.° 23, et la Cène, n.° 26, d'après Raphaël;

La Descente de Croix, n.° 32, *très-belle* épreuve;

Le Christ mort, les deux planches, n.os 34 et 35; celle où la Vierge a les bras couverts est *très-belle.*

La Vierge montant au temple, n.° 45, *très-belle;*

La mort d'Ananie, n.° 42, et saint Paul prêchant à Athènes, n.° 44, toutes deux *superbes* épreuves;

Le martyre de saint Laurent, n.° 104, les deux épreuves; celle avec une des fourches effacée est *très-belle;* la première, avec les deux fourches, est de la plus *grande rareté;* elle est belle aussi, mais le papier est roux.

Les cinq Saints, n.° 113, la sainte Cécile, n.° 116, la sainte Félicité, n.° 117, sont *très-belles*, ainsi que la suite des sept Vertus, n.° 386 à 392;

La Cassolette, n.° 489, est une épreuve *superbe;*

Le grand triomphe, n.° 213, est *très-beau,* ainsi que l'Alexandre faisant serrer les livres d'Homère, n.° 207, et le Parnasse, n.° 247;

Le *quos ego,* n.° 352, avant la retouche, est aussi remarquable par la vigueur que par la pureté de l'épreuve;

Les grands bas-reliefs représentant des Bacchanales avec la statue de Priape, n.os 248 et 249, sont deux *superbes* épreuves;

La Peste, n.° 417, se trouve avant l'inscription, ce qui est d'une *extrême rareté*;

La petite Vendange, n.° 306, est *superbe,* ain

si que la grande pièce allégorique connue sous le nom de la *Carcasse*, n.° 426;

Le portrait de l'Arétin, n.° 513, pièce *rarissime* et superbe.

Il serait assurément beaucoup trop long d'entrer dans de pareils détails pour tous les autres maîtres; mais, afin de donner un aperçu de la richesse de cette collection, je vais citer rapidement les noms de quelques-uns des œuvres les plus importans:

André Mantegna et les autres vieux maîtres italiens sont réunis dans 2 volumes; l'œuvre de Raphaël en forme 3; ceux des Carrache, 8; et le graveur Bartolozzi, 9 volumes.

Les vieux Maîtres allemands, en tête desquels sont placés Martin Schöngauer, Israël Van Mecheln, Wenceslas d'Olmutz, forment 5 volumes; Albert Durer et Lucas de Leyde, chacun 1 volume. Dans l'œuvre de ce dernier on remarque une épreuve de la pièce rare nommée *Uylenspiegel*, et une *superbe épreuve* de la grande Agar, plus rare encore.

L'œuvre de Rembrandt se compose de 5 volumes, dont deux de pièces originales gravées par ce maître lui-même, un volume de copies et deux des estampes gravées d'après ses tableaux. Les pièces originales sont au nombre de 473 dont 26 doubles; on doit y remarquer surtout:

Le portrait de Rembrandt dessinant, n.° 22, 1.er état;

Abraham et les trois Anges, *superbe épreuve;*

La Fuite en Egypte, n.° 53, deux épreuves avec différentes supercheries;

La Vue d'Omval, n.° 209, *superbe épreuve;*

Le Moulin de Rembrandt, n.° 233, *très-beau;*

Deux Paysages, n.os 254 et 255, probablement *uniques;*

La Mère de Rembrandt, n.° 353, pièce *excessivement rare;*

Une planche d'Essai, n.° 363, 1.er état, que je crois *unique;*

L'œuvre de Van Dyck, 3 volumes; et celui de Dietrich, 2 volumes.

Parmi les graveurs de cette contrée, on remarque les œuvres de Goltzius, 3 volumes; les Sadeler, 6 volumes; les Wierx, 3 volumes; Romain de Hoogue, 5 volumes; Hollar, un très-bel œuvre en 2 volumes; Houbracken, 3 volumes, et enfin les gravures exécutées par le laborieux Adam Bartsch, 5 volumes.

Parmi les peintres français, je citerai les œuvres de Poussin, 3 volumes; Le Brun, 4 volumes; Mignard, 2 volumes; Rigaud, 3 volumes; Watteau, 3 volumes; Boucher, 6 volumes; Vanloo, 1 volume; Joseph Vernet, 1 volume; Pillement, 2 volumes.

Dans les graveurs français, les œuvres de Callot, 2 volumes; Mellan, 3 volumes; Michel Lasne, 2 volumes; Bosse, 3 volumes; Rousselet, 2 volumes; Chauveau, 3 volumes; Le Pautre, 7 volumes; Perelle, 4 volumes; Silvestre, 3 volumes; les Poilly, 3 volumes; Nanteuil, un très-bel œuvre en 3 volumes; Edelinck, 2 volumes; Masson, 1 volume; Le Clerc, 5 volumes; Eïsen, 3 volumes; Gravelot, 3 vol.; Cochin, 5 volumes.

A la suite de ces œuvres se voit une nombreuse collection de portraits renfermée dans 232 boîtes; 217 viennent de la collection du prince Eugène, ainsi qu'un recueil de cérémonies, fêtes, feux d'artifice en 10 volumes. Un recueil très-précieux est celui des plantes peintes sur vélin, au nombre de 516 feuilles réunies en 10 volumes. Ces dessins sont, je crois, les originaux des plantes gravées au nombre de 319, dans la collection dite, le CABINET DU ROI. Un recueil d'oiseaux peints aussi sur vélin par Robert, au nombre de 275 pièces, en 5 volumes. Ces deux recueils proviennent également de l'ancienne collection du prince Eugène.

CABINET DE MÉDAILLES ET D'ANTIQUITÉS.

C'est dans le palais même de l'empereur que se voit cette collection placée au-dessous de ses propres appartemens. Faisant partie des attributions

du grand chambellan, elle n'a aucun rapport avec l'administration de la bibliothèque impériale, et se trouve sous la direction de M. Steinbüchel, savant d'une grande instruction et d'une rare amabilité, bien digne, par ses connaissances, de succéder à l'illustre Eckhel et à Neumann, dont il est l'élève. J'aurai souvent à citer son nom dans la suite de mon récit; car, sous le prétexte d'avoir pour moi les mêmes soins et les mêmes égards qu'ont eus pour lui les savans français, qu'il a eu l'occasion de voir lors de son voyage à Paris, il m'a mis dans le cas de contracter une dette, qu'il me serait difficile d'acquitter de long-temps, mais pour laquelle au moins je désire qu'il trouve ici l'expression de ma vive reconnaissance.

C'est aux soins de M. Steinbüchel qu'est dû l'arrangement actuel du cabinet des antiques, dans lequel ont été réunis des statues, des bustes et des bas-reliefs en marbre, de petites figures et statuètes en bronze, des vases grecs peints, des lampes et divers ustensiles, des pierres gravées et des médailles. Le tout est divisé dans cinq chambres, les grands monumens placés à découvert, et les autres dans des armoires et des montres vitrées, excepté les médailles, dont les armoires sont fermées par des portes en bois de chêne.

Les statues en marbre de grandeur naturelle sont celles de Pâris, Isis, Euterpe, la déesse Rome,

Julie et Agrippine; celle d'un empereur romain, ainsi qu'un torse d'une grande beauté, mais dont aucun attribut ne peut faire reconnaître le caractère. Les bustes sont ceux de Mercure, d'Hercule, de Bacchus, d'un faune et d'une ménade, d'Auguste, d'Adrien, et celui de Galba en porphyre. Parmi les petites statues, on doit remarquer un Amour-Priape de 2 pieds de haut, un petit torse d'Amour également très-beau; enfin, un sarcophage sur lequel est sculpté un combat d'Amazones; un autre où se voient Apollon et les Muses; puis un bas-relief représentant le dieu Mithras.

Dans les bronzes, il se trouve un pied fragmenté et deux bras de grandeur naturelle; quinze casques variés par leur forme; un grand nombre de statuètes italiotes ou autres, ainsi que des trépieds et divers instrumens. Plusieurs des statues sont des meilleurs temps de l'art chez les Grecs.

Les vases grecs peints sont au nombre de 1200 : une moitié environ vient du comte de Lamberg, dont le cabinet a été publié par M. de Laborde. Un de ces vases étant tombé dans la mer, il s'est trouvé servir de pied à une belle branche de corail.

Les médaillers sont au nombre de vingt et renferment environ 80 mille médailles, savoir :

Médailles grecques.	18 000
Médailles romaines.	23 000
Médailles fausses.	3 000

Médaillons modernes et monnaies
des divers États de l'Europe. . . 36 000

Les pierres gravées montent à 1900; les camées sont placés dans plusieurs montres. Quant aux intailles, elles se trouvent dans des tiroirs que le public peut ouvrir à volonté, sans donner d'inquiétude, puisque tous ils sont recouverts d'une glace.

Parmi les camées, on ne peut oublier celui de l'Apothéose d'Auguste, remarquable par sa dimension, et encore plus par la beauté de son travail. Attribuée à Dioscoride, cette pierre fut donnée autrefois à Philippe-le-Bel, et placée, par ses ordres, dans le trésor de l'abbaye de Poissy. Ce précieux monument nous fut enlevé pendant les guerres de religion du XVI.e siècle, et vendu alors 150 000 francs à l'empereur Rodolphe II. C'est un des plus beaux morceaux du cabinet de Vienne.

CABINET DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

Les localités affectées au cabinet des antiques n'ayant pu avoir d'extension dans le palais, tout ce qui a rapport à l'histoire de l'Égypte a été placé dans une maison particulière, mais toujours sous la direction de M. Steinbüchel, qui s'est empressé de classer méthodiquement et de ranger avec soin la collection d'antiquités égyptiennes que l'empereur a acquises en 1823, pour une somme de 15 000 francs.

Cette collection est placée dans la même maison que le musée particulier des curiosités brésiliennes. Elle occupe cinq salles : dans la première se trouvent soixante stèles de diverses grandeurs. Une de ces stelles est en granit, les autres sont en grès ou en pierre, quelques-unes offrent des dessins coloriés, dans certaines parties. Deux têtes de grandeur naturelle en basalte et d'un beau travail, un pouce colossal en granit rose, quelques petites figures aussi en granit, et un lion en pierre calcaire.

Dans la deuxième salle sont placés les papyrus; quelques-uns d'une bonne conservation présentent des figures peintes et des hiéroglyphes avec des parties en écritures hiératique et démotique.

Un grand nombre de petites figures en bronze, représentant des divinités égyptiennes: presque toutes sont remarquables par leur conservation; quelques-unes par la beauté et la perfection du travail.

Dans la troisième chambre sont rangées sept momies couchés, ce qui est contraire à l'usage des Égyptiens; c'est du reste la seule observation critique qu'on puisse faire sur les heureuses dispositions conçues par M. Steinbüchel. L'une de ces momies est entièrement dépouillée de toutes ses enveloppes, une autre a été conservée dans son cercueil; les autres sont entourées de leurs bandelettes; au-dessus d'elles sont placés debout vingt cercueils en bois ou en carton peint. Entre les momies et leurs

cercueils se trouvent plusieurs montres avec des tiroirs; trois d'entre eux sont couverts en glace et contiennent 800 scarabées en basalte, en agathe, en cornaline, en ivoire et en porcelaine, ainsi qu'un nombre infini de petites divinités en porcelaine d'un pouce à trois pouces; des anneaux ou autres objets de parure en porcelaine et en agathe; enfin quelques fragmens de peintures égyptiennes.

La quatrième salle est occupée par la grande et belle mosaïque découverte à Salzburg, il y a peu d'années, et transportée à Vienne en 17 morceaux par les soins de M. Steinbüchel.

La cinquième salle renferme des objets de diverses natures qui devraient être repartis dans les autres pièces. On y remarque un nombre considérable de petites statues en terre cuite; d'autres en bois, quelquefois dans sa couleur naturelle, mais le plus souvent recouvert d'un mastic blanc, sur lequel on pouvait peindre avec des couleurs variées.

Enfin, on voit aussi dans cette collection des moules en terre cuite et des vases égyptiens pour faire rafraîchir l'eau : deux sont modernes.

TRÉSOR IMPÉRIAL.

Dans ce chapitre, je ne parlerai ni des pierres fines, extraordinaires par leur beauté et leur poids, ni des décorations et des parures portées par les princes dans les grandes cérémonies, ces divers

objets n'étant remarquables le plus souvent qu'à cause de leur valeur extraordinaire : mais dans le même lieu sont rassemblés d'autres monumens très-curieux tant par la beauté du travail que par leur ancienneté. Quelques-uns de ces objets se trouveraient, je crois, plus convenablement placés dans le Cabinet des Antiquités. De ce nombre sont : une coupe d'agathe onyx de deux pieds de diamètre et un vase de même matière, puis beaucoup d'autres, en cristal de roche, la plupart d'une grande dimension, ainsi que des vases d'orfévrerie d'un travail précieux, dont un est uniquement réservé pour le baptême des princes et princesses de la famille impériale.

Il se trouve aussi dans le trésor impérial plusieurs de ces pendules que nos pères admiraient comme le plus grand effort de la mécanique, et qui maintenant ne sont considérées que comme des joujoux, dignes tout au plus d'être offerts à l'étonnement du peuple ; on y voit beaucoup de montres extrêmement curieuses, soit par leur ancienneté et leur forme, soit enfin par le goût des ornemens qui les enrichissent, et par le souvenir des personnages auxquels elles ont appartenu. Leur construction intérieure serait sans doute aussi un point d'étude fort intéressant pour l'histoire de l'horlogerie.

Mais ce qui, sous le rapport des arts, m'a paru mériter une attention toute particulière, c'est une

suite de vêtemens ou portion de costumes qui ont servi dans le XV.e siècle à des personnages de la plus haute distinction pour les couronnemens des empereurs, ou pour d'autres grandes cérémonies. J'ai surtout examiné avec attention plusieurs casaques ou tuniques courtes, dans la forme de celles que portent encore les hérauts d'armes; elles sont en étoffe d'or et d'argent, surchargées de grandes armoiries formées en applique avec des velours bleus, cramoisis ou noirs, et donnant par conséquent les couleurs désignées dans l'art héraldique sous les noms d'azur, gueule et sable. Le lion de Bourgogne armé et lampassé se trouve répété dans plusieurs de ces vêtemens. Toutes les pièces sont découpées et brodées en applique, avec un soin et une précision que pourraient sans doute atteindre maintenant des brodeurs habiles, mais que bien certainement ils ne surpasseraient pas.

Il existe aussi dans une armoire un vêtement très-ample dont il est difficile de voir la forme, parce qu'il est replié en plusieurs endroits; je crois bien que ce doit être l'ancien manteau impérial d'Allemagne, qui, comme on sait, ressemble à la chape ecclésiastique. Il est en drap d'or, surchargé d'ornemens brodés et de figures peintes, parmi lesquels on distingue plusieurs apôtres; ces figures de huit à dix pouces de haut rappellent, par leur caractère, le dessin des anciens maîtres de l'é-

cole flamande, dans le xv.e siècle; peut être pourrait-on en retrouver quelques-unes parmi les anciennes gravures de cette époque. Cette réflexion pourra paraître d'autant mieux fondée, qu'on n'ignore pas, que lors du mariage de Maximilien I.er, la maison de Bourgogne était également souveraine de la Flandre, et que dans ce temps les Flamands s'étaient déjà faits remarquer dans tous les genres de travaux qui ont rapport aux beaux arts.

Ces précieux monumens méritent assurément d'être examinés avec beaucoup d'attention; il serait même intéressant d'en voir reproduire les détails par la gravure. J'ai cru pouvoir exprimer ce desir à M. le comte Maurice de Dietrichstein; il est permis d'espérer que ce protecteur éclairé des beaux-arts, après avoir déjà tant fait pour leur succès, voudra bien encore faciliter la publication d'un objet si curieux.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE DE L'EMPEREUR.

C'est dans l'intérieur du palais et très-près des appartemens personnels de l'empereur, que se trouve placée cette Bibliothèque qui se compose de manuscrits, de livres imprimés, d'estampes et de portraits.

La direction en est confiée à M. Jung, qui a classé les livres suivant un système dont il est l'inventeur. Il commence par les ouvrages rela-

tifs à la bibliographie, les polygraphes, et la littérature, il termine par la jurisprudence et la théologie; on voit par là que son système est en sens inverse de celui employé ordinairement dans l'arrangement des bibliothèques. On peut donner de bonnes raisons en faveur de chacun d'eux, mais on ne peut nier que dans la division, des classes et sous-classes, formée par M. Jung, il se trouve une clarté et une précision, qui démontre facilement la supériorité de son travail sur celui des autres bibliographes.

La Bibliothèque de l'empereur contient 27 000 ouvrages, formant environ 40 000 volumes; la plupart sont des exemplaires de choix. Plusieurs sont imprimés sur vélin, quelques-uns sont des exemplaires uniques par leur remarque; toutes les reliures sont de la plus grande élégance.

Parmi les manuscrits anciens, plusieurs sont ornés de très-belles miniatures. Il existe aussi un recueil de figures sur les joûtes et combats dessinées à la plume et légèrement lavées par Albert Durer.

Dans les imprimés je citerai :

Un Missel imprimé à Venise en 1488;

Le Tewerdank, poëme allégorique, relatif au mariage de Maximilien I.er avec Marie de Bourgogne, deux exemplaires de l'édition imprimée à Nuremberg, en 1517; l'un est

sur vélin avec grande marge et de la plus parfaite conservation, l'autre est moins bien conservé, mais il est colorié;

Les monumens sacrés et profanes de l'église de saint Ambroise, par Ferrari, Milan, 1824, in-folio;

Un ouvrage sur les anciennes armures, par S. R. Meyerick, Londres, 3 volumes in-fol.

La collection des portraits approche de 80 000 divisée en 800 portefeuilles; il n'y a jamais qu'un seul portrait sur chaque feuille; c'est l'Empereur lui-même qui a pris le soin de former cette collection. Elle est complète pour tous les portraits publiés dans les XVIII.e et XIX.e siècles; mais comme elle n'a été commencée que depuis trente ans, elle laisse des lacunes pour ce qui a été gravé dans le XVII.e siècle, ou antérieurement à cette époque.

Les souverains sont classés par pays et rangés par ordre chronologique. On a joint à la suite de chacun d'eux, leurs femmes et leurs enfans, avec des numéros de renvoi qui indiquent comment un prince de branche cadette tient à la maison souveraine.

Les autres portraits, séparés par profession, sont tous classés sans être divisés par pays, de sorte que les évêques d'Allemagne, de France, d'Espagne ou d'Italie, se trouvent placés l'un auprès de l'autre, si leurs noms commencent par la même lettre. Cette

classification, qui peut être tolérée dans un recueil peu volumineux, me paraît avoir de graves inconvéniens dans une collection nombreuse.

L'Empereur a égalemeut commencé depuis peu à former une collection topographique, contenant seulement les vues de quelques villes, sans y joindre aucun plan, ni aucun détail de monument, ce qui la rendrait bien plus intéressante. Un autre reproche que je crois aussi pouvoir me permettre, relativement à cette collection, c'est de la trouver également rangée par ordre alphabétique. Cette classification simple peut offrir quelque facilité pour trouver la vue de tel ou tel village, mais elle présente plusieurs désagrémens; car, si, désirant voir les beaux sites du pays de Salzburg, vous cherchez cette ville, vous ne trouverez dans le même portefeuille ni Hallein, ni Hall-Brunn, ni Gastein, qui pourtant sont dans les environs; tandis que l'on rencontre dans un même portefeuille, les vues de Lausanne, en Suisse; Lauenburg, dans la Basse-Saxe; Lauterburg, en Alsace, et Laxemburg, en Autriche.

L'Empereur a aussi réuni quelques estampes modernes, mais seulement au nombre de 4000 environ : placées dans 40 portefeuilles, elles sont rangées par œuvre, en préférant ordinairement le nom du graveur à celui du peintre.

Quant à la collection impériale de tableaux

placée dans le palais du Belvédère, elle est très-variée et très-riche, surtout en tableaux italiens; mais je n'ai pu obtenir l'entrée dans aucune des salles, qui étaient fermées pour diverses réparations. Quelles qu'aient été les instances faites pour moi près du directeur, je n'ai même pu avoir l'avantage de lui être présenté, et j'ai eu le regret de quitter Vienne sans avoir rien vu de cette nombreuse et admirable collection.

COLLECTION D'AMBRAS.

Une autre collection impériale est celle qui se trouve au Bas-Belvédère, et à laquelle on a conservé le nom de Collection d'Ambras, parce qu'elle fut originairement formée dans ce château par les soins de l'archiduc Ferdinand et de sa femme Philippine, vers 1560. Après la mort de ce prince, le margrave Charles, son fils, céda Ambras à l'empereur Rodolphe II, pour une somme de cent mille florins, à condition que les collections que renfermait son palais ne seraient pas divisées. Elles reçurent ensuite de grandes augmentations, tant par Claude de Médicis, femme de l'archiduc Léopold, que par leur fils l'archiduc François, qui, en 1663, fit transporter dans ce château plusieurs tableaux précieux qui étaient dans le palais d'Inspruck. Cette branche de la maison d'Autriche s'étant

éteinte en 1665, et l'empereur Léopold ayant réuni le Tyrol à ses états héréditaires, la collection d'Ambras devint propriété impériale, mais elle resta encore dans le même lieu. Cependant le bibliothécaire Lambecius emporta à Vienne, par ordre de l'empereur, environ 600 volumes manuscrits et 6000 imprimés. En 1713, l'antiquaire Heraus obtint l'autorisation d'enlever toutes les médailles qui manquaient au cabinet de Vienne, et vers 1780, on y prit quinze des plus beaux tableaux, presque tous de l'école italienne. Enfin, en 1806, lorsque le Tyrol fut cédé à la Bavière, tout ce qui restait de ces collections fut apporté à Vienne, et placé au Bas-Belvédère.

Les principaux objets venant d'Ambras sont un choix de cent cinquante armures, dont plusieurs sont dorées, damasquinées, ou gravées très-richement. Quelques-unes ont appartenu aux empereurs Maximilien I.er, Charles-Quint et Ferdinand I.er, à Philippe II, roi d'Espagne, à Ferdinand, archiduc du Tyrol, fondateur de cette riche et curieuse collection, à Don Juan d'Autriche, à Etienne Bathory, roi de Pologne. On voit aussi les armures de plusieurs électeurs de Saxe, d'un margrave de Brandebourg et des ducs de Wurtemberg, de Maurice de Nassau, prince d'Orange, d'Ernest, comte de Mansfeld, d'Alphonse II,

duc de Ferrare. L'armure d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, ainsi que celle de son cheval sont remarquables par la richesse et la beauté de leur travail. Enfin, on doit aussi distinguer les armures de Louis Pic de la Mirandole; d'André Doria; de Ferdinand duc d'Albe; de Gustave comte de Horn; plusieurs autres de différens princes des maisons de Gonzague, de Médicis et des Ursins; la housse du cheval de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; puis le casque et l'épée de Jean-Jacques Trivulce, maréchal de France.

Dans une autre pièce est une suite d'environ 130 portraits à l'huile des différens souverains, princes et princesses de l'Europe depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à Anne, reine d'Angleterre. Dans le nombre de ces portraits, il existe des copies fort médiocres, mais plusieurs d'entr'eux sont anciens. Un des tableaux les plus remarquables est celui où se trouvent représentés Charles-Quint et ses deux sœurs encore enfans; l'une d'elles tient une poupée à sa main.

Une autre collection pleine d'intérêt est une suite de petits portraits des personnages remarquables de l'Europe, au nombre de plus de 900; la plupart ont été gravés dans le commencement du XVII.e siècle; mais les éditeurs n'ont pas fait

connaître le nom des peintres par qui ces portraits ont été faits.

Il se trouve aussi, dans la Collection d'Ambras, environ 200 tableaux de différens maîtres, la plupart, il est vrai, indignes des noms qui leur ont été attribués; il faut cependant citer plusieurs paysages de Paul Bril, Van Uden et Jean de Breughel; quelques portraits de Jean Holbein et d'Albert Durer. Une chose des plus remarquables est un petit tableau d'Adam et Ève, peint de la manière la plus gracieuse par Jean Van Eyck : ce charmant ouvrage mériterait assurément d'être publié par un habile graveur.

On voit aussi, dans une des pièces, des armoires vitrées contenant différens échantillons d'histoire naturelle, principalement des morceaux de corail de forme extraordinaire, montés en or émaillé, ainsi que du fer pyriteux de l'île d'Elbe.

Parmi les objets antiques, on compte quelques statues en bronze et des lampes en terre cuite. L'armoire contenant les curiosités offre plusieurs bas-reliefs et figures tant en ivoire qu'en bois des XV.e et XVI.e siècles, entr'autres une Fuite en Égypte, d'après la composition de Martin Schöngauer; deux meubles dits cabinets, et six coffrets en ivoire, dont trois d'une très-grande ancienneté. Des vitreaux, des vases en verre peints

ou colorés, des plats, des vases en terre vernissée et peints à Faenza, d'où est venu le nom de faïence. Ces objets, d'un très-bon dessin, représentent de belles compositions historiques d'anciens maîtres italiens; auprès de ces belles faïences se trouvent de très-anciens habillemens et une mître fort curieuse par ses broderies; plusieurs instrumens de musique qui depuis fort long-temps ne sont plus en usage, mais qui nous font connaître le nom de quelques luthiers ou facteurs d'instrumens renommés dans le XVI.e siècle, tel que George Wagger, à Nuremberg, Jérôme Geraldi, à Brescia. Par le moyen de ces objets, on apprend aussi que c'est de Crémone que venaient les violons pour faire danser; de Milan, les violes de jambes, (*viola di gamba*; de Venise, les grandes flûtes.

Une autre collection très-singulière est une réunion de plusieurs jouets d'enfans représentant des instrumens de guerre et de musique, des outils de différens métiers, tous exécutés avec un tel soin qu'on doit croire qu'ils ont été faits pour les enfans de François I.er et d'Éléonore d'Autriche, qui, après la mort du roi son mari se retira d'abord à Inspruck où se trouvait son frère, l'empereur Charles-Quint, et y rapporta ces petits bijoux, ainsi que beaucoup d'autres objets des plus curieux en or massif émaillé et enrichi de pierreries. On remarque surtout, parmi les objets d'art de cette

collection, une chose digne d'admiration : c'est une salière, ou plutôt un surtout de table fait pour le roi François I.er par le célèbre orfèvre Benvenuto Cellini. La valeur intrinsèque de la matière, l'excellence du travail, le nom de l'artiste, celui du premier possesseur, ainsi que ceux des princes qui, par la suite, s'en firent présent, tout dans cet ouvrage est du plus haut intérêt.

Un ancien inventaire de 1596 le cite comme un présent fait à l'archiduc Ferdinand par le roi Charles IX. Son poids est de 24 marcs. On ne lira peut-être pas sans intérêt, quelques notes sur ce précieux morceau.

Cellini, après sa sortie de prison, revint à Rome, où il devait exécuter, pour le cardinal de Ferrare, plusieurs objets, dont une salière qui sortait de la manière ordinaire. Il fit donc un modèle en cire, dont toutefois l'exécution n'eut pas lieu alors, le cardinal ayant trouvé qu'un tel ouvrage serait trop coûteux. Mais, bientôt après, Benvenuto étant venu en France avec le cardinal, il fut comblé de faveurs par le roi François Ier, et ce monarque l'ayant fait appeler un jour pour lui demander une salière de même nature que la coupe et le bassin qu'il avait déjà de sa main, l'habile orfévre fit voir le modèle en cire d'abord destiné par lui au cardinal; le roi en fut

enchanté, et désira qu'il fût exécuté en or. Le cardinal de Ferrare, présent à cet entretien, reconnut bien son modèle et en fit l'observation à Cellini, qui lui répondit que son ouvrage était destiné à celui qui voudrait le lui payer. Le cardinal, piqué sans doute de cette réponse, chercha à détourner le roi de son projet, en disant que l'entreprise était certainement belle, mais qu'il était douteux que l'on pût jamais en voir la fin. Le roi ne tint aucun compte de ce propos, qu'il repoussa avec grâce et d'une manière très-flatteuse pour l'artiste. Il donna ordre à son trésorier de compter la somme demandée, et la précieuse salière fut aussitôt commencée sous la direction de Cellini. Plusieurs ouvriers, la plupart Allemands, dont Cellini connaissait le talent, prirent part à ce travail sous la direction de l'orfévre italien, qui depuis donna lui-même la description de son modèle.

« Je fis deux figures de la hauteur d'une palme, assises et les jambes entrelacées, ainsi que certaines parties de la terre et de la mer s'étendent l'une dans l'autre. Voici comment je disposai mes figures ; l'une tenait de la main droite un trident, de l'autre un vaisseau où je plaçai le sel ; au-dessous étaient quatre chevaux marins, dont les queues s'entremêlaient d'une manière très-gracieuse. Ce groupe, dans l'ensemble, avait un mouvement remarquable. Tout autour se jouaient une grande variété de pois-

sons et autres espèces d'animaux marins; les ondulations de la mer étaient heureusement rendues, et émaillées d'une couleur très-vraie. Je représentai la Terre sous la forme d'une femme, belle et entièrement nue, comme la première figure, qui est de l'autre sexe. D'une main elle tenait une corne d'abondance, de l'autre un petit temple d'architecture ionique et très-soigné; c'était pour contenir le poivre. Je plaçai au-dessus les plus beaux animaux que produit la terre; je n'émaillai que quelques parties du terrain, laissant le reste en or. Je fixai cet ouvrage sur une base d'ébène d'un beau noir, d'une épaisseur convenable, et où je plaçai encore quatre figures plus que demi-relief: c'était la Nuit, le Jour, le Soir et l'Aurore; quatre autres figures représentaient les quatre Vents principaux. L'exécution et l'émail étaient de la dernière perfection. »

Il est bon, sans doute, de faire remarquer que, dans ce précieux objet, sur l'une des faces du petit temple qui sert de poivrière, on trouve l'écusson de France avec trois fleurs de lys; sur l'autre face est la lettre F, et auprès la Salamandre avec une couronne en bleu d'émail.

La Collection d'Ambras offre aussi des manuscrits dont un est désigné sous le titre de livre des Tournois de Freidal; ce précieux ouvrage est orné de 255 grandes miniatures, proba-

blement de la composition de Hans Burgmair, dont le chiffre se trouve à la page 116, avec l'année 1515. Ces vignettes représentent les combats, joûtes ou travestissemens de l'empereur Maximilien Ier, désigné simplement sous le nom de Freidal. On a la certitude que ce beau volume a été exécuté sous les yeux de l'empereur, vers la fin de son règne. Le texte placé en regard des figures est fort intéressant, et donne des détails sur la généalogie de la maison impériale, ainsi que les noms des princesses en présence desquelles Freidal a combattu, couru et joûté. On trouve aussi les noms des chevaliers avec lesquels il a pris part à ces divertissemens. Cette suite est très-curieuse; je ne sais si elle a été publiée en entier, mais j'ai vu plusieurs de ces compositions gravées sur bois de la même grandeur.

Dans un portefeuille, j'ai trouvé plusieurs dessins de la main même d'Albert Durer, dont quatre porte-enseignes, avec la date de 1518. Un autre dessin de ce maître est la représentation d'un rêve qu'il eut en 1525; au bas du dessin se lit la descriptiou de ce rêve, écrite de la main du peintre. Le *fac-simile* de cette pièce a été donné lors de mon retour à Paris, dans l'ISOGRAPHIE DES HOMMES CÉLÈBRES.

Il existe aussi, dans la Collection d'Ambras, plusieurs recueils d'estampes anciennes,

mais la plupart d'entr'eux sont en désordre; il y a donc peu d'agrément à les parcourir. Cependant, j'y ai aperçu une gravure sans nom ni marque, et que je crois de la main de Baldini; elle représente Moïse sur le mont Sinaï. Par sa dimension et la manière dont elle est gravée, elle a beaucoup de rapport avec le déluge décrit par Bartsch, t. XIII, p. 71.

Largeur: 15 p. 6 lig.: Hauteur: 10 p. 11 lig.

Une autre estampe curieuse représente la Sphère avec ses différentes sections; quoique ancienne, elle n'est pas d'une gravure aussi fine et aussi serrée que les autres pièces marquées PP, et qui sont décrites par Bartsch, t. XIII, p. 356.

La dimension de cette pièce est de 8 pouces en carré.

Une belle épreuve de la Vierge au Berceau, par Marc-Antoine, n.º 63.

Un portique avec des colonnes corinthiennes: au milieu du haut est écrit: BRAMANTI. ARCHITECTI. OPUS.

Quoique cette pièce ne soit pas décrite dans le volume XIV du Peintre-Graveur, je la crois cependant gravée par Marc-Antoine, et l'inscription doit faire connaître seulement que le monument était de l'invention de cet architecte célèbre, sans vouloir inférer de là qu'il l'ait gravé lui-même.

Un très-bel exemplaire des Thermes de Dio-

clétien, gravé par Sébastien d'Oya, ouvrage extrêmement rare, publié à Anvers en 1557, aux frais d'Antoine Perrenot, alors évêque d'Arras, et connu depuis sous le nom de cardinal de Granvelle.

Plusieurs pièces gravées par Renato, qui adopta pour sa marque le signe IHS, ce qui l'a fait désigner sous le nom de Maître au nom de Jésus. L'une de ces pièces représente la pyramide de Cestius, avec l'année 1556; une autre est un obélisque avec l'année 1558; les autres sont des tombeaux, avec l'année 1559. Ces dates doivent être remarquées, parce que Bartsch, t. xv, p. 511, dit que les pièces de ce maître sont toutes faites entre les années 1561 à 1572.

Parmi les estampes de l'école allemande, j'ai vu aussi le Calvaire de Zwoll; une sainte Barbe, par F. V. Bocholt; une sainte Catherine, par Zagel, et un encensoir par Israël van Mecheln. Cette gravure, copiée d'après celle de Martin Schöngauer, et qui est d'un mérite inférieur, se trouve pourtant plus rarement que l'original. Bartsch ne la cite, t. vi, p. 304, n.° 141, que comme tirée du catalogue de Heinecken; mais il ne l'avait pas vue, quoique pourtant elle se trouvât si près de lui. La copie est de la même grandeur que l'original; mais je ne puis en donner la dimension, l'épreuve étant rognée.

Plusieurs paysages gravés à l'eau forte, par Hans-Sebald Lautensack, et d'autres par Etienne du Perac, architecte de Henri II. Trois suites d'architectures gravées par Jacques Androuet du Cerceau, avec les dates d'Orléans, 1549, 1550 et 1551.

Un volume d'une très-ancienne reliure, avec des agraffes en cuivre, et contenant trois suites curieuses, savoir : la grande Passion, la Vie de la Vierge et l'Apocalypse, toutes gravées sur bois d'après les dessins d'Albert Durer.

Sans appartenir à ces collections, on a placé, dans le Bas-Belvédère, une très-grande mosaïque de la Cène de Léonard de Vinci, faite à Milan, par Jacques Rafaelli, avec la date de 1816. Ce grand travail, qui représente, d'une manière indestructible, l'un des plus beaux tableaux italiens, avait été ordonné, et en partie payé par l'empereur Napoléon; mais, n'étant pas terminé en 1814, il est devenu la propriété de l'Autriche, et a été transporté à Vienne par M. Nobile, architecte d'un grand mérite, qui est chargé de construire une chapelle où sera placée cette belle mosaïque.

CABINET DU PRINCE CHARLES.

Cette collection est l'une des plus remarquables de l'Europe par l'arrangement qu'a su y mettre

M. Rechberger, dont l'extrême modestie égale les connaissances. Elle se compose d'estampes et de dessins; le prince Charles en jouit comme héritier du duc Albert de Saxe-Teschen; cependant il ne pourrait en disposer, parce que le duc l'a rendue inaliénable.

Vers 1780 l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas et épouse du duc Albert de Saxe-Teschen, lui fit à l'occasion du jour de l'an, cadeau de quelques gravures modernes, qu'il avait paru désirer. Ces premières estampes, de peu d'importance sans doute, donnèrent envie au duc d'en augmenter le nombre, et il en avait déjà beaucoup, lorsque les événemens politiques le forcèrent à quitter Bruxelles en 1787. Étant alors venu se fixer à Vienne, il y arriva avec une fortune immense, et sans occupation; il eut donc depuis la facilité de se livrer entièrement à son goût, sans jamais être arrêté par le prix qu'on lui demandait. Lui seul a formé sa collection sans avoir eu personne pour le diriger, ni pour l'aider dans la connaissance des valeurs. En parcourant les dessins, il est facile de voir qu'il a souvent accueilli ce qui lui était présenté, moins pour embellir sa collection que dans l'intention d'être utile à de jeunes artistes qui, revenant d'Italie, se trouvaient avoir des besoins, et cherchaient à se défaire d'études faites pendant leur voyage.

La collection du prince Charles est maintenant renfermée dans 860 boîtes uniformes, contenant environ 86 mille pièces dont un dixième peut bien être double. Les dessins sont au nombre de 12 mille, contenus dans 260 boîtes; ces dessins sont tous collés sur carton d'une manière uniforme, ce qui souvent les a détériorés. Je ne puis m'empêcher de dire aussi que, à côté des morceaux les plus capitaux et d'une beauté remarquable, il s'en trouve qui sont mal attribués, et qu'un grand nombre, au lieu d'être véritablement des dessins originaux mêmes, sont visiblement des copies faites par quelques graveurs. On en peut trouver une preuve des plus palpables, en voyant parmi les dessins de Raphaël, celui du Christ mis au tombeau qui est du fini le plus précieux et de la même dimension que la gravure de Lucas Vorstermann.

Cette nombreuse et riche collection est placée dans une galerie voûtée, étroite et basse, qui faisait partie de l'ancien couvent des Augustins; elle est éclairée par quinze croisées. En face, sur une tablette, sont placées sur une seule rangée les boîtes contenant les estampes et une partie des dessins; le reste est en retour et adossé à chaque trumeau.

Le public est admis à visiter cette collection et y est reçu soit par M. Rechberger, soit par l'inspecteur M. Steubel. L'accueil agréable que m'ont fait ces messieurs, m'a permis d'examiner à

loisir les principales richesses confiées à leurs soins, et je ne saurais me dispenser de leur offrir ici le témoignage de mon affectueuse reconnaissance.

L'œuvre du Maître de 1466 se compose de 83 pièces la plupart fort curieuses; mais ce qui n'est pas moins digne de remarque c'est de voir sept lettres de l'alphabet en figures grotesques, qui toutes sont des copies, aussi précieuses peut-être par leur ancienneté que les originaux. Plusieurs autres pièces, quoique bien certainement gravées par le Maître de 1466, ont été décrites dans le t. x du PEINTRE-GRAVEUR, comme pièces anonymes; telles sont :

La Vierge, p. 14, n.° 10.

Sainte Catherine, p. 33, n.° 62.

L'Enfant-Jésus dans une Tulipe, p. 34, n.° 68.

La Sibylle et Auguste, p. 37, n.° 70.

L'Homme combattant un Dragon, p. 46, n.° 14.

La Dame présentant une Fleur, p. 48, n.° 18.

L'Amant près de sa Maîtresse, p. 53, n.° 29.

Le Guerrier tenant un Écusson, p. 59, n.° 39.

Enfin plusieurs cartes d'un jeu que je n'ai jamais vu entier et dont quelques-unes seulement sont aussi décrites par Bartsch, parmi les pièces anonymes, t. x. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet, lorsque je parlerai du Cabinet de Dresde.

Une estampe très-importante de ce maître, est une Nativité, pièce inconnue et très-belle. Au milieu

est l'Enfant-Jésus à terre, entouré de rayons; a droite est la Vierge, à gauche saint Joseph, tous deux à genoux; derrière est un mur et une étable où se voient deux bœufs vers la droite; dans le fond à gauche, paraît une femme tenant une lanterne; une autre femme l'aide à passer par dessus un palis. Du même côté, dans l'éloignement, on aperçoit la ville de Béthléem, et au milieu du ciel un ange tenant une banderole.

Hauteur: 4 p. 11 lig. Largeur: 3 p.

Parmi les vieux maîtres anonymes, j'ai remarqué cinq pièces extrêmement curieuses du maître hollandais de 1480. Celles qui se trouvent chez l'archiduc Charles, sont décrites par Bartsch dans les pièces anonymes, t. x. :

Salomon adorant une idole, p. 1, n.° 1.

Trois figures d'Apôtres, p. 49 et 50, n.os 21, 22, 23.

Un Turc à cheval, p. 52, n.° 28.

L'œuvre de Lucas de Leyde, si rare à rencontrer beau, se trouve ici dans la plus grande perfection; il faisait auparavant partie du cabinet de M. le comte Fries, pour qui il avait été formé par M. Rechberger, alors attaché à ce riche amateur; on peut dire que toutes les épreuves en sont belles et bien conservées. On y remarque :

Adam et Eve, n.° 10, épreuve *avant la marque*.

La grande Agar, n.° 17, pièce *rarissime*, dont je ne connais que quatre épreuves. Il s'en trouve ici

deux, l'une vient du cabinet de Ploos Van Amstel; elle est brillante de ton, mais elle a beaucoup de restaurations; l'autre vient du cabinet de M. Barnard de Londres; elle est moins colorée, mais mieux conservée.

David jouant devant Saül, n.° 27, *magnifique* ép.

Repos en Égypte, n.° 59, *belle épreuve* d'une estampe probablement *unique*.

La danse de la Madelaine, n.° 122, épreuve *magnifique*.

Enfin la famille en voyage, pièce connue sous le nom de *Uylenspiegel*, très-belle épreuve d'une estampe dont il n'existe probablement que cinq épreuves, dont trois sont maintenant à Paris.

L'œuvre d'Albert Durer est également très-beau. On y trouve entr'autres pièces du plus haut intérêt :

Adam et Eve, n.° 1, deux épreuves *très-belles* bien conservées et avec marge ; deux autres épreuves non terminées, dont l'une vient du cabinet Durand de Paris; la figure entière d'Eve et le haut du corps d'Adam sont entièrement blancs; dans l'autre épreuve, il n'y a de gravé qu'une des deux jambes d'Adam et les arbres du fond.

Saint Hubert, n.° 57, *magnifique épreuve*.

Saint Jérôme gravé en 1512, n.° 59, avec l'année 1512, deux *belles épreuves* dont une *avant la marque*.

Saint Jérôme, n.° 62, petite planche ronde, *très-rare.*

Sainte Véronique, n.° 64, *très-rare.*

Le jugement de Pâris, n.° 65, petite planche ronde, *très-rare* et *très-belle.*

Figure de femme nue, dite la grande Fortune, *très-belle épreuve.*

Un Cavalier armé de toutes pièces, estampe connue sous le nom du Chevalier de la mort et qui est un portrait du comte de Seckingen, à cheval.

L'œuvre de Rembrandt, quoique assez nombreux, ne peut être considéré comme un objet des plus précieux du cabinet. Il se compose cependant de 543 pièces, mais 115 sont absolument doubles, sans aucune différence; cependant quelques-unes, dans le même état, se trouvent sur papier d'Europe et sur papier de Chine. Les plus remarquables sont:

Portrait de Rembrandt avec une écharpe, n.° 17, II.e état, *très-rare.*

Rembrandt et sa femme, n.° 19, *très-belle épreuve.*

Rembrandt dessinant, n.° 22, II.e état.

Abraham et son fils n.° 34, *très-belle épreuve.*

Jésus-Christ chassant les Vendeurs du Temple, n.° 69, I.er état; il se trouve répété jusqu'à cinq fois.

Pierre et Jean à la porte du temple, n.° 95, pièce *excessivement rare.*

Petite figure polonaise, n.° 142, *très-rare.*

L'astrologue, n.° 145, pièce *extrêmement rare,* mais qui est de Ferdinand Bol et non pas de Rembrandt.

Saint Jérôme, pièce *de la plus grande rareté,* décrite par Bartsch sous le n.° 149, avec la singulière dénomination de vieillard homme de lettres.

Vieillard sans barbe, n.° 150, VII.e et dernier état de la planche, qui semblerait par cette raison devoir être le moins rare, et que pourtant je n'ai jamais vu ailleurs.

La Tête d'un Vieillard portant la main à son bonnet, n.° 259, II.e état; elle se retrouve ainsi répétée cinq fois.

L'Homme qui peint, n.° 328, *extrêmement rare.*

Étude pour la Mariée juive, n.° 341, *belle épreuve.*

Une Tête de Vieille, n.° 360, *très-rare.*

Une petite planche en largeur contenant cinq têtes d'étude, décrite sous le n.° 366, très-belle épreuve d'une estampe qu'on rencontre *très-rarement en entier,* la planche ayant été coupée; elle se trouve ordinairement placée dans les œuvres, sous les n.os 233, 300, 303, 333 et 334.

Trois Têtes de Vieillards sur la même planche, n.° 374, pièce *très-rare.*

Enfin un paysage inconnu à Bartsch; au milieu se voit une grande chaumière dont le toit

est entièrement blanc; à droite sur le devant est un canal avec quelques roseaux et un bateau où quatre personnes sont assises.

Largeur : 6 p. 9 lig. Hauteur : 3 p. 11 lig.

A la suite des pièces de Rembrandt, je devrais peut-être faire connaître plusieurs estampes fort curieuses gravées par des élèves ou des imitateurs de cet artiste si extraordinaire, par la manière dont il a manié le pinceau, la pointe et le burin; mais je craindrais que cela ne m'entraînât trop loin, et j'en donnerai plus tard la description exacte et complète, en publiant le catalogue raisonné de l'œuvre de Rembrandt, de ses élèves et de ses imitateurs; ouvrage que j'ai commencé il y a déjà bien des années, et dont je ne pouvais entreprendre la publication, sans avoir vu les œuvres que j'ai eu occasion d'examiner dans le voyage dont je donne maintenant un compte sommaire.

Les objets dont j'ai parlé jusqu'à présent sont si curieux que je ne devais pas les négliger, et leur étude m'a empêché de parler des Nielles qui se trouvent dans la collection du prince Charles. Cependant ces pièces, au nombre de dix-sept, avaient d'autant plus d'attraits pour moi, que je savais qu'elles n'avaient été classées et reconnues comme Nielles, que depuis la publication de mon ouvrage. Bartsch, en les décrivant, les avait crues de simples estampes de quelques anciens graveurs

italiens. Bien que j'en eusse reconnu les caractères d'après leur description dans le PEINTRE-GRAVEUR, je désirais pourtant acquérir une certitude complète à cet égard, et j'ai eu la satisfaction de m'assurer, que sur les dix-sept pièces dont j'ai puisé la description dans l'ouvrage de Bartsch, quatorze sont en effet des Nielles. Quant aux trois autres pièces, probablement elles se trouvaient dans d'autres collections que celle du prince Charles, et je n'ai pu les retrouver.

Parmi les Nielles, acquis depuis la mort de Bartsch, je n'en ai rencontré que trois, qui me fussent inconnus; savoir :

La Vierge et l'Enfant-Jésus, accompagnés de deux anges, médaillon oval.

Hauteur : 2 p. 3 lig. Largeur : 1 p. 7 lig.

L'amour vainqueur, probablement de la main de Peregrini.

Hauteur : 1 p. 7 lig. Largeur : 1 p.

Une allégorie portant cette inscription :

CRUDA FERUM.PECTUS SACIA.»

Hauteur : 2 p. 2 lig. Largeur : 1 p. 1 lig.

Une autre pièce fort intéressante d'un ancien Maître de l'école d'Italie est un David, se reposant après avoir coupé la tête au géant Goliath. Grande pièce marquée de deux PP réunis par un lac d'amour.

Hauteur : 12 p. 5 lig. Largeur : 5 p. 5 lig.

Je ne parlerai pas des autres vieux maîtres italiens, tels que Baldini, Pollajuolo, Ro-

betta, Mantegna, n'ayant à faire connaître de ces maîtres aucune pièce qui n'ait été décrite dans l'ouvrage de Bartsch; mais je crois devoir désigner les pièces les plus importantes de l'œuvre de Marc-Antoine.

David vainqueur de Goliath, n.° 12, *superbe* épreuve.

Le Massacre des Innocens, la planche au chicot, n.° 18, *très-belle*.

La Vierge assise sur les nuées, n.° 52.

Les deux grandes Bacchanales, n.os 248 et 249, *très-belles* épreuves.

Orphée et Eurydice, n.° 295.

Vénus sortant de la mer, n.° 312.

Les angles de la galerie Ghigi, n.os 342, 343 et 344, épreuves *superbes* et toutes trois d'une parfaite égalité de ton, ce qui se rencontre rarement.

Les deux femmes avec le zodiaque, n.° 397.

La peste, n.° 417, *très-belle* épreuve.

La composition allégorique dite la Carcasse, n.° 426, *très-belle*.

Un jeune homme monstrueux amené d'Espagne à Rome, sous le pontificat de Léon X, n.° 446, pièce *excessivement rare*.

Les trois chanteurs, n.° 468, *superbe* épreuve d'une pièce *très-rare*.

Le portrait de l'Arétin, n.° 513, deux épreuves dont une sur parchemin.

Il ne m'a pas été possible d'examiner à loisir les œuvres des graveurs français; mais j'ai parcouru celui d'Edelinck, où se trouvent quatre épreuves différentes de la Sainte-Famille d'après Raphaël; l'une *avant la lettre;* elle vient du cabinet Borduge de Paris; on n'en connaît que deux épreuves seulement dans cet état; l'autre est à Stowe, dans la collection formée par le duc de Buckingham; une autre *avant les armes*, la troisième *avec les armes de Colbert*, différence assez rare à rencontrer; enfin une épreuve où les armes ont été *effacées*.

Quatre épreuves de la Madeleine, d'après Le Brun, l'une *avant le rayon*, une autre *avant la bordure* et *avant la lettre*, la troisième *avant la bordure*, mais *avec la lettre*, et la dernière *avec la lettre* et *la bordure*.

Enfin des épreuves, *avant la lettre*, du Déluge, de la Samaritaine, de saint Charles et du portrait du chancelier d'Aligre.

GALERIE ESTERHAZY.

C'est au faubourg de Maria-Hilf, sur l'emplacement des jardins du prince Kaunitz, qu'est construit le palais du prince Esterhazy. Les appartemens sont décorés sans faste; les tableaux, divisés par écoles, y sont placés sans encombrement,

quoique au nombre de 700. Le choix est des plus parfaits : on remarque particulièrement, dans l'école d'Italie, une adoration des bergers par Ghirlandajo; une Sainte-Famille par Raphaël; et une par le Corrège; une Annonciation de Barroche; Vénus et Adonis du Titien; la Femme adultère du Tintoret; Adam et Ève par Cignani; et le portrait du cardinal Polus, par Sébastien del Piombo.

L'école allemande est moins considérable; cependant on y rencontre des tableaux curieux de Lucas de Cranach, Elsheimer, Jean-Henry Roos, et Angélique Kaufmann.

Dans l'école flamande, on trouve deux Saintes-Familles par Rubens, le Mutius Scævola, si connu par la gravure qu'en a faite Schmutzer, et le portrait du cardinal infant, également peint par Rubens; un Ecce Homo, esquisse de Van Dyck; le Paysan soufflant le froid et le chaud; Atalante recevant la tête du sanglier, par Jacques Jordaens; et plusieurs tableaux de Teniers, dont les Tentations de Saint-Antoine.

L'école hollandaise est également nombreuse. On y remarque plusieurs tableaux de Wouwermans et d'Ostade, un de Berghem, un de Paul Potter, et un Christ devant Pilate, magnifique tableau de Rembrandt, où les figures sont de grandeur naturelle; comme couleur, comme

clair-obscur, c'est une des plus admirables peintures que l'on puisse imaginer.

Dans l'école espagnole, on voit une grande Sainte-Famille de Murillo, plusieurs tableaux par Velasquez et Ribera, enfin deux petits tableaux de Goya, très-frappans par la vigueur de leur coloris.

L'école française n'a pas été négligée : j'en citerai un Moïse, le Serpent d'airain, la Samaritaine, le Christ mort et la Naissance de Bacchus par Poussin; quatre beaux paysages par Claude Lorrain; un Calvaire par Le Brun; Bacchus et Cérès par Bourdon, Sémiramis et Ninus par La Hire, et le portrait d'Elisabeth-Charlotte Palatine du Rhin, duchesse d'Orléans, par Rigaud.

Les sculptures sont presque toutes modernes; mais il serait difficile de rencontrer un aussi beau choix de statues; plusieurs sont dues aux ciseaux de Thorwaldsen, Schadow, Bartolini et Canova.

Le prince Esterhazy a aussi formé une collection d'estampes qui, par sa richesse, doit être estimée la troisième de Vienne; elle est contenue dans cinq cents portefeuilles environ, placés à plat dans des casiers à hauteur d'appui qui occupent trois pièces dans le palais.

Parmi les vieux maîtres de l'école allemande, j'ai trouvé la suite complète des vierges sages et

des vierges folles, par Martin Schöngauer, n.o 77 à 86, *belles épreuves.*

La Passion de Jésus-Christ, de ce maître; mais elle n'est pas complète.

Dans l'œuvre d'Israël van Mecheln, la suite de la Passion, n.o 10 à 21, *complète* et *belle.* De la vie de la Vierge, il n'y a que trois pièces seulement; mais les épreuves sont *superbes.* Il est à regretter que quelques autres estampes de ce maître présentent des traces d'une restauration, faite avec une grande adresse, il est vrai, mais qui altère toutefois, d'une manière fâcheuse, le caractère original du maître.

L'œuvre de Rembrandt n'est pas fort remarquable, cependant on y trouve le beau portrait du bourguemestre Jean Six, n.o 285, *belle épreuve*, avec le nom de Rembrandt seulement, état *non décrit* par Bartsch. On assure que cette pièce a été vendue au prince 2000 florins (5170 francs). Une épreuve semblable, venant du cabinet Sylvestre, vendue en 1810, au général Demon, ne fut alors payée à Paris que 1900 fr.

J'ai vu aussi une des têtes gravées par Rembrandt, n.o 288, et portant le mot *Venetiis*, pièce *rare* et superbe épreuve qui, en vente publique, a été payée 300 florins (775 fr.); c'est, je crois, un des prix les plus exorbitans, la pièce n'étant pas d'un bien grand mérite.

Les œuvres de Paul Potter, Jean-Henri Roos, Swanevelt, Everdingen et Sachtleven sont fort beaux et assez complets.

L'ancienne école d'Italie présente un grand intérêt; elle contient plusieurs pièces de la plus grande rareté, par des maîtres anonymes du XV.e siècle, telles que : une allégorie sur un mariage, pièce décrite par Bartsch, t. XIII, p. 109, n.o 7, et qui est, je pense, du même graveur que les pièces attribuées mal à propos à Maso Finiguerra dans la collection de M. Otto de Leipsick.

Une bataille par le Maître de 1515, décrite, t. XIII, p. 417, n.o 17, et aussi plusieurs pièces *non décrites* par Bartsch, savoir :

Une femme debout, drapée à l'antique, appuyée sur un tronc d'arbre qui est à gauche de l'estampe; à droite se voient un bouclier, une cuirasse et un casque. Cette pièce est sans marque; je la crois gravée par Jean-Antoine de Brescia.

Hauteur : 5 p. 6 lig. Largeur : 4 p.

Une autre estampe remarquable encore est un saint Dominique en habit blanc, avec un manteau noir; il est placé debout sur des nuages au milieu desquels se voient trois têtes de chérubins. De la main droite il tient une branche de lys, et de la gauche un livre avec une inscription latine. Dans le haut sont les figures de saint Pierre et de saint

Paul. Cette gravure est de la plus grande ancienneté, mais je ne saurais à qui l'attribuer.

Hauteur : 9 p. 9 lig. Largeur : 6 p. 11 lig.

L'œuvre de Marc-Antoine étant toujours le principal objet des recherches d'un amateur, peut, en quelque sorte, servir d'échelle pour se faire une idée du goût et du soin avec lesquels a été formée une collection : je crois donc, en terminant cet article, devoir indiquer les plus belles pièces que j'ai remarquées dans l'œuvre de ce maître :

Adam et Ève, n° 1, *superbe* épreuve, légèrement restaurée.

La Reine de Saba, n.° 13, *superbe* épreuve bien conservée.

Le Massacre des Innocens, n.os 18 et 19. Les épreuves assez belles, mais le papier plombé.

Le Christ au tombeau, n.° 35, épreuve *superbe* et d'une parfaite conservation.

La Mort d'Ananie, n.° 42, *belle* épreuve.

Saint Paul prêchant à Athènes, n.° 44, *superbe* épreuve et d'une parfaite conservation.

Le Martyre de saint Laurent, n.° 104; sainte Cécile, n.° 116, *superbes* épreuves parfaitement conservées.

La suite complète des Vertus, 386 à 392, *belles* épreuves.

La femme arrosant une plante, n.° 383, épreuve *superbe* et bien conservée.

Le songe de Raphaël, n.° 359, *très-belle* épreuve.

Enfin, une chose plus curieuse que belle est la Vénus accroupie, n.° 313, épreuve tirée en *rouge*.

GALERIE LIECHTENSTEIN.

C'est vers 1740 que cette collection a été commencée par le prince Joseph-Wenceslas de Liechtenstein; mais elle a éprouvé de grandes augmentations par les soins de ses successeurs, les princes François-Joseph et Aloys. Elle se compose de plus de 700 tableaux, la plupart des meilleurs Maîtres de différentes écoles. Les plus remarquables ont été placés avec symétrie dans les grands appartemens du premier, dont les plafonds sont également décorés de grandes compositions peintes par Franceschini, qui, pendant plusieurs années, n'a cessé d'être occupé à la décoration de ce palais. Il est malheureux que ces travaux aient été faits à une époque où les beaux-arts n'étaient pas dirigés par un goût bien pur.

Les tableaux de genre, ceux d'une petite dimension ou ceux des Maîtres moins importans, se trouvent placés dans les chambres du deuxième étage; mais il n'y a aucune méthode pour leur classement. Le catalogue publié en 1780, en un vol. *in*-8.°, donne connaissance de la plus grande partie de

cette riche collection; cependant les tableaux ne sont pas restés placés comme ils étaient alors, et plusieurs acquisitions ont été faites depuis. L'une d'elles est un très-beau tableau de Raphaël, représentant une Sainte-Famille.

Les tableaux les plus marquans de cette belle galerie, sont la suite de l'histoire de Decius, peinte par Rubens, et gravée en 1762, par A. et J. Schmutzer; une Assomption de la Vierge, par le même maître, et les portraits de ses deux enfans en pied, très-beau tableau peint sur bois, que l'on voit aussi à Dresde, et regardé comme original dans chacune des deux collections. Plusieurs portraits par Van Dyck, dont ceux de l'archiduchesse Claire-Eugénie, et de son mari l'archiduc Albert d'Autriche; ceux de Marie-Louise de Taxis, et du chanoine Antoine de Taxis; un Christ mort et une Sainte-Famille du même peintre, grandes et belles compositions fort remarquables; deux grandes chasses au cerf, par Sneyers; plusieurs tableaux très-précieux de Wouwermans, Ostade, Berghem, Teniers, Waterloo, etc. Dans les anciens maîtres de l'école allemande, il se trouve plusieurs portraits d'Holbein, quelques tableaux de Van Eyck, Quentin Metsis, Albert Durer, Lucas de Cranach; puis plusieurs tableaux des peintres viennois modernes, Fuger, Abel, Rebell et Ritler.

Je ne pense pas devoir parler de quelques copies

faites d'après Raphaël, Corrège, ou autres grands maîtres italiens; mais on doit remarquer, parmi les tableaux de l'école italienne, une Vierge à genoux, par Perugin, et le portrait de ce peintre par Raphaël; une Nativité, une Madeleine et une Charité, de Guido Reni; plusieurs beaux portraits et une Sainte-Famille du Titien; une Sainte-Famille du Parmesan, et une de Paul Caliari; une Samaritaine de Pierre Berettini, puis plusieurs tableaux de Bassan, de Guerchin, de Dominiquin, de l'Albane, de Barroche, de Perin del Vaga; quelques paysages par Guaspre Poussin, Canaletti et Panini.

L'école française offre aussi des tableaux du plus haut intérêt, tels que saint Pierre guérissant un boiteux, et deux Saintes-Familles par Nicolas Poussin; d'autres tableaux par Mellan, Chardin, Eisen, et deux belles Marines, par Joseph Vernet.

C'est dans le faubourg de Rossau qu'est situé le palais Liechtenstein; mais le prince possède à la ville une autre habitation où est placée sa bibliothèque qui, sans être nombreuse, mérite d'être remarquée surtout par sa disposition à la fois simple et noble, et qui pourrait servir d'exemple pour d'autres établissemens de ce genre. J'avais cru trouver dans l'une ou dans l'autre de ces résidences

une collection d'estampes; mais il paraît que c'est à tort que quelques guides de Vienne parlent d'une collection acquise 30 000 florins, par le prince Aloys de Liechtenstein : mes instances ont été vaines pour la voir, et le bibliothécaire m'a assuré positivement qu'il n'existait rien de cette nature.

CABINET DU PRINCE DE PAER.

Cette collection ne se compose que d'estampes : elle fut commencée par le prince Wenceslas, aïeul du prince actuel, qui est encore mineur et n'a pu jusqu'à présent s'occuper de l'augmentation de sa collection, qui est formée d'environ 150 porte-feuilles. Elle est confiée aux soins de M. Fischbach, peintre de paysages.

Quoiqu'on puisse désirer quelques améliorations dans l'arrangement de cette collection, elle est cependant classée convenablement par maîtres. On y trouve des gravures fort curieuses du Maître de 1466, dont une fort rare n'a pas été décrite assez exactement par Bartsch, tome VI, n.° 88. D'autres, par Martin Schöngauer, Israël Van Mecheln, Wenceslas d'Olmutz et Altdorfer. Parmi les pièces anciennes de l'école d'Italie, j'ai remarqué les Gladiateurs gravés par Pollajuolo, n.° 2; Adam et Ève par Robetta, et une gravure très-ancienne de la Cène, de Léonard de Vinci, décrite par Bartsch, tome XIII, page 82, n.° 27.

CABINET VANDER NULL.

Lorsqu'un prince commence une collection, souvent il ne limite pas ses choix à certaines catégories; il cherche plutôt à réunir des estampes de tous les maîtres, donnant peut-être même la préférence à la gravure d'un artiste dont il n'a rien encore, plutôt qu'à celle qui ne ferait qu'augmenter l'œuvre d'un maître, dont il possèderait déjà plusieurs pièces. Ces collections sont donc générales. Un amateur, au contraire, arrêté souvent par des motifs pécuniers, ou conduit par son goût personnel, s'attache seulement à former l'œuvre de quelque maître qu'il affectionne; il fait alors des efforts extrêmes pour se procurer la seule pièce qui lui manque, quelque défectueuse qu'elle soit, tandis qu'il attacherait très-peu de prix à des pièces fort belles dont les auteurs ne sont point admis dans ses portefeuilles.

Telle est la collection formée par M. Vander Null; elle ne se compose que de deux maîtres, Bartolozzi et Wollett; mais ces œuvres sont absolument complets; presque toutes les gravures s'y trouvent *avant* et *avec* la lettre, un grand nombre même y sont répétées cinq et six fois avec des *différences* dans chaque épreuve.

On assure que cette collection a coûté plus de 50 000 florins à son auteur; elle appartient à

M.me V.e Vander Null. On voudrait en avoir 24 000 francs; mais ce prix est beaucoup trop élevé, les pièces de ce maître n'étant plus recherchées maintenant, comme elles l'ont été lors de leur publication. L'impossibilité de former aujourd'hui une pareille collection doit faire désirer de la voir conserver intacte; on ne peut cependant se dissimuler que ce serait la payer cher d'en donner la moitié de ce que l'on en demande. Il m'a été très-agréable d'examiner ces deux recueils. La conversation spirituelle de M.me Vander Null et celle de ses deux demoiselles, qui parlent fort bien le français et sont d'une amabilité parfaite, n'ont pas peu contribué au plaisir que j'éprouvai à parcourir les portefeuilles de ce cabinet.

CABINET GABET.

Une collection dont le choix est d'un tout autre genre, c'est celle de M. Gabet, amateur distingué, d'un goût excellent, et qui n'admet dans ses portefeuilles que des pièces parfaites pour la beauté et la conservation. Il s'est occupé particulièrement de former les œuvres de ces peintres hollandais qui ont été aussi coloristes avec la pointe qu'avec le pinceau. Dans leurs eaux-fortes, on croirait même apercevoir leur brillante couleur. Il n'existe nulle part de recueils aussi parfaits que ceux qu'il possède des ouvrages de J. H. Roos et de Waterloo.

C'est dans ce cabinet que se trouve maintenant la belle suite des différens moutons et chèvres, n.os 1 à 9, de l'œuvre de Roos, et qui autrefois faisaient partie du cabinet de M. le comte Rigal.

La suite de divers animaux, n.os 18 à 30, y est répétée quatre fois dans des états différens.

La première *sans aucune adresse.*

La seconde avec le nom *H. Sweerds ex.*

La troisième avec le nom *F. de Wit. ex.* On y voit les traces de la première adresse mal effacée.

La quatrième avec le nom *C. Danckerts exscu.*, et où l'on aperçoit aussi les traces de l'adresse de *de Wit.*

Enfin, une des choses les plus rares de l'œuvre est la pièce *non décrite* par Bartsch, et qui faisait partie du cabinet Rigal : elle représente une campagne avec une ruine à droite; du côté gauche on voit voler une cigogne tenant un petit serpent dans son bec.

Largeur : 5 p. 5 lig. Hauteur : 5 p. 2 lig.

L'œuvre de Waterloo est également des plus remarquables par la beauté des épreuves et par leur conservation. On doit citer particulièrement les n.os 10, 36, 54, 55, 87, 107, 108, 109, 110, 115, 117 et 122, dont il se trouve plusieurs épreuves à *l'eau-forte pure*, ou avec des différences importantes, mais qu'il serait trop long de détailler ici, et qui ont été bien décrites dans le catalogue qu'en a

rédigé M. le comte Rigal, et qui est maintenant en ma possession, M. Rigal fils ayant bien voulu me le donner comme un souvenir de l'amitié dont m'honorait son père.

On doit encore citer les œuvres de Paul Potter, Vande Velde, Everdingen et Swanevelt comme étant de très-beau choix; il est bon aussi de dire que M. Gabet possède plusieurs pièces très-précieuses par des maîtres dont Bartsch n'a pas parlé, tels que Michel Wilman, qui travaillait de 1670 à 1683, Jean-Oswald Harms en 1673, Ryscher en 1649, Jean Hutsman et Schütze.

M. Gabet, qui n'a rien que de parfait dans les portefeuilles dont nous venons de parler, a colligé aussi les œuvres de plusieurs des petits maîtres; ils sont assez près du complet, mais il s'y trouve quelques épreuves faibles. Quant à l'œuvre de Marc-Antoine, il est généralement beau, et ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est une épreuve de la Cène d'après Raphaël, pièce de la plus *étonnante beauté,* et qui pourtant n'a été payée que 200 florins (environ 500 francs).

Les faubourgs de Vienne sont bien plus considérables que la ville elle-même, qui a été longtemps enfermée dans des remparts de 40 à 50 pieds de hauteur. L'empereur Napoléon en ayant fait

sauter quelques parties en 1809, ils ont été depuis tout-à-fait aplanis devant le château impérial qui, suivant l'usage allemand, porte le nom de *Burg*. Cependant les anciennes murailles existent et se lient avec la porte du milieu, à laquelle on a donné un caractère de fortification. La portion à gauche, en sortant de la ville, a servi à étendre un peu le jardin particulier de l'empereur; celle à droite est un jardin public où l'on vient se promener le soir, entendre de la musique et prendre des glaces. L'empereur a fait élever, dans ce jardin, un petit monument à l'imitation du temple de Thésée à Athènes: il est éclairé par le haut. C'est là que se trouve, placé de la manière la plus convenable, le beau groupe de Thésée étouffant le Minotaure. Cet admirable ouvrage, en marbre blanc, avait été demandé au célèbre statuaire Canova par l'empereur Napoléon; c'est la ville de Venise qui en a fait hommage à l'empereur d'Autriche.

Au milieu de cette vaste esplanade, coupée par des plantations, on a élevé une belle porte triomphale, à laquelle on a donné le nom de Burgthor (porte du château); elle conduit au faubourg de Maria-Hilf, à l'entrée duquel ont été construits de beaux et vastes bâtimens pour les écuries de l'empereur.

Quoique Vienne soit encore une ville euro-

péenne, on sent déjà quelque chose d'oriental dans les mœurs et le costume de ses habitans. En arrivant de grand matin, j'ai aperçu plusieurs hommes sortir et se promener devant leur maison sans autre vêtement qu'un ample manteau, les jambes et les pieds nus. Les femmes de la campagne qui arrivent à la ville, et les domestiques qui vont le matin chercher les provisions, portent la plupart un grand schal, mais il leur couvre principalement la tête, et ne tombe que négligemment sur une partie des épaules. Au théâtre même, dans les danses, dans les costumes, on trouve quelques traces du goût oriental.

La ville est pavée d'un granit gris fort dur et qui prend un très-beau poli; on fait, avec cette même matière, des vases, de petites cassettes, des porte-montres, ou d'autres petits meubles, dont la matière est désignée dans le commerce sous le nom de *pavé de Vienne*. Presque toutes les rues ont deux trottoirs de 6 à 10 pieds de largeur; ils sont au même niveau que la chaussée, mais le pavé est d'un échantillon bien plus grand et plus uni. Souvent aussi il y a de la différence entre la manière dont est posé le pavé dans ces deux endroits : ainsi, lorsque les ranges de la chaussée sont perpendiculaires aux maisons, celles des trottoirs sont en diagonales; si les trottoirs, au contraire, sont pavés perpendiculairement, les ranges de la chaussée for-

ment deux diagonales qui viennent se réunir en angle au milieu de la rue pour former le ruisseau.

LE GRABEN.

Au centre de la ville, est une place nommée Graben : c'est un lieu de réunion où se trouvent les plus beaux magasins pour le commerce de détail; la place est ornée de deux fontaines, celle de saint Joseph et celle de saint Charlemagne. Au milieu est un obélisque en marbre rouge de Salzburg, orné de plusieurs figures en bronze. Sur l'une de ses faces est la Foi avec un ange terrassant la peste sous la figure d'un monstre; dans le haut est l'empereur Léopold à genoux adressant au ciel ses remercîmens pour la cessation de la peste, dont la ville de Vienne fut affligée en 1679. Au-dessus se trouvent des anges placés dans des nuages qui supportent les figures de la Trinité. Ce groupe bizarre est un pénible souvenir du goût détestable qui régnait dans les arts au commencement du XVIII.e siècle.

SAINT-ÉTIENNE.

Il y a peu de monumens anciens à Vienne; les églises et les palais sont la plupart de la fin du XVII.e siècle et même du XVIIIe. Les maisons, fréquemment reblanchies à l'extérieur, contrastent singulièrement avec la vieille Cathédrale de Saint-

É t i e n n e, que l'on n'a jamais blanchie ni intérieurement ni extérieurement, et dont le ton sombre produit un effet véritablement extraordinaire.

Cette église, dont la fondation remonte à l'année 1144, fut rebâtie en entier en 1359; elle est fort curieuse à visiter. De même que dans toutes les églises gothiques, on y trouve une quantité de sculptures en pierre, très-anciennes, des tombes en marbre plus modernes, puis des tableaux médiocres que l'on voit fort mal, enfin une infinité d'images avec des couronnes en or et en argent, puis des *ex-voto* qui sont attachés en grand nombre sur les tableaux. La chaire même est fort ancienne ainsi que les fonts baptismaux. Le chœur est divisé en deux parties. La plus rapprochée de la nef est entourée de stalles en bois remplies d'ornemens et de sculptures gothiques, tandis qu'au-dessus sont des tribunes toutes modernes. Le second chœur est plus élevé; toute la partie du rond-point de l'église est décorée aussi de stalles en bois surmontées de bustes également en bois, et de grandeur naturelle. Ils représentent les anciens évêques de Vienne, avec leur nom et la date de leur mort.

A droite de l'église est la tour surmontée d'une flèche en pierre, très-élégante par sa forme, et chargée d'ornemens très-variés, ce qui donne plus de valeur aux jours dont elle est percée. Sa hauteur est de 434 pieds: on y monte intérieurement par 753

marches. La cloche qui s'y trouve a été faite avec les canons pris sur les Turcs. Vers la moitié de sa hauteur, on fait remarquer un petit banc de bois sur lequel, pendant le siége de 1683, se tenait le général pour bien voir toutes les attaques préparées par l'armée assiégeante.

Dans le sanctuaire, à droite, est placé le tombeau le plus remarquable de cette cathédrale; c'est celui de l'empereur Frédéric IV, surnommé *le Pacifique*, et qui mourut en 1493. Il consiste en un sarcophage de marbre de Paros de douze pieds de long, sur six de large et cinq de haut; sur le tombeau est placé la figure de l'empereur; autour sont disposés trente figures allégoriques destinées à rappeler les vertus attribuées au monarque, par celui qui lui a fait élever ce monument pour lequel on a dépensé, dit-on, 120 mille francs en vingt années, ce qui représente une somme beaucoup plus forte aujourd'hui.

A l'entrée de l'église, du côté gauche, se voit le tombeau du prince Eugène de Savoie; plus loin ceux des cardinaux Kollonitz et Trautson, tous deux archevêques de Vienne.

Quant au magnifique tombeau de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, épouse du duc de Saxe Teschen, il se voit dans l'église des Augustins; c'est un ouvrage tellement connu qu'il semblerait inutile d'en parler; cependant le passer sous silence eût été manquer à la

mémoire de Canova, dont c'est un des premiers ouvrages, et pourtant aussi l'un des plus beaux et des plus poétiques.

L'ARSENAL IMPÉRIAL.

C'est en 1569, sous le règne de Maximilien II, que fut commencée la construction de cet édifice, terminé beaucoup plus tard par le célèbre général Montecuculli. La cour est entourée d'une chaîne énorme de 200 toises de longueur, et qui n'est qu'un fragment de celle avec laquelle les Turcs essayèrent de barrer le Danube sans pouvoir y réussir, son poids et la force de l'eau l'ayant fait rompre plusieurs fois.

Parmi les pièces de canon placées dans cette cour, on en voit une prise à Belgrade en 1717; elle pèse 18 milliers; sa longueur est de 24 pieds; les boulets dont on la chargeait pesaient 124 livres. Les quatre galeries du premier étage sont remplies de fusils, mousquetons, carabines et pistolets au nombre de plus de 60 mille, ainsi que des sabres, des épées, des hallebardes et des casques. C'est une chose réellement merveilleuse que l'art avec lequel toutes ces armes sont employées pour former toutes les décorations intérieures : les plafonds, les corniches, les colonnes, les pilastres ne sont composés qu'avec des armes. On voit aussi dans ces salles différens trophées

placés soit comme décoration soit comme souvenirs militaires.

On pense bien qu'il se trouve ici beaucoup de drapeaux pris dans diverses batailles; l'un des plus remarquables est le fameux étendard vert de Mahomet pris sur les Turcs dans la bataille du 12 septembre 1683, à la suite de laquelle ils furent forcés de lever le siége de Vienne. Il s'en trouve aussi de toutes les nations; mais il y en a peu de français.

Il existe encore, sur le Hoff, un autre arsenal qui est celui des bourgeois; il contient les armes nécessaires pour équiper 50 mille hommes. On dit aussi qu'il s'y trouve des objets très-curieux; mais je n'ai pas eu le temps de visiter cet établissement, dont s'énorgueillit avec raison la ville de Vienne, puisque c'est un témoignage de confiance que lui a mérité la bravoure et le patriotisme de ses habitans dans diverses circonstances.

CABINET DE M. DE HELD.

J'ai dû encore à l'extrême complaisance de M. Stienbüchel l'avantage de connaître M. de Held, amateur distingué, qui demeure à Brunn auprès de Vienne. Il avait formé une belle et très-nombreuse collection d'estampes; mais des circonstances particulières l'ayant mis dans le cas de s'en défaire, une partie avait été vendue depuis quelques mois, l'autre devait l'être peu après mon départ.

Cette collection était surtout remarquable par les eaux-fortes, principalement celles de l'école de Fontainebleau, entre autres plusieurs de Léonard Thiry, long-temps désigné sous la fausse dénomination de Léon Daven, parce qu'il était probablement né à Deventer, en latin *Daventria,* ainsi que cela a été très-judicieusement expliqué par M. Brulliot, dans sa Table générale des Monogrammes, à l'art. n.º 1781, pages 763 et 764.

Il se trouvait aussi dans le cabinet de M. de Held un œuvre de Rembrandt, qui, sans être remarquable, m'a cependant offert, dans les n.os 130, 261, 270 et 355, des différences *non décrites* par Bartsch et qui jusque là m'étaient inconnues.

Avant de rentrer à Vienne, nous avons fait une promenade des plus agréables pour visiter le vieux château ruiné de Liechtenstein, berceau de cette ancienne famille. Le prince actuel a fait planter et enclore toute la montagne où le château se trouve situé; il a aussi fait construire et pour servir de point de vue, sur plusieurs des rochers qui l'entourent, quelques chapelles ou d'autres monumens dans le goût de l'architecture gothique. Rien n'est comparable à la charmante vallée de Briel, resserrée dans de hautes montagnes sur l'une desquelles est un petit temple à colonnes, imité de l'antique, et auquel on donne le titre de *Temple de la Reconnaissance*, parce que le prince l'a fait élever en mémoire de

l'action courageuse de cinq hussards qui lui sauvèrent la vie dans un combat. Ce monument ferait plus d'effet si auprès on voyait quelques modestes réduits, habités par les familles de ces braves guerriers, qui exposèrent leur vie pour sauver celle de leur chef; mais on assure, au contraire, que le seul d'entre eux qui se soit présenté au prince en sortant du service, a été promptement éloigné.





LAXENBURG.

Au moment de quitter l'Autriche, j'ai fait une excursion jusqu'à Laxenburg, résidence habituelle de l'empereur pendant l'été. Le château est assez vaste, mais il manque d'élévation; le rez-de-chaussée surtout est beaucoup trop écrasé : la cour est entourée de bâtimens réguliers et simples, qui offrent plutôt l'aspect d'un cloître que celui d'un palais. Le parc est grand, magnifique, parfaitement dessiné, avec des eaux abondantes; les arbres y sont beaux, beaucoup plus même que cela ne se rencontre ordinairement dans ce pays, rempli de rochers souvent à nu, ou à peine recouverts d'une légère couche de terre végétale, qui ne donne pas une nourriture assez abondante pour de grands arbres. Cependant on y voit des arbres rares, quelques-uns de ceux qui craignent le froid, et autour desquels on construit à la fin de l'automne de légères baraques en planches, que l'on recouvre de paille pour les abriter de la neige pendant l'hiver.

Je ne parlerai ni du pont gothique, construit sous le règne de Marie-Thérèse, ni de la Lice dont quelques parties pourraient être anciennes, mais qui a eu de grandes restaurations, peu d'accord avec l'architecture du XV.e siècle. Je m'arrêtai pour-

tant quelques instans au vieux château, qui ressemble beaucoup à un ancien manoir avec son donjon et ses créneaux, et dont plusieurs parties ont été réédifiées ou restaurées dans le siècle dernier.

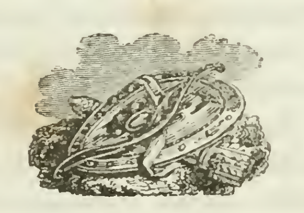
Le parc de Laxenburg étant au milieu d'une plaine très-vaste, de dessus la tour du château on jouit d'une vue fort étendue. Dans l'intérieur de cette tour, se trouvent un cachot, une chambre d'interrogatoire et une chambre de justice, placées l'une au-dessus de l'autre, et ayant entre elles une communication pour la voix, par une percée faite au milieu de chaque voûte. Une quatrième pièce se trouve encore à l'étage supérieur; on n'en connaît pas la destination. J'y ai remarqué une table ronde, en pierre lithographique de quatre pieds de diamètre, avec une grande quantité d'ornemens arabesques et d'inscriptions en relief, exécutés certainement par le moyen d'un acide, ainsi que cela se pratique maintenant. Toutes les lettres et les ornemens sont en blanc, les fonds sont coloriés. Au milieu de la table est une aiguille en fer placée sur un pivot; la table est divisée en plusieurs cercles; celui de l'intérieur présente 24 cases avec des numéros en chiffres romains, mais dont l'ordre est interverti; dans un autre cercle, se trouvent 24 cartouches avec des citations des prophètes; plus près de la circonférence, on voit les lettres de l'alphabet en capitales allemandes et dans leur ordre natu-

rel; enfin, dans le cercle du bord, sont de grands cartouches dans lesquels on lit les passages des prophètes, dont les citations sont plus haut, et qui commencent chacun, par la lettre de l'alphabet indiqué dans le même compartiment.

Le reste du château ne se compose que d'un rez-de-chaussée; tout l'appartement est gothique; la grande salle est boisée, avec des banquettes en bois de chêne dans sa couleur naturelle, ainsi que les portes et les plafonds qui sont à compartimens; on voit aussi, dans une des pièces, un grand poêle en faïence, portant la date de 1580. L'arsenal de l'ancien chevalier, que l'on suppose avoir habité ce manoir, contient plusieurs armures complètes. Deux ont appartenu, dit-on, aux empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier; trois autres paraissent avoir été faites pour des femmes. Le trésor du château contient quelques vases en cristal de roche, et d'autres objets aussi anciens que curieux; dans la salle à manger, on trouve des buffets et des dressoirs garnis de quelques porcelaines modernes et de faïences des XVI.e et XVII.e siècles; on y voit aussi plusieurs gobelets en verre de couleur, l'un d'eux a vingt pouces de haut, et peut contenir cinq à six bouteilles. Ces grands *widercome* ont été long-temps en usage dans les repas des jours de gala. On a placé, dans l'embrasure d'une fenêtre, une table carrée aussi en pierre lithographique et qui porte la date de 1680.

Dans le reste de l'appartement, on trouve encore des objets très-curieux par leur ancienneté, tels que reliquaires, coffrets, échiquiers. Plusieurs des croisées sont garnies de vitraux peints, représentant des scènes historiques modernes; les trumeaux sont ornés de tableaux exécutés depuis quinze ans.

J'ai eu le regret de quitter Vienne sans avoir eu l'avantage de me présenter à M. le marquis de Caraman, alors ambassadeur de France et amateur des beaux-arts, qui a profité de son séjour à Vienne pour former un cabinet de tableaux choisis avec discernement. Son séjour à Paris se prolongeant, je pris congé de M. Schwebel, chargé d'affaires de France, qui avait eu la bonté de m'accueillir de la manière la plus bienveillante, et je pris ma route vers la capitale de la Bohême.





PRAGUE.

Cette ville est très-curieuse et bien bâtie : une partie est désignée sous le nom de vieille-ville, et c'est au milieu d'elle que se trouve l'église de Thein, le plus ancien monument de cette cité. Entièrement entouré de maisons qui en dérobent la vue, ce n'est qu'en traversant les cours de ces maisons que l'on peut arriver à l'église. Le tombeau de Tycho-Brahé consiste en un marbre rougeâtre placé contre l'un des piliers à droite de la croisée de l'église. Il représente en bas-relief la figure de ce célèbre astronome avec une inscription tout autour.

Il ne reste plus aucune trace de clôture entre la vieille ville et la nouvelle; la division entre elles se trouve seulement marquée par une rue très-large et assez longue. Dans la nouvelle ville, il existe une rue d'une largeur extraordinaire, et qui porte le nom de *Rossmarkt*, sans doute à cause du marché aux chevaux, qui autrefois se tenait à cette place. Au milieu est une statue équestre en pierre, représentant saint Wenceslas, roi de Bohême en 930. On prétend que cette sculpture est du XVIe siècle, mais elle n'offre rien d'extraordinaire, que la dévotion dont elle est l'objet.

Le pont qui traverse la Moldau est très-remarquable par sa longueur. Composé de 16 arches, il a plus de 500 mètres de long; sur chaque pile est une statue en pierre; celle de saint Jean-Népomucène est en bronze; elle a été érigée en 1683 à la place même d'où fut précipité le martyr, qui périt victime de sa louable discrétion. De l'autre côté de la rivière est une montagne fort élevée, sur laquelle est un château de construction moderne, qui porte la dénomination de *Burg;* dans son enceinte se trouve l'église de Saint-Veit ou Saint-Vit, connu en France sous le nom de Saint-Guy. Fondée primitivement par saint Wenceslas, puis reconstruite par l'empereur Charles IV, elle est restée imparfaite. C'est là que les empereurs viennent encore recevoir la couronne comme rois de Bohême; et ils font, à cette occasion, de très-riches présens à l'église. Le maître-autel est décoré d'un immense bas-relief en argent, et de douze grands flambeaux du même métal.

Derrière le chœur à droite est le tombeau de saint Jean-Népomucène, chanoine de Prague et confesseur de la reine Jeanne, femme de l'empereur Wenceslas, monarque insensé et barbare, qui fit périr le pieux ecclésiastique pour avoir refusé de lui révéler la confession de la reine. Ce tombeau est un assez grand monument en marbre, sur lequel est placé un cénotaphe en argent, accom-

pagné de onze figures de grandeur naturelle, en argent, ainsi que huit grandes lampes suspendues à la voûte, et un grand nombre de flambeaux disposés tout autour. On assure qu'on a employé 36 quintaux de métal pour ces différens objets, qui sont dus à la piété de l'empereur Charles VI, dont le tombeau, en marbre blanc, se trouve aussi dans cette église.

Un rapprochement assez singulier est de voir l'église fondée par un roi de Bohême, saint Wenceslas; un empereur, Charles IV, par piété sans doute et par une dévotion particulière à saint Wenceslas, faire reconstruire cette église à la fin du XIV.ᵉ siècle, et donner à son fils le nom du premier fondateur; mais ce prince, du nom de Wenceslas, ayant fait périr saint Jean-Népomucène, ainsi que nous venons de le dire, c'est un autre empereur du nom de Charles qui fit élever le tombeau à la mémoire du martyr.

Dans le reste de l'église, on voit aussi d'autres tombeaux fort anciens, soit en marbre, soit en pierre; quelques-uns ont été plus ou moins brisés, lors du siége de Prague, par le roi de Prusse Frédéric II. Les plus remarquables sont ceux d'Ottocar I.er et d'Ottocar II, morts dans le XIII.ᵉ siècle.

Dans l'un des bas-côtés, celui à gauche en entrant, on aperçoit, suspendue à l'un des piliers, une

très-belle tête de Christ, fort ancienne peinture à l'huile sur un fond d'or; on la dit copiée à Rome, d'après le tableau attribué à saint Luc. L'encadrement est orné de six petites figures en pied qu'on regarde comme étant celles de saint Guy, martyrisé dans le IV.e siècle, et pour lequel saint Wenceslas eut une dévotion particulière, lorsque ses reliques furent apportées à Prague vers 836; saint Adalbert, évêque de Prague en 983; sainte Léonille, duchesse de Bohême; saint Wenceslas, roi de Bohême; saint Brunon, et enfin saint Sigismond, roi de Bourgogne en 516, et qui abandonna les erreurs de l'arianisme pour adopter la croyance des catholiques. Autour de ce tableau est une inscription en lettres gothiques.

Près de là sont deux autres petits tableaux d'autel, brodés et ornés de perles; ils n'ont d'autre intérêt que celui d'avoir été faits et donnés à cette église par une reine de Bohême.

A droite en entrant est une grande chapelle sous l'invocation de saint Wenceslas, assassiné en 935 par son frère. Elle fut construite en 1343 par Charles IV; les murailles de cette chapelle sont revêtues de pierres dures de forme irrégulière, très-bien polies dans la partie apparente. Ces pierres sont des agathes, des jaspes, des améthystes, des crysoprases, dites émeraudes de Bohême, et autres

pierres tirées des mines du pays. Des baguettes dorées divisent ces pans de murailles par compartimens égaux; dans chacun d'eux est placée une croix également composée en pierre dure, polie, et aussi de forme irrégulière.

Dans un coin de cette chapelle est un tableau fort beau, peint par Lucas de Cranach (en 1543?) : il représente l'assassinat de saint Wenceslas, que l'on voit en partie terrassé, et se tenant d'une main au bouton de bronze qui est encore à la porte de cette chapelle. Dans une autre partie est une cuve en serpentin; elle est d'une assez grande dimension, et sert de fonts baptismaux.

L'autel est orné de vases de vermeil, de plusieurs flambeaux et d'un grand nombre d'*ex-voto* aussi riches par l'exécution que par la matière, et tous d'un travail fort ancien, mais qu'il est difficile de bien voir, parce que cette chapelle n'est éclairée que par une seule fenêtre assez élevée et placée derrière l'autel. L'intérieur de l'autel renferme une cotte de maille et un casque qu'on dit avoir appartenu à saint Wenceslas, et qui sont l'objet de la vénération des fidèles. Visitant cette chapelle pendant l'octave de la fête du saint, je me suis trouvé témoin d'une scène dont le souvenir m'émeut encore. Le sacristain, suivant l'usage, et pensant qu'il s'en trouverait bien, m'ouvrit la porte

de la chapelle, à laquelle se trouvaient en prière une petite fille et une femme âgée, probablement sa grand'mère. Ces deux personnes se levèrent aussitôt et entrèrent en même temps que moi ; mais, sans écouter le bavardage de mon introducteur, qui parlait français, et que sans doute elles n'ont pu comprendre, elles allèrent se placer sur les marches de l'autel et y continuèrent leur prière. Cependant, lorsque je passai derrière l'autel, et que l'on eut ouvert la châsse renfermant les vénérables reliques de Wenceslas, elles se levèrent toutes deux et s'approchèrent de moi. Mon *cicerone* me parlait longuement des effets qu'avait produits la cotte de maille qu'il tenait à la main, et dont il m'avait donné une manche à tenir. La jeune fille regardait cette armure miraculeuse avec une curiosité mêlée de componction parfaitement exprimée sur sa jolie figure ; la grand'mère avait une physionomie plus calme, mais également pieuse. Les regards de la jeune fille se portaient alternativement sur moi, sur la relique et sur sa grand'mère, à qui elle semblait vouloir dire : *Est-il donc heureux, cet étranger, de toucher ainsi cette précieuse armure!* Je crus deviner sa pensée, et me permis de lui laisser toucher le bout de cette manche de fer, qu'elle porta incontinent à sa bouche en la couvrant de baisers tendres et pieux ; puis, voulant obtenir pour sa grand'mère l'avantage qu'elle venait d'avoir,

elle leva vers moi de beaux yeux bleus, qui me rappelèrent la douce expression des belles Madeleines de Guido Reni. En sortant, je payai doublement le sacristain, et nous nous séparâmes tous contens.

Quoique la ville de Prague ait perdu une partie de son importance depuis qu'elle n'est plus la résidence habituelle de l'électeur de Bohême, les princes de ce pays n'en ont pas moins conservé le désir de faire remarquer la richesse de leur patrie. Ils ont donc formé, sous le titre de Musée national, un établissement où se trouvent réunis un cabinet d'Antiquités, une collection de Tableaux et une Bibliothèque.

MUSÉE NATIONAL.

Le Cabinet d'Antiquités est peu nombreux, mais il offre assez d'intérêt quant à l'histoire du pays, puisqu'il renferme des objets antiques la plupart découverts dans les environs de Prague.

Le Musée se compose de près de 1800 tableaux, provenant de donations faites par divers seigneurs, parmi lesquels on doit citer les noms de Czernin, Nostitz, Sternberg et Kollowrath. Il serait à désirer que les donateurs eussent été plus sévères dans le choix de leurs présens, car on ne peut se dissimuler qu'il existe, parmi les tableaux, un grand nombre de copies; d'autres sont faits par des

artistes d'un mérite tellement inférieur, que la collection pourrait être réduite au tiers sans rien perdre de précieux.

La Bibliothèque nationale est peu nombreuse et se compose principalement d'ouvrages sur l'histoire naturelle : on a recueilli avec soin les ouvrages imprimés en langue bohême, et parmi eux on remarque un exemplaire imparfait de la Guerre de Troie imprimé en 1468.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Il existe une autre bibliothèque publique, c'est la Bibliothèque impériale réunie à celle de l'Université. Placée dans l'ancien couvent des Jésuites et dans leur ancienne bibliothèque, qui avait été assez bien décorée, elle occupe de plus les quatre corridors du cloître et plusieurs autres pièces de peu d'étendue qui forment le reste du premier étage de ces vastes bâtimens. Trois de ces pièces sont consacrées aux manuscrits, une aux éditions du XV.e siècle, dites *incunables ;* une autre contient les livres de toutes les facultés, imprimés en langue bohême.

Cette bibliothèque a été rendue publique en 1784. Elle est maintenant sous la direction de M. l'abbé Zimmermann, et se compose de 130 000 volumes, dont 4000 manuscrits, 4000 incunables, et 3000 volumes en

langue bohême. Parmi ces livres, le plus précieux est l'Histoire de la guerre de Troie, avec la date de 1468; c'est le livre le plus anciennement imprimé dans cette langue : cet exemplaire est complet, tandis qu'il manque quelques feuillets de la fin de l'ouvrage dans l'exemplaire de la bibliothèque du Musée national. On a aussi une Bible également fort rare et imprimée en langue bohême dans l'année 1488.

Dans les manuscrits, il se trouve plusieurs ouvrages du plus haut prix, parmi lesquels on remarque principalement un livre d'Evangiles écrit dans le XI.e siècle, avec de nombreuses peintures dans le goût byzantin; cet évangélistaire servait autrefois à recevoir le serment des ducs de Bohême, lors de leur couronnement.

Un Pline du XV.e siècle, très-beau manuscrit sur vélin.

Un Traité sur les choses de la nature, par Thomas Cantipratanus. La publication de cet ouvrage inédit du XIII.e siècle, avec des commentaires où seraient discutées les nombreuses erreurs qui s'y trouvent, serait certainement une chose curieuse pour faire connaître l'état des connaissances humaines à cette époque.

Une ancienne Vie des Saints écrite sur vélin, avec de belles miniatures; à la fin le volume est daté de Prague, 1320.

Les actes originaux du Concile de Constance, en 1464, écrits sur papier, avec un grand nombre de figures peintes, et les armoiries de tous les personnages qui assistèrent au concile.

A la suite d'un Canon de la Doctrine des Triangles, imprimée à Leipsick en 1551, exemplaire qui a appartenu à Tycho-Brahé, se trouve un Traité des Triangles, manuscrit de la propre main de cet astronome, avec la date de 1595.

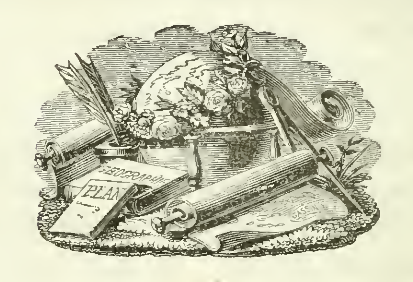
COLLECTION DE CZERNIN.

La ville de Prague contient encore plusieurs cabinets particuliers fort remarquables, tels que celui du comte de Czernin qui a réuni des tableaux dont quelques-uns sont très-méritans. Dans sa galerie de sculpture, la plupart des statues sont moulées sur l'antique; mais on les a souvent gâtées en cherchant à faire disparaître la couture des moules. Parmi les antiquités il s'en trouve plusieurs en bronze, quelques-unes sont du moyen âge.

COLLECTION DE STERNBERG.

Le comte de Sternberg a aussi une collection de tableaux et d'estampes, dans laquelle on assure qu'il se trouve des choses très-curieuses; mais ce riche amateur était parti deux heures avant mon

arrivée à Prague, et, malgré toutes mes instances, il m'a été impossible d'avoir accès chez lui. La collection d'estampes, m'a-t-on dit, a été commencée en 1780.



❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

KULM.

En sortant de Prague pour aller à Dresde, on passe par Tœplitz, ville si renommée par ses eaux thermales, et dont les environs offrent les vues les plus variées et les plus agréables. On arrive ensuite aux frontières de Bohême vers la grande chaîne de montagnes qui la sépare de la Saxe : c'est dans cette dernière vallée que se trouve Kulm, célèbre par la bataille où fut pris le général Vandamme en 1813.

Afin de perpétuer le souvenir de ce désastre des armées françaises, on a construit sur le haut de la montagne une petite chapelle à l'endroit même où, pendant l'action, le général Kleist parut à la tête d'une colonne prussienne. Près de la route sont élevés deux monumens tous deux en fer fondu : l'un, à droite de la route, est une petite aiguille dans le goût gothique, d'environ dix pieds de haut : il a été élevé par le gouvernement prussien ; l'autre, à gauche, a été fait par l'Autriche : c'est un obélisque de trente pieds, sur la base duquel se voit un grand médaillon avec le buste du général Colloredo, et des inscriptions qui rappellent la date de sa naissance en 1775, celle de sa mort en 1822, et aussi le jour

de la bataille où il fut vainqueur, le 17 septembre 1813. Ces obélisques sont placés au pied de la montagne. Le temps étant superbe, tous les voyageurs mirent pied à terre; cela me donna l'occasion d'examiner les monumens à loisir.

Mes souvenirs devinrent bientôt très-douloureux par la facilité que j'eus de causer alors avec deux Français qui profitaient de la saison des vacances pour parcourir l'Allemagne. L'un était M. de Metz, juge au tribunal de première instance et amateur des arts; l'autre était M. Lavaux, avocat distingué du barreau de Paris, avec lequel j'eus l'occasion de faire plus ample connaissance pendant mon séjour à Dresde, ayant eu alors l'avantage de visiter avec lui plusieurs des monumens de cette capitale de la Saxe. Notre conversation d'abord amère et triste, se trouva cependant bientôt changer de ton et de couleur, lorsque la route tournant dans la montagne, et le soleil brillant du plus grand éclat, nous pûmes jouir d'une vue des plus ravissantes, à laquelle succédèrent bientôt d'autres aspects également pittoresques, et qui varièrent à tout instant jusqu'à notre arrivée à Dresde.



DRESDE.

Cette ville est d'une apparence agréable, les rues assez larges et presque toutes allignées, les maisons d'assez belle construction, la plupart en pierre. Il y a trois grands temples. L'église catholique de la cour, qui est vaste et d'une architecture sage, bien moins chargée d'ornemens bizarres que presque toutes les églises d'Allemagne. Il est facile d'apercevoir qu'elle a été bâtie dans le commencement du XVIII.e siècle, qui n'était pas le bon temps pour les beaux arts. L'église luthérienne de Notre-Dame est plus ancienne; son plan est une croix grecque avec un dôme; l'intérieur est garni de plusieurs rangs de tribunes tout autour, ce qui présente l'aspect d'une salle de spectacle. Le troisième temple est l'église de Sainte-Croix, bâtie en 1790 : l'architecture en est d'un style assez pur.

Il existe dans la ville deux grandes places qui portent le nom de Vieux-Marché et Marché-Neuf : la place du vieux-marché est carrée, celle du marché-neuf est irrégulière : dans une partie de cette place se trouve un monument carré dont le premier étage sert à l'exposition des tableaux de la célèbre galerie de Dresde; d'un autre côté

est l'église de Notre-Dame, que nous venons de citer. Ce monument, d'un bel aspect, fut construit de 1726 à 1734 par les architectes Bær et Schmidt. Sa coupole couverte en cuivre a été intérieurement peinte à fresque par Grone.

C'est à huit heures du matin, le dimanche, que se fait l'office divin. Le chant des psaumes est accompagné par l'orgue, l'un des plus complets qu'ait construits Godefroi Silbermann. Après la prédication, la communion est donnée sous les deux espèces, suivant l'usage des chrétiens de la confession d'Augsbourg.

Toutes les personnes qui sont dans l'intention d'y participer se lèvent, se rangent sur deux files, et arrivent deux à deux jusqu'à l'autel. Les hommes se présentent les premiers, les femmes viennent ensuite. A l'instant où elles approchent de l'autel elles font ensemble la révérence, reçoivent des mains du ministre le pain consacré, font encore ensemble une seconde révérence, et passent ensuite derrière l'autel pour se présenter de l'autre côté où sont deux diacres tenant chacun un grand calice d'une main et de l'autre un linge avec lequel ils ont soin d'essuyer le bord du vase chaque fois qu'ils ont donné à communier.

Sur le devant du sanctuaire sont placés deux troncs où chaque personne retournant à sa place vient déposer, si elle le juge convenable, une

offrande qui est employée au soulagement des pauvres de la paroisse. La simplicité de cette cérémonie et la componction de ceux qui y participent, produisent nécessairement une impression profonde sur les assistans.

Le Palais n'a aucune façade, ni aucune entrée remarquable; il se compose de bâtimens irréguliers à plusieurs étages, construits sans aucun luxe à différentes époques. La partie la plus ancienne est celle dont le rez-de-chaussée contient maintenant le trésor désigné sous le nom de *Grüne Gewölbe*. Cette cour est carrée; dans chaque angle est une tourelle dont les murs extérieurs sont ornés d'arabesques en bas-relief. Sur l'une de ces tours se voit l'année 1540, en relief, de même que les ornemens. Aucun jardin n'embellit le palais. Les princes en possèdent plusieurs aux environs de la ville. Le roi a aussi un potager avec des serres chaudes et une figuerie qui est une chose curieuse. Les arbres y sont plantés en pleine terre avec des murs qui les abritent de trois côtés; de grandes charpentes forment plusieurs travées au midi, et des chevrons vont joindre la partie la plus élevée du mur du nord. En hiver on adapte sur les charpentes des châssis vitrés par-devant, et des planches dans le haut forment un toit. Parmi ces figuiers il s'en trouve de vingt-cinq pieds de haut; quelques-uns sont âgés de trois cents ans.

L'ancien palais de Brühl, où est maintenant l'Académie des Beaux-Arts, est construit sur le bord de l'eau ; la vue de la terrasse est des plus magnifiques; le pont qui traverse l'Elbe, assez près de ce palais, est remarquable par sa longueur et la solidité de sa construction; de l'autre côté du pont est la ville neuve, à l'entrée de laquelle est la statue équestre du roi Auguste II, dont le cheval, comme celui de Louis XIV par M. Bosio, ne se tient que sur les jambes de derrière; la queue, tombant jusque sur le piedestal, fait un troisième support.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE.

Près de cette place, à gauche et sur les bords de l'Elbe, est le Palais du Japon; le jardin qui dépend de ce palais est petit, mais il est très-bien planté, et offre un coup-d'œil des plus admirables. Dans les galeries souterraines de ce palais se trouve placée une immense collection de porcelaines de la Chine et du Japon, ainsi que des premiers produits de l'ancienne manufacture de porcelaine de Saxe. Au rez-de-chaussée est la galerie des Marbres antiques et un cabinet de curiosités; la Bibliothèque occupe le premier et le second étages. Elle est divisée en trois grandes galeries, dont une a la vue sur l'Elbe, ce qui est un magnifique spectacle. Indépendamment de ces

vastes galeries, la Bibliothèque s'étend encore dans vingt et une pièces, dont les deux premières sont réservées, l'une pour les *custodes*, et l'autre pour les lecteurs. Cette chambre, quoique sans décorations, a pourtant quelques tablettes pour placer environ trois cents volumes des plus usuels, ce qui la rend un peu moins nue que ne le sont habituellement les chambres des lecteurs dans les autres bibliothèques de l'Allemagne. La fondation de cette Bibliothèque remonte aux premières années du XVIII.e siècle, sous le règne de l'électeur Auguste I.er, qui, comme Louis XIV, se fit remarquer par sa bravoure, par son amour pour les beaux-arts, et par la splendeur de sa cour. La Bibliothèque reçut beaucoup d'accroissemens sous le règne de son successeur; mais cependant elle resta encore dans l'ancienne ville près du palais, et occupait une partie du Zwinger, où est encore maintenant le Cabinet des estampes. Le dernier roi, voulant contribuer à l'augmentation de cet établissement, acquit les bibliothèques entières du comte de Brühl, du baron de Heinecken, et du savant Leibnitz; c'est alors qu'elle fut transférée dans le Palais du Japon et portée à 240 mille volumes.

Parmi les manuscrits, on remarque principalement un livre d'Évangiles écrit dans le XII.e siècle, et où se trouve une grande vignette

peinte dans le goût grec du moyen âge; la couverture est ornée de métal et d'une plaque d'ivoire très-anciennement sculptée.

Un autre Evangélistaire un peu plus ancien est remarquable par la beauté de son écriture et par la dédicace qui en a été faite au pape Damase, dont la papauté ne dura qu'un mois, depuis le 17 juillet jusqu'au 17 août 1047.

Un recueil de Fables écrites en arabe avec de très-belles peintures parfaitement exécutées sur carton à la manière orientale, et souvent rehaussées d'or; ce volume est d'autant plus remarquable qu'il est d'une dimension bien plus grande que les autres miniatures orientales, puisque les figures ont 12 à 15 pouces de haut.

Trois volumes représentant les Tournois qui eurent lieu à Dresde et dans d'autres villes de la Saxe, entre les années 1487 et 1564. Les figures sont très-bien peintes en miniature et sur vélin.

Un manuscrit mexicain, qui contient, à ce que l'on croit, la Généalogie des dieux et des rois de ce pays, si mal connue jusqu'à présent.

Un recueil bien précieux de dessins, croquis et notes de la main même d'Albert Durer, pour son Traité de l'Art du Dessin, dont le commencement seulement a été imprimé. Ce volume, daté en tête de l'année 1523, fut présenté au duc de

Saxe avec la signature du peintre, et la date de 1528, qui est l'année de sa mort.

Un recueil de Lettres de Luther, en un volume in-folio, auquel on a joint tous ses portraits gravés, et notamment ceux faits par Lucas de Cranach, son contemporain et son ami.

Un autre recueil de Lettres de Melanchthon, un volume in-folio.

Un recueil de Lettres du savant Grotius, aussi en un volume in-folio.

On conserve également, à la Bibliothèque, le manuscrit du Dictionnaire des Artistes, par M. le baron de Heinecken, fondateur et garde du cabinet des estampes de Dresde, le premier qui se soit occupé d'imprimer quelques observations sur la connaissance des estampes. Ce recueil se compose de 30 volumes in-folio. Les quatre premiers volumes seulement ont été imprimés. On a long-temps désiré de voir publier le reste de cet ouvrage; mais il aurait besoin alors d'être revu par un éditeur au courant des connaissances acquises depuis la mort de son auteur.

Parmi les livres imprimés on remarque un exemplaire du Psautier de 1457.

Quelques feuillets de la Bible de Guttenberg.

Le Dante, imprimé à Florence en 1482, et dans lequel se trouvent trois des vignettes gravées sur cuivre par Baccio Baldini.

Une Bible imprimée en grec à Cambridge, en 1793, sur le manuscrit laissé par Théodore de Bèze; deux grands volumes in-folio, papier vélin.

Le Rudiment des Hiéroglyphes, par Gustave Seyffarth, imprimé à Leipsick en 1826, un volume in-4.° sur vélin.

Enfin, un recueil des plus curieux est celui que fit faire à grands frais le duc Frédéric-Auguste II; il se compose de 19 volumes grand in-folio, reliés en maroquin rouge, et contient un grand nombre de portraits des princes et princesses vivant dans le XVII.e siècle, avec des cartes géographiques de tous les pays, ainsi que des plans et vues des principales villes de l'Europe. Toutes ces figures sont coloriées avec le plus grand soin. Dans les portraits, les ornemens et les étoffes sont souvent rehaussés d'or, méthode constamment suivie par les peintres de vignettes dans les XIV.e, XV.e et XVI.e siècles, mais dont l'usage a été abandonné depuis la découverte de l'art d'imprimer des gravures. On assure que ce recueil a été payé 20 000 thalers (environ 75 000 francs).

Il n'existe pas encore de catalogue de cette grande et nombreuse Bibliothèque, qui est maintenant sous la direction de M. Ebert; mais les livres y sont classés avec tant de précision qu'il est facile de les trouver : chaque chambre contient une di-

vision, et chaque travée une section dont le nom est toujours placé sur le haut des tablettes. Le service se fait par plusieurs employés, sous l'inspection de M. Falkenstein (*).

MUSÉE DES ANTIQUES.

Cette collection de statues et bustes antiques, la plus riche et la plus nombreuse de toutes celles qui se trouvent en Allemagne, est rangée avec soin et avec goût dans les dix pièces dont se composent deux des faces du palais Japonais, où elle fut placée en 1785.

On voit dans ce Musée des objets qui, sans être de la sculpture, peuvent y appartenir comme étant des restes de l'antiquité : ce sont quatre fresques déterrées à Antium, et quatre belles mosaïques antiques, les bustes de l'empereur Probe et de son épouse, en terre cuite et peinte; quelques vases grecs avec des sujets peints; puis des antiquités allemandes et esclavones. A la suite, on a placé quelques sculptures modernes, dont plusieurs statues de Jean de Bologne, Donner, Bernini et Algardi.

La collection doit son origine à l'électeur Auguste I.er; mais ce n'est réellement que sous Fré-

(*) Voulant récompenser le mérite de ce savant estimable, le roi l'a nommé bibliothécaire depuis deux ans.

déric Auguste II qu'elle prit quelque importance par l'acquisition qu'il fit, en 1725, de la précieuse collection formée par le prince Chigi à Rome, et qui fut payée 60 000 thalers (environ 225 000 francs). Le même souverain fit aussi l'acquisition d'autres antiques venant des cabinets Albani et Bellori.

Le conservateur actuel de ce Musée est M. Hase, parent du savant helléniste, dont les vastes connaissances sont si utiles à la Bibliothèque Royale, à Paris.

Dans le nombre de ces antiques, on remarque trois statues de femmes en marbre, découvertes à Herculanum en 1706. Elles furent données alors par le duc d'Elbeuf, vice-roi de Naples, au prince Eugène de Savoie, qui les plaça dans son palais à Vienne : après sa mort elles furent acquises pour 6 000 thalers (environ 23 000 francs).

Un des plus précieux monumens de ce Musée est le piédestal triangulaire d'un candélabre que l'on pense venir du temple de Delphes. Il est orné de bas-reliefs remarquables, représentant l'enlèvement du fameux trépied. Il est en marbre pentélique, et peut-être le travail en est-il antérieur à Phidias. Un autre monument de la même époque est une Pallas dont le casque, les bras et les pieds ont été mal restaurés. Sur son *peplus* on voit représenté le combat des géans. Parmi les autres

statues, nous citerons une Minerve assez bien conservée, rappelant, par ses belles formes, les ouvrages dont Phidias embellit Athènes : une femme assise, de grandeur colossale; un des fils de Niobé; une superbe Vénus Anadyomène, moins bien conservée que celle de Médicis, mais aussi belle dans quelques parties; un Bacchus de la plus parfaite conservation; deux Amours; le charmant groupe d'Amour et Psyché avec des restaurations, mais dont les parties antiques ne le cèdent en rien au groupe du Capitole; un Athlète, le plus précieux objet de la collection, et l'un des plus beaux restes de l'antiquité, que quelques personnes croient devoir placer au même rang que le Laocoon et le Gladiateur.

On trouve encore plusieurs beaux bustes, tels que : un Antinoüs en rouge antique; Caligula, en porphyre égyptien. Il y a encore beaucoup de petites figures de bronze dans le style grec.

PORCELAINES.

C'est dans l'étage souterrain du Palais Japonais que se trouve placée cette collection si prodigieuse par son immensité, puisqu'elle passe le nombre de 60 000 pièces, si remarquable en même temps par la variété, la beauté, ou la singularité des objets qui la composent, et dont il existe un catalogue en

5 volumes in-folio. Leur estimation passe 3 000 000 de francs.

Les deux premières pièces contiennent une infinité d'oiseaux et de quadrupèdes de grandeur naturelle, tels que des faisans, des coqs, des paons, des pélicans, des loups, des renards, des chiens. Il y a aussi des rhinocéros et des éléphans de trois pieds environ de longueur. Tous ces animaux sont très-bien quant à la forme; mais la plupart sont en porcelaine blanche, sur laquelle on a posé des couleurs qui n'ont pas été au feu, et qui se dégradent par le simple frottement.

On y voit aussi un grand nombre de vases de diverses formes, et d'ustensiles de ménage fabriqués en Saxe, dans un des bastions du jardin du comte de Brühl, avant l'établissement de la manufacture à Meissen. Tous ces objets sont d'une couleur à-peu-près semblable à celle de la terre de Sarguemines. Ces premiers essais sont dus à Böttiger, qui n'inventa la porcelaine blanche qu'en 1709. La plupart d'entre eux, particulièrement les théières, sont imités des formes chinoises; d'autres cependant sont d'un goût si pur qu'on les croirait exécutés depuis peu d'années, et non pas dans le commencement du XVIII.e siècle. Dans les salles suivantes, on trouve des porcelaines du Japon avec des dessins bleus sur un fond blanc, telles que vases de différentes formes, sucriers,

tasses, assiettes et autres objets, en telle quantité que bien certainement il y a plus de 100 vases de 3 pieds de hauteur, plus de 500 vases de table, et au moins 2000 tasses avec leurs soucoupes. Viennent ensuite, dans d'autres pièces, les porcelaines chinoises en pareille profusion, puis les objets de la fabrique de Meissen, imitant les porcelaines chinoises. Deux des salles qui suivent sont occupées aussi par des porcelaines du Japon; mais celles-ci sont décorées avec des peintures de différentes couleurs, rehaussées d'or, et avec des ornemens de la plus grande richesse.

Les porcelaines chinoises, remarquables par la richesse et la vivacité des couleurs, sont placées dans deux autres salles; on y trouve un grand nombre d'idoles, ainsi que des animaux de différentes espèces très-bien imitées.

Dans une autre salle sont placées d'anciennes faïences d'Italie, ornées de compositions puisées dans les dessins de Raphaël, et autres grands maîtres. Ces belles faïences sont d'une parfaite conservation et en nombre à-peu-près égal à celles qui depuis peu viennent d'être placées dans une partie des armoires du nouveau Musée de Paris.

On conserve aussi, dans une de ces pièces, un très-beau service, en porcelaine de Sèvres, donné par Napoléon au dernier roi de Saxe; dans le nombre des objets dont il est composé, on

remarque six vases fort beaux, dont deux de très-grande dimension.

Les deux dernières salles sont encore remplies de porcelaine chinoise de dessins très-variés, et qui présentent quelques difficultés dans l'exécution, soit par la légèreté des ornemens, dont plusieurs sont à jour, soit par la singularité des formes.

CABINET D'ARMURES.

Une collection très-curieuse encore est celle fondée, dans le XVII.e siècle, par l'électeur Auguste I.er, et dans laquelle on a réuni, au nombre d'environ 20 000 pièces des armes et armures de différens siècles et de différens pays; mais les plus nombreuses sont d'anciens fusils et des pistolets dont étaient armées les troupes saxonnes dans le XVI.e siècle, ainsi que des armures complètes du XIV.e et du XV.e siècles. On remarque sur ces objets des ornemens gravés ou damasquinés avec beaucoup d'art, ainsi que des incrustations en ivoire faites avec un goût infini et beaucoup d'adresse.

Parmi les armures, on se plaît à faire remarquer celles que portait l'électeur Jean-Frédéric à la bataille de Mühlberg, en 1547; celle de l'électeur Jean-George III, lors de la délivrance de Vienne, en 1683, et celle de Jean Sobieski, roi de Pologne.

Dans le nombre des épées, il s'en trouve de très-

grandes, et désignées sous le nom d'épées à deux mains, parce qu'on ne peut les manier autrement; plusieurs ont servi à des exécutions, et on fait remarquer particulièrement celle avec laquelle fut décapité le chancelier Krell, en 1601, pour avoir contribué à étendre le calvinisme.

A la suite des armes et armures est une pièce où sont conservés un grand nombre d'habits de cour en étoffes richement brodées, de différentes époques, ainsi que des selles, des housses, parmi lesquelles il s'en trouve une fort belle donnée par Napoléon au dernier roi de Saxe.

On a réuni aussi, dans cette collection, un assez grand nombre d'armes orientales et même des pays sauvages; ce qui peut donner une idée des différens moyens inventés par les hommes pour s'entre-détruire ou se préserver de l'attaque de leurs ennemis.

LE TRÉSOR.

Dans une des cours du palais, au rez-de-chaussée, est placé ce riche et précieux cabinet auquel on donne le nom de *Grüne Gewölbe* (Voûte-Verte), et qui doit véritablement porter le nom de Trésor, tant à cause de la richesse de la matière qu'à cause de la beauté du travail ou bien de l'ancienneté des objets qui y sont renfermés. On a pris

beaucoup de soin et on a fait de grandes dépenses pour l'arrangement de cette collection, dont la valeur est au-dessus de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Il est à regretter seulement que toutes les armoires et les tables aient été exécutées à une époque où le bon goût ne présidait pas aux nombreux travaux qu'a ordonnés le fastueux Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Peut-être aussi les Saxons pourraient exprimer quelque regret de ce que le luxe et l'amour pour les beaux-arts ont souvent entraîné ce prince à des dépenses si énormes, que le dernier roi de Saxe payait encore, il y a peu d'années, quelques-unes des dettes contractées à cette époque par le roi de Pologne.

La première pièce du Trésor contient plusieurs petites statues en bronze, faites à Florence dans le XVI.e siècle; on y voit aussi de petits modèles en bronze d'Apollon chez Thétis, et de l'enlèvement de Proserpine, dont les marbres, par Girardon, décorent deux des bosquets du jardin de Versailles. Le modèle de la statue équestre de Louis XIV, qui était autrefois sur la place Vendôme, à Paris, et celui de la statue équestre de Frédéric-Auguste II, telle qu'elle est à l'entrée de la nouvelle ville de Dresde.

Une seconde salle est consacrée aux sculptures en ivoire; il y en a un très-grand nombre; plusieurs morceaux sont d'un beau travail, d'autres

d'une très-grande dimension; parmi ceux-ci, on distingue un groupe représentant le Sacrifice d'Abraham : il a 2 pieds de hauteur. On voit aussi plusieurs ouvrages faits au tour et de la main même de divers souverains de l'Europe.

La troisième salle contient des vases en vermeil des XV.e, XVI.e et XVII.e siècles. Plusieurs sont remarquables par leur énorme dimension, quelques-uns par la bizarrerie de leur forme, d'autres par la perfection de leur travail. C'est dans cette salle que se trouvent des gobelets en or qu'avait fait faire, vers 1651, l'électeur Jean-Guillaume; on assure qu'ils avaient été donnés par l'électeur à ses quatre fils, avec la condition de les transmettre en ligne directe; mais, en cas d'extinction de chaque branche, le gobelet devait revenir à l'aînée. C'est ce qui eut lieu peu d'années après, par l'extinction des maisons de Zeitz, de Merseburg et de Weissenfels. Ces gobelets pèsent trois livres et demie chacun; il ne s'en trouve plus que trois maintenant dans le Trésor; il est pénible de penser que la perte du quatrième est due à l'infidélité d'un ancien conservateur.

La salle suivante est très-vaste et d'une magnificence extraordinaire : on y a réuni un grand nombre de coupes et de vases en agathe, en jade, en serpentine, en lapis-lazuli, en cristal de roche, en ambre jaune et en marbre

de Pappenheim. Deux vases de cette dernière matière, d'une assez grande dimension, sont ornés de plus de quarante pierres gravées, dont quelques-unes sont antiques et d'un fort beau travail. La plupart de ces objets sont montés en or émaillé, dans le goût du XVI.e siècle. L'un des plus curieux est *un cabinet,* ou meuble, avec une infinité de petits tiroirs et de petites armoires, exécuté dans ce temps et entièrement en ambre jaune.

Dans un des angles de ce salon est l'entrée d'une très-petite pièce renfermant une grande quantité de jolis bijoux en or émaillé et garnis de pierres précieuses de toute couleur; parmi eux se trouve un grand nombre de petites figurines dans lesquelles on a employé des perles monstrueuses qui figurent la tête ou les bras, la gorge, le ventre ou autres parties de ces singulières et grotesques images. Plusieurs de ces objets sont exécutés avec assez de goût, tels que des figures d'artisans et d'ouvriers aussi en or émaillé, ornées de pierres précieuses. Toutes ces pièces sont très-remarquables par la perfection et la délicatesse du travail; ce qui est le plus étonnant, sous ce rapport, est un œuf en or, de la grosseur d'un œuf de pigeon, dans l'intérieur duquel est renfermée une poule couveuse, en or émaillé : en l'ouvrant, on y trouve une couronne fermée, enrichie de diamans, qui s'ouvre également, et dont une des parties est une bague entou-

rée de diamans, avec une cornaline gravée servant de cachet.

A l'angle opposé à cette petite pièce est l'entrée de la salle suivante; la décoration en est fort simple : elle contient plusieurs armoires où sont renfermés des costumes de cérémonies, entre autres le manteau électoral du dernier roi Auguste, puis plusieurs modèles de couronnes et de sceptres ornés de pierres fausses.

Quoiqu'il soit nécessaire d'avoir une permission pour voir toute la collection, cependant la dernière salle, où se trouvent les objets de la plus grande valeur, est encore soumise à une plus grande rigueur, et on n'y introduit que six personnes au plus à-la-fois. Cette salle est bien plus richement décorée que les autres : tout autour sont placées des armoires avec des glaces : c'est véritablement là le Trésor, où se trouvent réunis des poignards, des épées avec des poignées, des cannes à pommes en or émaillé et ornées de pierres précieuses, quelques armes polonaises et orientales, la grande épée à deux mains que portait l'électeur de Saxe au couronnement de l'empereur, comme grand écuyer de l'empire.

Dans les armoires d'une autre face sont placées de superbes décorations de la toison d'or ou d'autres ordres, toutes en pierreries, ainsi que les grands colliers des différens ordres; des grandes chaînes

de chevaliers, puis des colliers pour des princesses. Tous ces objets, la plupart des XVI.e et XVII.e siècles, sont remarquables par la perfection du travail.

Près des fenêtres sont placés deux grands surtouts de table en vermeil; l'un représente le palais du Sophi de Perse, entouré de ses officiers et d'un grand nombre d'esclaves; toutes les figures sont en or émaillé, et ornées de pierres précieuses. Cet énorme *joujou* ne peut servir à rien qu'à faire connaître la perfection du travail des frères Dinglinger, qui ont été occupés à cet ouvrage depuis 1701 jusqu'à 1708, et à qui on a payé 85 000 thalers (environ 320 000 francs) pour la façon et la matière, les pierres appartenant au prince. L'autre surtout est dans le goût égyptien. La quantité d'objets antiques, apportés d'Egypte depuis quelques années, ôte bien de l'intérêt à cette pièce qui, fabriquée dans le commencement du XVIII.e siècle, se ressent du temps où les imitations chinoises ou antiques étaient ajustées suivant le goût des artistes imitateurs.

La dernière armoire est celle où sont renfermées les décorations et parures d'usage pour la cour : il y a six garnitures d'habits en Émeraudes, en Rubis, en Saphirs, en Topazes, et deux en Diamans, l'une desquelles est taillée en brillans, et l'autre en roses. Toutes ces pierres sont

superbes et remarquables par leur grosseur et leur qualité. On admire surtout un diamant vert de 160 grains, une topaze et un rubis d'une grosseur extraordinaire, et une très-belle émeraude donnée par l'empereur Rodolphe II. D'autres objets fort curieux, dont il serait difficile de trouver l'emploi, sont six grandes agathes-onyx non gravées, dont une a cinq pouces de haut sur deux et demi de large, et qui fut payée 45 000 thalers (environ 170 000 francs).

GALERIE DES TABLEAUX.

La Galerie de Dresde jouit, à juste titre, d'une haute célébrité, tant à cause du nombre des tableaux qu'elle renferme qu'à cause de leur choix. Cependant on ne peut se dissimuler que leur arrangement laisse quelque chose à désirer : ils sont généralement trop serrés; les bordures sont trop simples et trop étroites, ce qui contribue encore à diminuer l'espace que l'on aimerait à trouver entre eux. Plusieurs ouvrages très-méritans auraient besoin d'être nettoyés et revernis; beaucoup devraient être retendus ou même rentoilés.

Cette galerie doit sa fondation au duc de Saxe George, protecteur, et on peut dire ami de Lucas de Cranach. Elle reçut d'assez grandes augmentations sous l'électeur Auguste II, et fut placée par lui dans le deuxième étage de son

palais; mais c'est au roi Frédéric-Auguste II qu'elle dut sa plus grande illustration, et sous son règne elle parvint à un degré de splendeur surprenant, par l'acquisition des tableaux qu'avait réunis le duc de Modène. Cette collection fut payée environ 5 000 000 de francs. C'est aussi le même électeur qui acheta la célèbre Sainte-Famille de Raphaël, connue sous le nom de la Madone de saint Sixte, et qui fut payée 150 000 francs.

Les tableaux que possédait, à cette époque, le roi de Pologne, étaient trop nombreux pour rester dans son propre palais. Aussi furent-ils placés, en 1747, dans le bâtiment des écuries au premier étage. Ces appartemens sont doubles; la galerie extérieure prend ses jours sur les rues et places environnantes, tandis que les fenêtres de la galerie intérieure donnent sur une cour carrée de peu d'étendue. La collection des pastels est dans un cabinet particulier placé à l'un des angles du bâtiment. Sans vouloir énumérer tous les chefs-d'œuvre qui ornent ces deux galeries, nous croyons cependant pouvoir donner un aperçu des objets les plus curieux.

Dans la galerie extérieure, où se trouvent placés les maîtres des écoles allemande, flamande, hollandaise et française, on trouve plusieurs tableaux d'Albert Durer, dont Jésus portant sa Croix; la mort de la Vierge; un Vieillard priant devant une

tête de mort; plusieurs ouvrages de Jean Holbein; le plus beau de tous est la Famille du Bourgmestre Meyer de Bâle, devant une image de la Vierge.

Il se trouve, dans cette galerie, trente Rubens. Les principaux sont : les Portraits de ses deux fils, dont il existe une répétition chez le prince de Liechtenstein à Vienne; Neptune ordonnant aux vents de cesser; l'Enlèvement de Proserpine; Méléagre; Clélie fuyant du camp des Étrusques; la Chasse aux Lions. Dix-huit portraits par Van Dyck, dont les trois enfans de Charles I.er, roi d'Angleterre; ceux du roi et de sa femme Henriette de France; Thomas Parken, âgé de 151 ans.

Plusieurs tableaux de Rembrandt, entr'autres, le portrait de sa fille tenant un œillet à la main; l'enlèvement de Ganymède. Deux beaux tableaux de Ferdinand Bol; un repos de la Sainte-Famille en Égypte, et David recevant la lettre d'Urie. Parmi les tableaux d'Adrien van Ostade on remarque le portrait du peintre lui-même, assis et travaillant devant son chevalet; puis un cabaret hollandais.

De David Teniers: des paysans buvant et dansant devant un cabaret; une fête de village en Flandre, et d'autres tableaux de ce genre, admirables par leur brillante couleur et leur conservation.

Deux portraits de Gerard Dow peints par

lui-même; dans l'un il est vu dessinant; dans l'autre il joue du violon.

De Gaspard de Netcher: une femme dans son cabinet de toilette, et deux portraits de M.me de Montespan.

D'Adrien Van der Werf: le jugement de Pâris; Agar répudiée; puis, six beaux tableaux de Poelemburg.

Parmi les paysagistes de cette école, on doit mettre en première ligne la grande chasse de Ruysdael, estimée le plus bel ouvrage de ce maître, et dont M. Frenzel vient de donner une gravure.

Les autres tableaux les plus précieux de ce genre sont de Jean de Breughel, Albert Van Everdingen, Nicolas Berghem, Van der Goyen, André Both.

Les tableaux de Philippe Wouvermans sont nombreux et beaux. François Snyders et Melchior Hondekoeter ont aussi peint des paysages avec des animaux; le plus précieux est celui représentant des oiseaux épouvantés par un oiseau de proie.

Parmi les tableaux des maîtres français, nous distinguerons particulièrement plusieurs beaux tableaux de Nicolas Poussin, dont le sacrifice de Noé; l'adoration des Mages; Moïse exposé sur le Nil. Il se trouve aussi une belle Sainte-Famille

peinte par Charles le Brun; deux superbes paysages par Claude Gelée, dit le Lorrain, et d'autres par Frédéric Moucheron.

La galerie intérieure est celle où se trouvent placés les tableaux de l'école d'Italie. Le plus important de tous c'est la superbe Madone avec saint Sixte et sainte Barbe, peint par Raphaël trois ou quatre ans avant sa mort, et destiné originairement au couvent des bénédictines à Plaisance. On y voit encore six tableaux du Corrége composés à des époques différentes, ce qui les rend d'autant plus dignes d'être étudiés avec soin. Son chef-d'œuvre est la célèbre Adoration des Bergers, connu sous le nom de la *Nuit du Corrége*. Il fut peint pour une chapelle de Reggio et passa depuis entre les mains du duc Rinaldo de Modène. Les autres sont : saint George avec saint Pierre le Martyr; saint Géminien et saint Jean-Baptiste devant la Vierge, assise sur un trône et tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus; saint Sébastien avec saint Géminien et saint Roch devant la Vierge avec l'Enfant, assise sur un trône environné de nuages; saint François avec saint Jean, sainte Catherine et saint Antoine de Padoue devant la Vierge, tenant le Sauveur sur ses genoux; un portrait d'homme, peut-être le médecin du peintre, et qu'on croit être un de ses premiers ouvrages; enfin le charmant tableau de la Madeleine pénitente

couchée dans le désert. La réputation de ce précieux ouvrage, et la belle gravure qu'en a donnée Longhi, dispensent d'en parler plus longuement. On sait que, quoique peint à l'huile, il est cependant sous glace. Une Sainte-Famille, dite la Vierge au bassin, par Jules Romain; le sacrifice d'Abraham, et le Mariage de sainte Catherine, par André del Sarto; François Sforce, par Léonard de Vinci, portrait admirable et d'un grand fini. Le pinceau délicat de Carlo Dolce se fait reconnaître dans des tableaux représentant les Disciples d'Emmaüs et une sainte Cécile.

Parmi les peintres de l'école vénitienne on remarque plusieurs ouvrages du Titien, savoir: une Sainte-Famille adorée par le duc Alphonse de Ferrare; Jésus-Christ et les Pharisiens, dit le *Christ à la Monnaie;* Vénus couchée, et plusieurs portraits de la plus belle couleur. Je citerai aussi de Paul Véronèse plusieurs tableaux d'une grande beauté, comme: le Christ portant sa croix; les noces de Cana; la famille Concini en adoration devant la Vierge.

Cette galerie possède plusieurs tableaux d'Annibal Carrache: le Génie de la Gloire; saint Roch faisant l'aumône, et un saint Mathieu. Du Guide, Vénus avec l'Amour; un *Ecce-Homo;* la Vierge avec l'Enfant-Jésus; l'apparition de Jésus-Christ après sa résurrection. De François Albani, des

Amours dansant autour d'un autel; le Triomphe de Galatée; Diane avec ses nymphes surprise par Actéon; Vénus couchée, entourée d'Amours; une Fuite en Égypte; une Sainte-Famille avec le petit saint Jean. De Fr. Mazzuoli, dit le Parmesan, la Madone della Rosa. Du Guerchin, Loth avec ses Filles, et Vénus pleurant la mort d'Adonis. De Lucas Giordano, Jacob et Rachel; l'enlèvement des Sabines. De Ribera, dit l'Espagnolet, la délivrance de saint Pierre; Jacob et Laban.

CABINET DES ESTAMPES.

On croit que les premiers recueils d'estampes furent formés dans le XVI.ᵉ siècle, mais on n'a aucune connaissance de ce dont ils se composaient alors; il est même permis de douter que l'origine de ce cabinet soit aussi ancienne, puisque son importance ne commença à être connue qu'en 1764. Lorsque la bibliothèque fut transportée au palais du Japon, le cabinet d'estampes qui jusqu'alors avait fait partie de la bibliothèque, s'en trouva séparé et placé sous la direction de M. Hager, médecin du roi; il prit une telle extension que, de ce moment, il fut regardé comme un des plus importans de l'Europe. Il reçut de grandes augmentations sous le ministère du comte de Brühl: mais on ignore ce qu'elles ont été : c'est à la même époque que le baron de Heinecken fut placé à

la tête de ce cabinet, et en 1771 il publia, sous le titre de IDÉE GÉNÉRALE D'UNE COLLECTION D'ESTAMPES, un ouvrage qui montre de vastes connaissances et de très-bonnes observations, parmi lesquelles, il est vrai, on rencontre quelques erreurs qu'un autre savant a depuis dénoncées avec bien de l'âcreté, sans vouloir tenir compte à l'auteur de ce que son ouvrage était le premier qui parût sur cette matière. Il faut convenir pourtant que, n'ayant été précédé par aucun guide, il était bien difficile qu'il ne déviât pas quelquefois du chemin de la vérité.

Heinecken a publié plusieurs catalogues des anciens graveurs allemands; il fit aussi, sous le titre de DICTIONNAIRE DES ARTISTES, l'ouvrage dont nous avons eu l'occasion de parler, et dont les quatre premiers volumes seulement ont été imprimés. On trouve dans cet ouvrage les catalogues des œuvres de Marc-Antoine, Audran, Callot, Annibal et Augustin Carrache, Dietrich, etc. Il serait à désirer que l'auteur eût mis plus de discernement dans son travail, qu'il n'eût pas mentionné des copies avec des pièces originales; il est à regretter aussi qu'il n'ait pas suivi une méthode plus uniforme dans l'arrangement de ses catalogues; mais on doit lui savoir gré de l'invention d'une méthode pour classer les estampes, et je me plais à répéter ici que l'arrangement du Cabinet des Estampes de Paris est basé

sur son système, malgré d'assez grands changemens que j'ai cru devoir y faire. Ils m'ont été souvent suggérés par le nombre des volumes, qui ne me permettait pas de rester dans un cadre aussi étroit que celui tracé d'abord par Heinecken.

Le Cabinet de Dresde se compose de 250 000 estampes placées dans 1 700 volumes divisés en douze classes, dont :

Galeries et cabinets, 200 volumes;

OEuvres des peintres et des graveurs, 1 200 volumes;

Portraits, 9 volumes;

Antiquités, Architecture, etc., 250 volumes;

Dessins, 50 portefeuilles.

Le Cabinet de Paris, où il ne se trouve pas de dessins, est composé de 6700 volumes (*) contenant plus d'un million d'estampes, divisées en 24 classes, désignées chacune par une lettre *capitale*; chaque classe est coupée en trois, quatre ou cinq sous-classes distinguées par une lettre *ordinaire*; puis un numero d'ordre pour chaque volume : ce qui permet, lorsque des insertions ont été nombreuses dans une classe ou une sous-classe, de donner un nouvel ordre de numéro à cette partie, sans nécessiter aucun changement dans les autres.

Heinecken, garde du Cabinet des es-

(*) Leur nombre est maintenant de 7300.

tampes de Dresde, s'était permis de former pour lui une collection d'estampes; mais on crut apercevoir là dedans un abus, et il fut obligé de la vendre à l'électeur de Saxe, puis mourut dans la disgrâce en 1800. M. de Hagedorn remplaça Heinecken pendant quelque temps; ceux qui lui succédèrent ensuite comme directeurs et inspecteurs sont Wenzel, Quesnel, Nestler, Klass, Dolst et M. Frenzel, artiste aussi distingué par ses connaissances et son aménité que par le talent dont il a fait preuve dans plusieurs gravures de paysages qu'il a publiées.

La partie la plus riche du Cabinet des estampes de Dresde est celle des vieux maîtres allemands; le maître de 1466 y est non-seulement nombreux, mais les épreuves y sont pour la plupart dans un état qui fait bien voir qu'elles ont été recueillies il y a très-longtemps, et conservées avec soin. L'œuvre de ce maître se compose de 105 pièces dont trente n'ont pas été décrites dans le PEINTRE-GRAVEUR de Bartsch. Il se trouve aussi dans cet œuvre plusieurs figures de quadrupèdes, d'oiseaux, de fleurs, et de figures humaines dont les planches découpées étaient réunies en plus ou moins grand nombre sur la même feuille pour figurer le nombre des cartes à jouer. Il existe dans le Cabinet de Dresde 34 cartes dont cinq seulement sont des

figures de rois et de dames; tandis que M. Wilson à Londres possède 14 figures du même jeu sans avoir, il est vrai, aucune des cartes de nombre.

L'alphabet grotesque n'est pas complet non plus, il ne s'y trouve que 16 lettres; c'est une de moins que ce que l'on possède au cabinet de Paris.

Les autres pièces les plus remarquables, sont :

Adam et Eve, n.° 1;

Le Jugement de Salomon, n.° 7;

La Nativité, n.° 12;

La Vierge, n.° 32;

Saint-Luc, n.° 63;

La Patène aux quatre Évangelistes se voit dans un état de beauté tout-à-fait extraordinaire.

Parmi les pièces *non-décrites*, on doit également distinguer à cause de leur parfaite conservation :

Un grand Christ en croix,

Hauteur : 9 p. 8 lig. Largeur : 7 p.

Une Sainte-Barbe,

Largeur : 6 p. 4 lig. Hauteur : 4 p.

Quant aux autres pièces non-décrites de ce maître, il serait trop long de les détailler ici; mais je me propose de les faire connaître dans le catalogue raisonné que je compte publier incessamment.

D'autres estampes extrêmement rares sont celles gravées par un maître allemand très-ancien, qui n'a jamais mis ni marque, ni année dans ses gravures : son dessin est des plus gothiques, et sa gravure

fine et serrée. Il peut être reconnu facilement par l'usage qu'il a eu de placer dans presque toutes ses estampes de longues banderolles avec des phrases latines écrites en lettres gothiques. Il se trouve ici cinq pièces de ce maître, l'une est:

Une Annonciation;

L'autre est la Réunion des Membres de la Famille de Jésus-Christ au nombre de plus de vingt personnages.

Ces deux pièces, de la même grandeur, ont,

Largeur : 11 p. 9 lig. Hauteur : 8 p. 8 lig.

Une autre est un Christ à la colonne.

Je crois que c'est à ce même maître que l'on doit attribuer aussi un alphabet figuré, gravé sur trois planches qui doivent être collées bout à bout pour que les lettres se suivent. Il n'existe ici que les deux premières planches contenant chacune huit lettres:

L'une { A B C D / N O P Q }   L'autre { E F G H / R S T V }

Quant à la troisième, contenant les lettres I K L M et X Z, etc., elle manque; mais à Munich j'ai vu ces lettres séparées et découpées. Dans la barre transversale de la lettre A, on voit une inscription en trois lignes, ou plutôt quelques caractères indéterminés figurant une inscription dans laquelle M. Docen de Munich croit déchiffrer l'année 1480? mais cela me paraît plus que douteux.

D'autres pièces également très-curieuses, et qu'on

peut regarder comme uniques, sont des épreuves faites, dans le xv.e siècle, de planches qui visiblement n'ont pas été gravées dans l'intention d'en tirer épreuve : l'une est,

Une Croix abbatiale, sur laquelle est au milieu la Vierge tenant l'Enfant-Jésus, et dans chacune des branches un des animaux symboliques des Évangélistes.

Une autre pièce est l'Enfant-Jésus tenant la boule du monde; sur le fond est écrit le mot IESUS en sens inverse.

Deux autres plaques de petites dimensions, et contenant l'une la passion de Jésus-Christ en douze petits médaillons, l'autre différentes figures placées dans 48 compartimens.

Il existe encore d'autres pièces très-anciennes aussi et très-rares, par des vieux maîtres allemands anonymes, ainsi que par un maître hollandais que j'ai déjà eu l'occasion de citer, et sur lequel je reviendrai lorsque je parlerai du cabinet d'Amsterdam.

Dans l'œuvre de Hans-Sebald Beham, on trouve huit pièces de la suite des Religieux gravés à l'eau-forte par ce maître. Les œuvres de Martin Schöngauer, Israël van Mecheln, sans approcher, ni pour le nombre, ni pour la beauté des œuvres, du cabinet de Paris, sont très-remarquables.

Parmi les pièces de l'école d'Italie, les nielles doivent, sans doute, tenir la première place, mais il ne s'en trouve ici que trois :

Hercule et Déjanire, n.° 253;

Deux manches de couteaux qui m'étaient inconnus; l'un d'eux porte, d'un côté, la tête de Méduse avec la marque P. C. qui est celle de Peregrini;

L'autre représente des arabesques, et une copie fort ancienne du triomphe de Mars d'après le nielle gravé par Peregrini, et décrit dans mon catalogue sous le n.° 220.

Une suite des plus curieuses est celle des cartes tarocs, représentant différens personnages allégoriques; la figure de l'arithmétique tient une tablette sur laquelle sont rangés dans l'ordre naturel les chiffres 1 à 9; et en troisième ligne, 14085. En supprimant le zéro qui n'est là qu'un ornement de la tablette, il est facile de reconnaître l'année 1485, comme étant la date de cette suite, qui a été décrite par Bartsch pour l'originale, ce qui est certainement une erreur; mais, pour le démontrer, il faudrait établir une discussion qui m'entraînerait trop loin. Je me propose d'y revenir un jour; je me contenterai maintenant de faire remarquer que, dans cet exemplaire, les n.ºs 1 et 50 de la suite ne sont que des *fac-simile* dessinés à la plume. La même singularité existe dans l'exemplaire vendu à Paris, en 1822, dans une vente

publique. Cette suite, après avoir passé dans deux cabinets différents à Vienne, a été acquise par la Bibliothèque Royale, à Paris. Ces deux exemplaires étant les seuls que j'aie rencontrés complets, cela donne lieu de penser que les cartes n.os 1 et 50 n'ont jamais été gravées par le copiste.

Il y a aussi dans le Cabinet de Dresde plusieurs pièces intéressantes des anciens graveurs d'Italie, telles que :

Salomon visitant la reine de Saba, par Baccio Baldini, pièce *non-décrite* par Bartsch;

Le combat des gladiateurs, par Pollajuolo, n.° 3;

Trois pièces par Marcel Fogolino; la Vierge et l'Enfant-Jésus; une statue antique, les deux bras brisés, et la statue de Marc-Aurèle. Il est à croire que ces trois épreuves sont uniques; du moins je ne les ai encore vues dans aucun autre cabinet.

Je dois citer, pour compléter les anciens maîtres d'Italie, trois pièces du maître de 1515 : un Hercule, n.° 4, et un trophée, n.° 7; ainsi qu'une pièce représentant Pâris et Œnone, gravée dans sa manière, et marquée, je crois, de l'année 1509.

Onze pièces, par Jacques Barbary, autrefois connu sous le nom de Maître au Caducée;

Neuf pièces, Saints et Saintes, par Nicolas Rosex;

Enfin, trois seulement par Robetta.

L'œuvre de Marc-Antoine, que j'ai déjà regardé comme pouvant servir de mesure pour connaître la richesse d'un cabinet, ne se trouve pourtant pas ici en harmonie avec tant d'autres œuvres. Il est peu nombreux, et je n'y ai vu de remarquable que :

Pyrame et Thisbé, n.° 322, *magnifique épreuve, très-bien conservée;*

Les trois pendentifs de la galerie Ghigi, n.os 342, 343 et 344;

Les deux Femmes avec le Zodiaque, n.° 397;

La Façade aux Caryatides, n.° 538.

Parmi les autres graveurs, on doit distinguer particulièrement les impressions en couleur des gravures faites par Seghers, au moyen de procédés assez imparfaits, mais qui présentent cependant beaucoup d'intérêt; cet œuvre se compose de vingt et un paysages, dont deux d'une moyenne dimension.

Les grandes et belles gravures de Christophe Le Blond, également imprimées en couleur, mais qui, au lieu d'être de petits paysages comme les gravures de Seghers, sont des portraits de grandeur naturelle. Les ouvrages de Le Blond sont maintenant très-rares en France, où pourtant il est mort en 1741, après y avoir exploité son invention, tandis que l'on en trouve dans le Cabinet de Dresde, jusqu'à 30 pièces, parmi lesquelles on remarque :

Le beau Portrait de Rubens, si connu par la gravure de Paul Pontius;

Les Enfans de Charles I.er, à mi-corps, d'après le tableau de Van Dyck;

Le Portrait de Shakespeare.

L'œuvre de Hollar, graveur, natif de Prague, se compose de trois volumes qui contiennent les pièces les plus rares, et des épreuves d'une parfaite beauté.

Dans l'œuvre de Paul Pontius, il existe une première épreuve que l'on croit unique du portrait de Charles Colonne, gravé d'après le tableau de Van Dyck; la remarque est, une faute dans l'inscription où on lit les mots abrégés REG. MAT., au lieu de REG. MA^TIS.

Dans l'œuvre de Vorstermann, on voit une très-belle épreuve du portrait de Nicolas Rockox, d'après Van Dyck. C'est un premier état, *avant les médailles,* sur la table, avec les noms du peintre et du graveur, dans le haut, à droite, à la place où se trouve ordinairement l'écusson des armoiries, et pas d'inscription au bas de la planche.

L'œuvre de Rembrandt ne peut être cité pour sa richesse ni pour sa beauté. Il se compose de 296 pièces dont 11 doubles, parmi lesquelles on ne doit remarquer que les pièces suivantes :

L'Annonciation aux Bergers, n.o 44, première épreuve non décrite par Bartsch et *très-rare;*

Le Vendeur de Mort-aux-Rats, n.° 121, 1.er état, *tellement rare*, que je ne l'ai pas vu ailleurs;

Buste d'homme à cheveux crépus, n.° 332, *très-rare;*

Buste de Vieillard, n.° 337, *très-rare.*

Si le recueil des gravures de Rembrandt n'est pas ici très-beau, on y trouve un livret contenant 140 croquis de la main de ce Maître; il vient du cabinet du peintre Dietrich l'un de ses imitateurs.

Les autres Maîtres hollandais, qui ont gravé à l'eau-forte, tels que Berghem, Thomas Wyck, Breemberg et Jean Fyt sont ici très-beaux.

L'œuvre de Dietrich, peintre saxon qui a beaucoup gravé à l'eau-forte, est très-nombreux, et contient un grand nombre d'épreuves rares. Sa richesse est encore augmentée par la réunion de plusieurs livrets de dessins et de croquis achetés à sa veuve, et dans lesquels se trouvent plus de 400 dessins de sa composition.

L'œuvre de Callot se compose de trois volumes contenant 1800 pièces dans un très-bel état, offrant ce qu'il y a de plus rare de ce Maître.

Parmi les autres graveurs français, j'ai vu avec un vrai plaisir les œuvres de Masson, Nanteuil, Edelinck, et celui du peintre Rigaud, formé par lui-même, avec le plus grand soin, pour le roi Frédéric-Auguste II, dont il a fait le por-

trait en pied. La plupart des portraits de ce peintre habile sont ici *avant la lettre*, excepté cependant celui du roi lui-même, qui fut gravé par Baléchou, et dont la *seule* épreuve connue, *avant la lettre*, après avoir passé du cabinet du graveur Daudet dans celui d'un amateur bordelais, a été achetée, en 1805, pour la Bibliothèque Royale à Paris.

Il faut enfin citer, parmi les graveurs modernes, l'œuvre de Wille dont les épreuves sont toutes du meilleur choix.

Nous devons, je pense, terminer ces détails en donnant un résumé des œuvres les plus remarquables et du nombre de volumes dont ils se composent.

Parmi les peintres italiens, l'œuvre de Raphaël forme 10 vol.; celui du Corrége, 2 vol.; les Carrache, 8 vol.; Titien, 5 vol.; Tempesta, 4 vol.; Paul-Véronèse, 2 vol.; Guido Reni, 3 vol.; Michel-Ange Buonarroti, 2 vol.

Dans les écoles allemande, flamande et hollandaise, les œuvres d'Albert Durer, 4 vol.; Rugendas, 4 vol.; Bause, 2 vol.; Goltzius, 3 vol.; Rubens, 13 vol.; Van Dyck, 4 vol.; Rembrandt, 3 vol.; Berghem, 2 vol.

Dans l'école française, l'œuvre de Charles Le Brun est en 12 vol.; Nicolas Poussin, 10 vol.; Rigaud, 5 vol.; Nanteuil, 5 vol.; le comte de Caylus, 5 vol.

LE ZWINGER.

La galerie dans laquelle est placé le Cabinet des Estampes de Dresde, n'a intérieurement aucune espèce de décoration. Elle occupe une des faces de la cour dite le *Zwinger*, qui devait probablement servir d'entrée pour arriver au palais, suivant le projet qu'avait formé l'électeur Frédéric-Auguste II, projet abandonné depuis sa mort, et qui certainement ne sera jamais exécuté.

On peut trouver ici l'exemple le plus ridicule du mauvais goût architectural qui régnait au commencement du XVIII.e siècle. L'usage le plus généralement adopté, pour décorer l'entrée d'un monument, est de placer en avant de la porte quatre ou six colonnes supportant un fronton triangulaire. Souvent ce fronton, au lieu de conserver la simplicité des lignes droites de l'architecture grecque, est tourmenté, contourné dans quelque partie; son milieu même est chargé d'un écusson rocailleux et chantourné avec les supports les plus grotesques: quelquefois le tympan est coupé dans son milieu; cette interruption laisse en regard et sans liaison les deux bouts du fronton. On voit ici une chose plus bizarre encore, puisque les deux triangles étaient transposés de droite à gauche, l'ouverture des angles se trouve à plomb du dehors de la porte, tandis que les pointes des deux triangles

sont rapprochées du sommet de la voûte et paraissent ainsi devoir déverser au milieu de la porte toute l'eau pluviale, qui tombe sur le dessus de ce ridicule fronton.

CABINET DU PRINCE FRÉDÉRIC.

Le goût des beaux-arts qui, depuis si long-temps, existe chez les princes de Saxe, continuera encore sans doute à se montrer avec autant d'éclat. L'héritier présomptif de la couronne, le prince Frédéric, possède une collection d'estampes dont l'arrangement est un de ses délassemens favoris; il a aussi des tableaux qui décorent plusieurs pièces de son appartement, et dont le choix indique un véritable connaisseur. Ce prince, sincèrement aimé de tous ceux qui l'approchent, ayant eu connaissance de mon séjour à Dresde, voulut bien me permettre de le venir visiter, et lorsque je lui fus présenté, il eut la bonté de me faire voir lui-même son cabinet. Lui témoignant mon admiration pour une suite de six tableaux de l'histoire de saint François-Xavier, peints par Dietrich, il m'apprit qu'indépendamment de leur mérite, sous le rapport de l'art, ils en avaient encore un autre à ses yeux, puisqu'ils avaient été faits pour sa grand'mère Josèphe-Marie, reine de Pologne, qui les lui a légués par testament.

Les autres tableaux que l'on voit chez le prince,

sont presque tous faits par des peintres modernes saxons et bavarois; ceux qui m'ont paru avoir le plus de prix, sont une vue de l'église Notre-Dame de Dresde, par Carus, médecin de la cour; deux autres vues, par Goldstein; la Bataille de Bautzen, en 1813, grande composition, peinte par le lieutenant Schubauer, et une scène d'une batterie d'artillerie volante, par le lieutenant Schneider; plusieurs vues du Tyrol, par Dahl, peintre suédois; des vues de Bavière, par Quaglio, et d'autres par Thürmer.

La collection d'estampes du prince Frédéric se compose principalement d'estampes gravées à l'eau-forte par des maîtres hollandais. Son œuvre de Rembrandt, sans être encore très-nombreux, contient pourtant des pièces du plus haut intérêt: telles que l'*Ecce Homo*, n.° 77, 1.er état, *avant les grandes tailles diagonales* sur la figure du juif qui présente le roseau à Jésus-Christ.

L'œuvre de Hollar est très-beau; les estampes de Jacques Ruysdaël, Adrien Vande Velde et Paul Potter, sont de très-belles épreuves, d'une parfaite conservation. Enfin le prince possède aussi des eaux-fortes de plusieurs artistes flamands vivans, et dont les travaux, peu connus maintenant, acquerront un jour la réputation que méritent leurs auteurs.

J'aurais encore désiré pouvoir parler de ce qui

se trouve dans le cabinet de M. Quandt; mais, pendant mon séjour à Dresde, cet amateur distingué était à Leipsick, où j'ai eu l'avantage de faire sa connaissance quelques jours après.

J'avais fini mes examens, lorsqu'une circonstance heureuse me rendit témoin d'une cérémonie publique, l'exaltation du roi Antoine, le 8 octobre 1832. Il était arrivé de la campagne deux jours auparavant. La veille il avait été au spectacle avec toute la cour; et le matin, après la messe, il vint à la galerie de tableaux dans l'angle de laquelle on avait placé son trône. Là, il reçut les hommages et le serment des députés envoyés par différentes villes de Saxe; après quoi, il alla se placer sur un autre trône placé avec un dais, au perron de la galerie.

La place du Neumarkt sur laquelle donne ce perron était remplie de monde; il s'y trouvait environ 300 hommes d'infanterie de ligne, 100 hommes de la garde royale, plus de 600 hommes de la garde nationale, et tous les corps de métiers ayant à leur tête les quartiniers et fourriers de la ville. Chaque corporation était précédée de ses syndics. L'un d'eux portait une bannière ou un drapeau. Les corporations les plus nombreuses étaient celles des tailleurs et des cordonniers; c'est l'un de ces derniers qui a adressé la parole au roi. Après la réponse du prince, ces personnes, au

nombre de 500 environ, toutes en habits noirs, la plupart ayant l'épée au côté, ont défilé sous les yeux du roi avec la musique; ensuite la garde nationale, mais pas les autres troupes. Le roi s'est levé alors, et a salué plusieurs fois. Le peuple a répondu par quelques *vivat*. Après quoi, le prince a salué de nouveau, et s'est retiré ainsi que la foule. Toute cette cérémonie n'a pas duré deux heures.

TOMBEAU DE MOREAU.

Cette cérémonie terminée, je me dirigeai vers le *Grosse-Garten*, promenade publique qui se trouve à l'opposé de l'Elbe, entre la route de Pirna et le petit ruisseau de Kaidit-Bach. Il se termine au bord d'une plaine d'une demi-lieue environ. En 1813, l'armée française y était établie avec un parc d'artillerie entouré de retranchemens fort étendus. Le général Moreau voulant reconnaître par où on pourrait attaquer la ville, passa avec d'autres généraux sur l'éminence qui dominait cette plaine. Aperçu dès le premier moment par les cannoniers de service, une batterie tira sur le groupe, et le premier coup de canon vint frapper à mort le général.

L'empereur de Russie voulant éterniser la mémoire du général français, qui avait consenti à servir dans ses armées, ordonna qu'un mo-

nument fût élevé à la place même où le boulet l'avait renversé. Ce cénotaphe est d'une grande simplicité; il consiste en un amas de morceaux de marbres bruts, sur lesquels est placé un cube de granit rose, poli, d'environ quatre pieds. Une épée, une couronne de laurier et un casque en bronze sont posés sur le bloc. Sur la face qui regarde la ville, on a gravé en creux cette inscription :

MOREAU
DER HELD
FIEL HIER AN DER SEITE
ALEXANDERS
DEN XXVII. AUGUST
M DCCC XIII.

Ce monument est ombragé par trois jeunes arbres plantés en triangle, et ces trois arbres sont des chênes.

Au moment de quitter la capitale de la Saxe, je crois devoir rappeler combien j'ai eu à me louer des complaisances qu'ont eues pour moi les directeurs et inspecteurs des divers établissemens publics que j'ai visités; parmi eux, je me plais à citer nommément MM. Bœttiger et Hase, Schmidt, Kulm, Schulz, et surtout M. Frenzel. Qu'il me soit aussi permis de parler de l'accueil bienveillant que me fit M. de Rumi-

gny, ministre de France, qui m'a reçu avec une aménité parfaite.

Les arts ayant été constamment cultivés en Saxe, j'ai cru intéressant de donner ici la note des artistes qui ont travaillé dans ce royaume, dans les siècles derniers; à la suite, j'ajouterai celle des artistes vivans.

Bach (Jean-Sébastien), vivait à Leipsick en 1770, alla à Rome en 1776, et y mourut.

Bensheimer (Jean-Jacques), 1680, graveur.

Bodenehr (Jean-George), graveur, mort en 1749.

Boetius (Chrétien-Frédéric), né à Leipsick en 1706, fut reçu à l'Académie, en 1764.

Bohm (Jean-George), peintre.

Bottschild (Samuel), né à Sangerhausen, directeur de l'académie de Dresde, mort en 1707.

Bost (Jean Van), né en 1670, mort à Dresde, le 2 janvier 1745.

Camerata (Joseph), graveur, né à Venise en 1718.

Canale (Joseph), graveur, né à Rome en 1720, élève de Jacques Frey.

Casanova (Jean), peintre, a publié, en 1770, un discours sur les anciens et leurs monumens.

Coudray (François).

Coudray (Pierre), professeur à l'Académie, en 1770, fils de François Coudray.

Dietrich (Chrétien-Guillaume-Ernest), né à Weimar en 1712.

Dinglinger (Sophie-Frédérique), a peint en miniature à Dresde.

Dolst (Théophile-Antoine), peintre en miniature.

Dubut (Charles-Claude), sculpteur, né à Paris, mort à Dresde en 1742.

Dubut (Frédéric-Guillaume), vivait en 1769.

Fehling (Henri-Christophe), né à Sangerhausen, en 1654, fut directeur de l'académie en 1725.

Felgem, peintre de paysages, vers 1690.

Friedrich (Jean-Alexandre-David).

Giezel, peintre.

Gœdich (Henri), peintre et graveur vers 1597.

Graf (Antoine), peintre de portraits, né à Winterthur, en Suisse, en 1736.

Hagedorn (Chrétien-Louis de), né à Hambourg, en 1717, mort le 26 janvier 1780.

Heilmann (H.), graveur, élève de Canale, 1770.

Holzmann (C.-F.), graveur à Dresde, de 1768 à 1774.

Hutin (Charles), graveur, né à Paris en 1715, mort à Dresde en 1779.

Kandler (Jean-Joach.), sculpteur, mort en 1775.

Keyl (Michel), graveur, élève de Preissler, né à Nuremberg en 1722.

Klass (Charles-Chrétien), inspecteur du cabinet des estampes.

Klass (Frédéric-Chrétien), peintre de paysages.

Klengel (Jean-Chrétien), peintre de paysages, né à Kesselsdorf, mort en 1824.

Knofler (Godefroy), sculpteur, mort en 1779.

Krügelchen, peintre d'histoire, mort assassiné en 1820.

Lippert (Philippe-Daniel), né à Meissen en 1702. C'est à lui que l'on doit un grand nombre de belles collections d'empreintes de pierres-gravées antiques.

Luck (Louis), célèbre sculpteur en 1740.

Manyocki (Adam), peintre, né à Czokolya, en Hongrie, en 1673, mort à Dresde en 1757.

Mengs (Ismaël), né à Copenhague, en 1690, mort le 26 décembre 1764.

Mengs (Antoine-Raphaël), né le 12 mars 1728, mort le 29 juin 1779.

Mengs (Thérèse-Concorde), sœur d'Antoine-Raphaël.

Mengs (Julie), sœur d'Antoine-Raphaël.

Mietzsch (Chrétien-Th.)

Müller (Jean-Benjamin), né à Dresde en 1719.

Müller (Chrétien-David), né à Dresde en 1730.

Müller (Chrétien-Benjamin), peintre en miniature, mort à Goerlitz, en 1758.

Oeser (Adam-Frédérich), peintre et sculpteur, né à Presbourg, 1717.

Palco (François-Xavier-Charles), peintre, mort à Prague en 1767, à 41 ans.

Poepelmann (Mathieu-Daniel), architecte et graveur. Il dirigea les constructions du Zwinger en 1729.

Preisler (Jean-Daniel), peintre.

Rasne (Charles-Théophile), graveur.

Riedel (Jean-Antoine), graveur, né à Prague en 1732.

Riedel (Marie-Thérèse), peintre.

Roos (Joseph), né à Vienne en 1728.

Rotari (Pierre comte de), né à Vérone en 1707, mort à Pétersbourg en 1764.

Schmidt, peintre de portraits, né à Hildbourghausen en 1744.

Schoenau (Jean-Eléazar), peintre, né à Zittau en 1741, professeur à l'Académie de Dresde en 1774.

Schubert (Jean-David), professeur de dessin, né à Dresde en 1761, mort en 1823.

Schulze (Jean-Godefroy), graveur, né à Dresde en 1749, élève de Wille, mort en 1819.

Stoelzel (Chrétien-Frédéric), né à Dresde, en 1751, graveur.

Silvestre (Louis de), né à Paris en 1675, mort en 1760.

Thiele (Jean-Alexandre), peintre de paysages, né à Erfurt en 1695, mort en 1752.

Vagel, peintre de genre, mort en 1817.

Vollerdt (J.-Chrét.), peintre de paysages, 1769.

Wagner (Jean-George), paysagiste, mort jeune en 1767.

Zucchi (Laurent), né à Venise en 1704, mort en 1780.

ARTISTES VIVANS.

Chatail, professeur et inspecteur de la galerie de tableaux, peintre d'histoire, né à Dresde en 1772.

Dahl, professeur et peintre d'histoire, né en 1774 à Dresde.

Faber, peintre de paysages, membre de l'académie, né en 1786 à Dresde.

Frenzel (J.-G.-A.), graveur, né vers 1790.

Friederich (Jean-Chrétien-Jacques), professeur et peintre de paysages, né à l'île de Rugen.

Grassi, professeur, peintre de portraits et d'histoire, né en 1764 à Vienne.

Hartmann, professeur et peintre d'histoire, né vers 1774 à Stuttgard.

Krüger (André-Louis) l'aîné, graveur, né à Potsdam en 1743.

M.me Luchesi, peintre en miniature, née à Dresde en 1790.

Näcke, professeur et peintre d'histoire, né en 1786 à Dresde.

Pittreich, professeur et sculpteur de la cour, né en 1769.

Pochmann, professeur, peintre d'histoire, né en 1769 à Dresde.

Rasler, professeur et peintre d'histoire, né en 1774 à Dresde.

Reysch, professeur et peintre de genre, né à Dresde en 1782.

Seydelman, professeur et dessinateur, né en 1760.

M.me Seydelman, née Schwerds.

Thürmer, professeur d'architecture.

Vagel, professeur, peintre de portraits, a fait plusieurs fresques au château de Pilnitz, né vers 1786 à Dresde.





LEIPSICK.

Quoique la saison fût très-belle, ce n'était pas sans inquiétude que je la voyais s'avancer; je songeais à ce que je voulais voir encore, avant de reprendre la route de Paris; je pensais que les vacances de la Bibliothèque Royale venaient de finir, et je voyais s'avancer mon congé; aussi mettais-je à profit tous les instans. Cependant en quittant Dresde, au lieu de prendre directement la route de Berlin, je ne pus résister au désir de passer par Leipsick, pour visiter la célèbre collection d'estampes formée par M. Otto, et qui, encore dans son intégrité, appartient à ses héritiers.

Tandis que je cherchais les moyens d'y être introduit, le hasard me fit rencontrer M. Quandt, de Dresde; et, sur ce qu'on lui avait écrit pendant mon séjour dans cette ville, il voulut bien me présenter à MM. Klauss, négocians, qui promirent de demander pour moi à madame Otto, leur belle-mère, la permission de parcourir sa collection d'estampes, et me donnèrent parole pour l'après-dîner. Pendant que j'attendais cette permission, et pour ne pas perdre de temps, M. Quandt me conduisit chez un de ses amis, M. Keil, qui possède quelques tableaux ainsi que des estampes. Ses portes

feuilles ne sont pas encore très-nombreux; mais, parmi les estampes anciennes, il possède plusieurs gravures du plus haut intérêt; ce sont des ouvrages de Baccio Baldini; leur conservation est extraordinaire, et l'une d'elles m'était inconnue. Ayant ainsi employé ma matinée, j'eus enfin la certitude de pouvoir dans l'après-dîner visiter la collection de M. Otto. Mon premier soin, en arrivant, fut de demander à voir les anciennes gravures d'Italie, parmi lesquelles devaient se trouver 24 pièces décrites par Huber, dans son MANUEL DES AMATEURS DE L'ART, comme gravées par Maso Finiguerra, orfèvre florentin, qui, ainsi qu'on le sait, trouva le moyen d'imprimer des planches gravées. Il doit, par conséquent, être considéré comme l'inventeur de l'art d'imprimer des estampes, et non comme l'inventeur de la gravure.

Quoique Bartsch, dans son PEINTRE-GRAVEUR, ait redonné la description de ces pièces comme des gravures de Maso Finiguerra, j'avoue qu'il m'avait été difficile d'adopter son opinion. La composition des sujets, la grandeur des figures, la dimension même des planches, tout cela me semblait tellement éloigné de la manière employée par l'orfèvre florentin dans la Paix de l'église de Saint-Jean, dont l'unique épreuve se trouve à Paris dans la Bibliothèque Royale, que je m'étais toujours refusé à croire de Finiguerra ces

gravures dont plusieurs amateurs parlaient souvent sans les connaître plus que moi. Lorsque je vis ces pièces, j'eus une satisfaction extrême a les considérer. A la première vue, mes soupçons se trouvèrent confirmés avec une certitude absolue pour moi. J'aurais même peine à croire maintenant que l'on pût encore soutenir l'opinion contraire, quand bien même on n'aurait pu les comparer qu'avec l'une des copies de Paix publiées par M. Ottley dans son HISTOIRE DE LA GRAVURE, ou avec celles que j'ai données dans mon ESSAI SUR LES NIELLES. Ces gravures, pour n'être pas de Maso Finiguerra, n'en sont cependant pas moins excessivement précieuses. Je suis intimement convaincu qu'elles sont de la main de Baccio Baldini, aussi orfèvre florentin, et le premier qui ait gravé des planches avec l'intention d'en tirer épreuve. Les descriptions données par Huber et recopiées par Bartsch étant exactes, je n'ai pas besoin d'en parler plus longuement ici.

Mon opinion a été adoptée par M. Quandt, amateur, dont les connaissances égalent le goût, et qui, bien qu'il connût ces pièces, paraissait les voir encore, avec autant de plaisir que moi. Je ne sais même si, pour être vrai, je ne devrais pas dire que tous deux nous les regardions avec des yeux d'envie; et certes, si ces pièces se trouvent un jour changer de possesseur, elles deviendront, pour le

nouveau propriétaire, la partie la plus importante de son cabinet, quel qu'il soit.

Cette partie des estampes de M. Otto est certainement la plus précieuse, puisque ces pièces ne se retrouvent nulle part; cependant le reste de sa collection présente encore de grandes richesses. Les œuvres des vieux maîtres allemands y sont très-beaux; celui d'Albert Durer est superbe. Le cabinet est également bien pourvu dans les gravures de France, de Flandre et d'Angleterre; dans toutes ces classes, les épreuves sont belles et bien conservées. Il serait même difficile de concevoir comment, en peu d'années, le propriétaire serait parvenu à former une collection si nombreuse, si bien choisie, et d'un aussi grand prix, si on ne se rappelait que M. Otto, riche négociant d'une ville libre de l'Allemagne, a pu facilement, par ses relations, attirer à lui tout ce qui s'est vendu de beau, tant à Paris qu'à Bruxelles ou dans d'autres villes, et cela pendant les années 1790 à 1800 où les papiers-monnaies et l'inquiétude qui régnait alors en France, donnèrent aux étrangers le moyen d'acquérir à peu de frais les richesses que possédait alors la ville de Paris. Quelques-unes de ces estampes maintenant y reviennent par-fois, mais on les paie vingt et trente fois plus cher que lorsqu'elles sont sorties de France.

Il me restait à voir à Leipsick le cabinet de

M. Weigel, qui possède de très-beaux œuvres des graveurs Wille, Strange, Wollett et Sharp; mais il me fallut partir avec le regret de ne pouvoir examiner les différences qui se trouvent dans plusieurs épreuves de remarque de ces artistes modernes. J'éprouvai aussi quelque chagrin de ne pouvoir prendre la route de Weimar, où j'aurais visité la collection que possède le célèbre Goëthe, si connu comme poëte et comme écrivain; j'y aurais trouvé, m'a-t-on dit, un grand nombre de pièces rares des vieux maîtres allemands antérieurs à Albert Durer.

Il aurait fallu aussi visiter Cobourg, où le duc régnant possède un beau cabinet d'estampes, dans lequel se trouve un œuvre complet, dit-on, de Wenceslas Hollar.

Enfin j'aurais voulu pouvoir également me rendre à Bamberg, pour faire la connaissance de M. Heller, qui a publié depuis peu deux ouvrages sur les graveurs, et qui a formé une collection d'estampes anciennes, principalement de celles gravées sur bois d'après les dessins d'Albert Durer. Mais il ne m'était pas possible de prolonger ainsi mon voyage, et je dus prendre la route directe de Berlin.



BERLIN.

Tous mes regrets d'ailleurs se trouvaient balancés par le désir de revoir M. de Nagler, dont j'avais eu l'avantage de faire la connaissance à Paris, et qui avait beaucoup contribué à déterminer alors le ministre à m'envoyer visiter les principaux Cabinets d'estampes de l'Allemagne.

En arrivant dans cette ville j'ai été frappé de la grandeur et de la régularité de ses rues ; les maisons, pour la plupart, sont bien construites, ainsi que les églises et les temples des diverses communions. Les monumens les plus remarquables sont les Théâtres : celui de l'Opéra a été construit en 1762, sous le règne du grand Frédéric, et, à ce qu'on assure, d'après son plan. C'est un monument isolé ayant un péristyle de colonnes cannelées d'ordre corinthien ; l'intérieur a été refait, en 1787, sur les dessins de M. Langhan.

La salle de spectacle ordinaire est une construction toute nouvelle. Dans l'intérieur se trouve une salle de concert, qui est un modèle de bon goût et de richesse. Une autre salle de concert plus petite a été construite près de l'arsenal ; elle mérite également d'être citée comme un monument du

goût le plus pur. Quant au Palais du Roi, il n'est remarquable que par son étendue; formant un carré d'environ quatre cents pieds sur deux faces et plus de quatre-vingts pieds de hauteur divisée en trois étages; mais la décoration architecturale est celle dont on fesait usage au commencement du XVIII.e siècle.

Dans l'intérieur des appartemens on remarque les portraits de plusieurs souverains par Graff, Angélique Kaufmann, Penne et autres; puis, plus de deux cents tableaux, dont un du Corrège, plusieurs par Rubens, van Dyck, Jordaens, etc. On y voit aussi un cabinet de curiosités et d'antiquités où se trouve la collection de pierres gravées si célèbre sous le nom de Cabinet de Stosch.

Derrière le palais est une place immense ou s'élèvent le temple luthérien de la cour et la *Pinacothèque*, monument destiné à recevoir les tableaux du roi. Sa construction n'est pas encore terminée; mais il sera digne en tout des objets qui y seront exposés aux yeux du public.

Un des bras de la Sprée coule le long de cette grande place. On y a construit depuis peu d'années un pont d'une très-grande largeur et s'ouvrant d'une manière fort ingénieuse, par petites portions, de sorte que l'on peut encore passer sur une partie du pont, quoique déjà une autre soit ouverte

pour le passage d'un bateau. Les angles du parapet sont en granit rosé du Brandebourg et du plus beau poli, le reste est une balustrade composée d'ornemens arabesques, du meilleur goût, en fonte de fer.

Près de là se voit, à gauche, l'habitation ordinaire du roi; et, tout près, sur la place de l'opéra, la statue en bronze du général Blücher; de l'autre côté, sur une petite place auprès de l'arsenal, sont deux statues aussi en bronze, dont une est celle du général Bülow.

C'est à partir de ce point que commence la belle et longue promenade des *Linden*, avenue plantée de six rangs de tilleuls, bordée de maisons très-bien construites, et terminée par la porte de Brandebourg, arc de triomphe d'une grande dimension, et d'un bon goût, construit en 1790 par M. Langhan, à l'imitation des propylées d'Athènes.

Cette longue perspective est bordée de maisons bien bâties; l'une d'elle est la demeure du ministre de France.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

A l'entrée de l'allée des tilleuls est une vaste place; sur l'un de ses côtés est bâtie, ainsi que nous l'avons dit, la grande salle de l'Opéra; en face est située la Bibliothèque royale. On peut sans doute être étonné de voir, si rapprochés

l'un de l'autre, deux monumens dont l'un, source continuelle et inévitable d'incendie, peut devenir la ruine de l'autre, et doit en attendant lui causer de vives inquiétudes. Nous avons vu le même vice exister à Paris pendant quarante années, où la salle de l'Opéra avait été construite en face de la Bibliothèque. On sait par suite de quel événement tragique a cessé ce dangereux voisinage.

Si le Théâtre de l'Opéra est d'une construction régulière et noble, on ne peut en dire autant de la Bibliothèque qui présente à l'extérieur ce que l'architecture du dernier siècle peut avoir de plus bizarre et de plus ridicule. Le corps principal est légèrement cintré, avec un avant-corps peu saillant dans le milieu; aux deux bouts sont des pavillons, placés de biais sur la place, formant aussi des angles irréguliers avec le corps principal. Cette disposition ne se prête pas mieux à la beauté du coup-d'œil dans l'intérieur. Le milieu de la Bibliothèque est un salon d'une assez grande élévation et correspondant à l'avant-corps. Les deux galeries qui y arrivent étant légèrement circulaires, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il en résulte un effet d'autant moins agréable à l'œil, qu'il ne se trouve distrait par aucune espèce d'ornement, ni dans la construction du bâtiment, ni dans celle des tablettes, où il n'y a ni entablement, ni corniche, ni moulures.

Le nombre des volumes de cette Bibliothèque est assez grand; il se forme de plusieurs collections réunies, telles que celles de Spanheim, de Quintus Icilius, de la bibliothèque du prince Henri de Prusse, qui avait été formée par lui-même à Rheinsberg, d'une partie de celles du D.r Mœhsen, de celle de Jean-Reinhold Forster; puis enfin des acquisitions qui se font journellement, des livres imprimés soit en Prusse soit en pays étrangers.

M. Spicker a eu la complaisance de m'accompagner et de me montrer avec détail toute la Bibliothèque; il a bien voulu me faire remarquer comme dignes d'une attention particulière :

La Bible en hébreu, un volume in-8.°, exemplaire très-fatigué, et qui a servi à Luther pour faire sa traduction allemande;

La traduction des Psaumes par Luther, copie avec des corrections en rouge, et sur laquelle l'imprimeur a composé l'édition allemande;

Une Bible en anglais : c'est l'exemplaire que Charles I.er avait en montant à l'échafaud, et qu'il a remis à l'évêque qui l'accompagnait;

Un recueil de belles Miniatures de la main de Lucas de Cranach, et où se trouvent les portraits en pied du duc de Saxe, de Luther, de Mélanchthon, etc. Ce recueil a été donné depuis peu par le roi.

On ne peut dire qu'il existe de collection d'estampes dans cette bibliothèque, car il ne s'y trouve aucun œuvre de peintres, ni de graveurs; mais il y a un recueil de trente volumes, contenant des portraits rangés par ordre alphabétique, sans aucune division de pays, ni de profession. Souvent on a joint, au portrait d'une personne illustre, une lettre ou quelque autre pièce autographe de son écriture. Les plus remarquables sont des pièces originales du cardinal Bellarmin, Bestuchef, saint Charles-Borromée, Charles II, roi d'Angleterre, Catherine II de Russie, M.me Élisabeth de France, Érasme, Antoine Fugger, le cardinal Granvelle, Joseph II, empereur d'Allemagne, Isabelle d'Aragon, Kosciusko, l'impératrice Marie-Thérèse, l'empereur Maximilien I.er, Thomas Payne, et Puffendorff.

S. E. M. le comte d'Altenstein, ministre de l'instruction publique, voulut bien m'accueillir avec une grâce toute particulière; il eut même la bonté de me remettre des lettres de recommandation pour divers établissemens dépendant de son ministère; par ce moyen, j'ai eu l'avantage de les visiter de la manière la plus agréable. Je ne parlerai pas pourtant de ceux qui s'éloignent trop du sujet de mon voyage, tel que le Cabinet d'histoire naturelle, et les salles de l'Université. Je passerai éga-

lement sous silence l'arsenal, que l'on forme depuis peu d'années, à l'imitation de celui de Vienne, et qui, par cette raison, est encore loin d'en approcher.

COLLECTION DE TABLEAUX.

La belle et riche collection de tableaux formée par M. Soly, anglais, vient d'être achetée par le roi pour le prix de 4 000 000 de francs environ. Cette collection se compose de près de 700 tableaux des différentes écoles d'Italie, tous antérieurs à Raphaël. Quelques-uns d'entre eux sont peints à la colle; la plupart sont sur bois, d'une assez grande dimension, et d'une conservation véritablement extraordinaire; presque tous offrent un intérêt d'autant plus grand qu'ils se trouvent cités par Lanzi, dans son Histoire de la peinture en Italie.

Il est à désirer qu'une notice de cette collection soit publiée, et qu'elle fasse bien connaître le mérite de ces tableaux, dont plusieurs sont de l'ancienne école vénitienne, et montrent déjà une entente remarquable de la couleur. Espérons que M. Waagen, conservateur de cette collection, et dont les connaissances égalent l'amabilité, trouvera bientôt la possibilité de faire part au public d'un travail aussi utile (*).

J'ai eu aussi l'occasion de voir quelques-unes

(*) M. Waagen a en effet publié cette notice, ainsi qu'il me l'a appris dans le voyage qu'il fit à Paris au mois d'octobre 1833.

des gravures anciennes que possède M. le conseiller Sotzman. Quoique nous n'ayons pas la même manière de penser relativement à d'anciennes estampes allemandes, que je crois tirées de planches en bois, tandis qu'il les croit des épreuves de gravures sur cuivre, je n'en suis pas moins rempli de considération pour son savoir, et de reconnaissance pour l'accueil agréable que j'ai reçu de lui.

COLLECTION DE NAGLER.

Il me reste à parler maintenant du précieux cabinet formé par M. de Nagler, ministre plénipotentiaire du roi à la diète de Francfort, et directeur général des postes du royaume de Prusse. Véritablement amateur de tout ce qui est beau et curieux, il a commencé à colliger depuis 1805; maintenant ses appartemens sont ornés de Tableaux précieux, de Dessins choisis, d'Estampes rares, d'Émaux, Faïences et Verreries remarquables par leur forme ou leur antiquité, de Sculptures en bois et en ivoire, ainsi que d'Armures et autres choses précieuses désignées sous le nom de Curiosités. Tous ces objets sont choisis avec goût; la plupart sont dans un heureux état de conservation. Parmi les dessins, cependant, plusieurs de ceux d'Albert Durer manquent de fraîcheur; je croirais même que quelques-uns sont des copies, fatiguées peut-être exprès,

pour leur donner un air d'ancienneté. Ce nombreux recueil est contenu dans quatre portefeuilles; les deux premiers renferment les portraits; les deux autres, des études de figures et des compositions historiques.

Je ne détaillerai pas les tableaux de cette collection, parmi lesquels il s'en trouve pourtant plusieurs fort remarquables de Jean Hemeling, Lucas de Cranach, Albert Durer, Albert Altdorfer, et d'autres plus modernes des meilleurs peintres de l'école hollandaise, tels que Jacques Ruysdael et François Mieris; mais je m'occuperai particulièrement de la collection d'estampes, qui pourrait être placée sur la même ligne que certaine collection royale.

L'œuvre du Maître de 1466 se compose de 44 pièces, dont six des lettres de l'Alphabet en figures grotesques, et huit pièces inconnues à Bartsch, savoir :

La Vierge et l'Enfant Jésus sur des nuages;

Hauteur : 3 p. 9 lig. Largeur : 2 p. 9 lig.

La Vierge debout dans une chambre avec la marque ∘ 𝕰 ∘ I ∘ ⅄ ∘ 6 ∘ ⌃ ∘ 𝕾 ∘.

Hauteur : 5 p. 7 lig. Largeur : 3 p. 6 lig.

Jésus-Christ debout, tenant d'une main la boule du monde, et donnant de l'autre la bénédiction, pièce qui, sans doute, doit se trouver en tête de la suite des Apôtres, n.os 38 à 49;

Le Christ en croix, la tête penchée vers la gauche;

Hauteur : 4 p. 10 lig. Largeur : 3 p. 2 lig.

Un saint Sébastien : le saint est attaché à un arbre à droite;

Hauteur : 9 p. 10 lig. Largeur : 7 p. 10 lig.

Deux Evêques en habit de religieux, la mître en tête, et tenant leur crosse de la main droite;

Hauteur : 3 p. 1 lig. Largeur : 2 p. 5 lig.

M. de Nagler possède quatre pièces de l'ancien graveur flamand que j'ai déjà désigné sous la dénomination de Maître aux Banderolles, savoir :

Dieu créant les Animaux, avec deux inscriptions, l'une en flamand, l'autre en latin;

Hauteur : 8 p. 8 lig. Largeur : 6 p. 11 lig.

Dalila coupant les cheveux à Samson, avec trois inscriptions latines dans des banderolles;

Hauteur : 8 p. 8 lig. Largeur : 6 p. 9 lig.

La Trinité; sur le devant un tombeau entouré de quatre anges;

Hauteur : 7 p. 8 lig. Largeur : 6 p. 3 lig. par le haut, et 3 lig. de plus par le bas.

La Fontaine de Jouvence, bassin octogone où sont quatre femmes et trois hommes;

Largeur : 11 p. 8 lig. Hauteur : 8 p. 6 lig.

Puis, du Maître hollandais de 1480, un homme assis, la main gauche appuyée sur un écusson divisé en deux parties;

Hauteur : 3 p. 5 lig. Largeur : 2 p. 8 lig.

Et deux copies du nielle n.º 234, représentant les trois Déesses et la Discorde : l'une est de Wenceslas d'Olmutz, avec l'année 1497 ; l'autre porte la marque H et la date de 1498 ;

D'autres gravures également fort curieuses et de la plus grande rareté sont de Wenceslas d'Olmutz, de François Stoss, et d'un vieux Maître, avec la marque ⇞ ;

De très-anciennes gravures en bois, sans nom ni date, représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus, avec deux Anges, et une foule de personnes à genoux ;

La Flagellation de Jésus-Christ ; saint Jean, saint Paul et sainte Véronique ; pièces gravées avec des points blancs de grandeur irrégulière, et qui doivent être attribuées à Bernard Milnet, dont on possède, à la Bibliothèque de Paris, un saint Bernard, avec la date de 1454.

L'œuvre d'Albert Durer est très-nombreux, et composé d'épreuves généralement belles et bien conservées ; quelques-unes même étaient inconnues à Bartsch.

L'œuvre de Rembrandt, qu'a formé M. de Nagler, offre aussi quelques raretés, parmi lesquelles je citerai seulement :

Le portrait de Rembrandt, n.º 6, II.e état ;

La Samaritaine, n.º 70, II.e état ;

Les trois Croix, n.º 78, I.er état ;

Saint Jerôme, n.º 103, I.er état ;

Jeune homme assis, n.° 258, *rare;*

Jean Asselin, n.° 277, 1.er état, épr. sur vélin;

Vieillard à barbe carrée, n.° 314;

Tête grotesque, n.° 324, 1.er état, *très-rare;*

Etudes de trois têtes de femmes, n.° 367, 1.er état, *très-rare.*

J'ai déjà décrit, dans mon Essai sur les Nielles, sous les n.os 220, 221, 263, 274, 277, 278 et 304, des épreuves de gravures anciennes; je dois dire ici que ces épreuves sont sur un papier moderne, ce qui démontre que les planches existaient il y a peu d'années, et probablement même elles n'ont pas été détruites depuis.

M. de Nagler possède l'épreuve d'un Nielle qui m'était inconnu et qui représente le jugement de Pâris; ce sujet ornait sans doute la plaque d'entrée d'un fourreau de poignard.

Largeur: 1 p. 3 lig. Hauteur, à gauche, 11 lig.; à droite, 14 lig.

J'ai vu aussi, dans ce cabinet, trois petits médaillons d'argent niellé, et représentant, l'un la Vierge et l'Enfant-Jésus à mi-corps;

Diamètre: 1 p.;

L'autre, sainte Catherine et un saint Evêque, aussi à mi-corps;

Diamètre: 1 p.;

Le troisième est une sainte Barbe;

Diamètre: 1 p. 2 lig.

Parmi les autres estampes anciennes d'Italie, on

doit distinguer une pièce sans marque, gravée par Dominique Campagnole, et représentant un jeune homme assis près d'un tronc d'arbre, de l'autre côté duquel on voit la tête d'un vieillard, qui semblerait couché.

Hauteur : 5 p. Largeur : 3 p.

Deux autres pièces par Jean-Antoine, l'une, *non décrite* par Bartsch, représente un cheval vu par derrière, et dont la queue est nouée; au milieu du devant est la marque IO AN : B :

Hauteur : 7 p. 9 lig. Largeur : 6 p. 3 lig.

L'autre estampe, sans marque, représente un guerrier armé de toutes pièces, un peu tourné vers la gauche; dans le haut on lit : GVERINO DIT MESCHI. On doit penser qu'un E, doit ici remplacer la lettre I.

Deux autres pièces extrêmement rares sont la grande Cène de Léonard de Vinci, gravée par un anonyme et décrite par Bartsch, t. XIII, p. 81, n.º 26;

La Puissance de l'Amour, pièce marquée PP, faussement attribuée à Pierre Perugin.

J'ai vu aussi, dans ce cabinet, cinq cartes du jeu de taroc; mais elles font partie de trois suites différentes, toutes également rares, quoique l'une soit originale, et les deux autres des copies.

Enfin, trois estampes fort curieuses sont celles imprimées en couleur par J. Ch. Le Blon. La première est une sainte Catherine;

L'autre, un portrait de Louis XV (*) de grandeur naturelle, en habit de velours bleu;

La troisième est un portrait du cardinal de Fleury, protecteur du graveur. On lit en bas à gauche : *Opus inventionis imprimendi coloribus naturalibus in Gallia primum. J. C. Leblon, Artis Inventor fecit et excudit.*

CHARLOTTENBURG.

Après avoir passé la porte de Brandebourg, la grande route continue en ligne droite, et traverse un bois fort agréable où se trouvent réunis plusieurs maisons particulières et quelques établissemens publics. Cette route conduit au château de Charlottenburg, dont les vastes jardins sont en partie bordés par la Sprée. Fort près du château, le roi actuel a fait construire un pavillon qui, malgré sa petitesse, offre la possibilité d'avoir des chambres séparées pour lui et pour les princesses du sang.

Tous ces appartemens sont ornés avec beaucoup de goût. On y voit plusieurs petits meubles bronzes ou bijoux qu'il a rapportés de France. Les fauteuils et les tapis, ainsi que d'autres objets, ont été faits par les princesses elles-mêmes, ou par quelques dames de la cour. Enfin, le roi voulant se rap-

(*) Une épreuve de ce portrait a été acquise, en 1831, par la Bibliothèque Royale à Paris; c'est la seule pièce que l'on possède de ce maître, dont les gravures sont aussi curieuses que rares.

peler ses différens voyages, a fait placer dans quelques-unes de ces pièces des tableaux, des dessins ou des estampes représentant les plus beaux points de vue de Naples, Rome, Florence, Vienne, Paris, Londres, et quelques-uns des palais les plus remarquables des environs de ces villes.

Dans une autre partie du jardin est le beau monument, que la douleur et la piété du roi ont fait élever à la mémoire de la reine Louise, sa femme. Une allée de pins conduit à une place circulaire où se trouve un petit temple, avec un portique à quatre colonnes cannelées, d'ordre dorique; sept marches de granit amènent à la hauteur d'une porte à jour, par laquelle on entre dans un vestibule carré; en face de la porte se trouve, au milieu, un escalier qui descend au caveau, où est enfermé le cercueil de la reine; de chaque côté de cet escalier, un autre conduit à une partie plus élevée, séparée du vestibule par quatre colonnes en marbre. Là, est placé un sarcophage en marbre blanc, sur lequel est la figure couchée de la princesse. Dans les angles sont de beaux candelabres, aussi en marbre blanc.

La statue de la reine fait honneur au ciseau de M. Rauch dont le talent est connu, et qui, en faisant ce monument de douleur, a été inspiré par des souvenirs de reconnaissance envers la souveraine qui, en protégeant sa jeunesse, avait donné l'essor à son brillant génie.

POTSDAM.

Cette ville est au milieu d'une assez grande île formée par la Havel, de grands lacs, la Nuthe et un canal, ce qui procure, dans les environs, des points de vue très-variés et fort agréables. Les rues de Potsdam sont alignées et assez spacieuses; aucune construction n'est ancienne. Le palais, très-vaste, a été construit sous le règne du grand Frédéric; l'entrée est formée par une colonnade de l'ordre corinthien; au milieu est une grande cour carrée, autour de laquelle règnent des corridors pour la facilité du service. Les appartemens donnent en partie sur le jardin et en partie sur la ville; ils sont décorés avec goût; il y a même des boiseries et des parquets en bois de couleurs variées, d'une parfaite exécution.

Dans la grande salle des gardes, on voit quatre grands tableaux qui ont rapport à l'histoire de Frédéric-Guillaume I.er. L'appartement qu'occupait Frédéric-le-Grand est resté comme il était lorsque ce prince l'habitait, à l'exception de son lit que l'on a ôté. On y trouve une petite bibliothèque française; auprès est un salon de musique avec un clavecin et le pupitre dont le

roi se servait lorsqu'il faisait de la musique. Ce meuble est en bois de marqueterie, avec des ornemens en écaille et en argent.

SANS-SOUCI.

Assez près de Potsdam est le château de Sans-Souci, qui a peu d'apparence et n'est élevé que d'un rez-de-chaussée. Il offre de grands souvenirs par la résidence habituelle du roi Frédéric-le-Grand, qui y mourut. L'appartement habité par Voltaire est dans un bout de ce château; il est resté dans la même disposition où il était lorsque Voltaire l'a quitté. Quelques tableaux décorent ces appartemens : on ne peut guère remarquer que ceux de Mars et Vénus par Bon Boulogne; deux vues de Rome faites par Panini, en 1747, et huit vues de Venise par Canaletto. Dans une petite galerie d'attente on a placé plusieurs tableaux de l'école de Watteau; ces peintures sont dans un état de dégradation bien fâcheux, si elles ont quelque mérite; mais elles sont tellement chancies que l'on ne peut y rien voir.

Le château est bâti sur une hauteur, à 60 pieds environ au-dessus de la rivière; les jardins sont en terrasses, sur chacune desquelles se trouvent des serres plantées de vignes, de pêchers ou d'autres arbres à fruits. Des escaliers ornés de rampes de verdure communiquent de l'une à l'autre, jusqu'à la

terrasse du château, où la vue est des plus agréables.

En parlant de la résidence d'un grand homme, est-il permis de faire remarquer que, dans une partie très-rapprochée du château, se trouvent placées onze pierres carrées, sur lesquelles on lit les noms de plusieurs levrettes, que le roi avait habituellement près de lui, qu'il a perdues successivement, et à la mémoire desquelles il a voulu consacrer des monumens près de son habitation?

Tout près du château est la célèbre Galerie de Sans-Souci, dont la façade est décorée de plusieurs statues et de vases en marbre. Elle a intérieurement 250 pieds de long sur 36 de large et 15 de haut. Seize colonnes de marbre blanc, avec des chapiteaux en bronze doré, soutiennent le plafond, divisés par compartimens avec des ornemens dorés.

Les tableaux de cette galerie ne sont pas très-nombreux, mais ils sont tous d'un bon choix, d'une belle conservation; parmi eux se trouvent trois tableaux intéressans peints par Antoine Corrége, savoir: Jupiter et Léda, tableau de l'ancienne galerie du Palais-royal, coupé en plusieurs morceaux et restauré; Jupiter et Io, puis une Vénus, et une belle copie de l'Amour taillant son arc.

Une très-belle Sainte-Famille, par Raphaël;

La Charité, et la Toilette de Vénus, par Guido-Reni;

Mars et Vénus, par Annibal Carrache;

Vingt-neuf tableaux de Rubens, dont le Serpent d'airain; Susanne surprise au bain; deux Saintes-Familles; le Mariage de sainte Catherine; le Couronnement de la Vierge; le Triomphe de Jésus-Christ; un saint Sébastien; une sainte Cécile; le Triomphe d'Amphitrite; le Centaure Nessus et un tableau du Jardin d'Amour, plus grand que celui qui est dans la galerie de Dresde; enfin le portrait en pied de Catherine Brand, première femme du peintre.

Parmi les tableaux de Van Dyck, on remarque Isaac bénissant Jacob; un *Ecce-Homo;* les quatre Évangélistes; Vénus et Vulcain; puis un portrait de sa femme; et celui de H. Liberti chantant.

Un superbe portrait de Rembrandt, peint par lui-même; celui du prince de Gueldre menaçant son père, et celui du juif Bento.

La Tentation de saint Antoine, par Teniers.

Je ne passai qu'une seule journée à Potsdam, où M. Daun, directeur de la poste, avait eu la bonté de me servir de guide. Je revins à Berlin le soir même; je restai encore quelques jours pour terminer mes recherches, et j'eus l'occasion de visiter la belle collection d'antiquités égyptiennes, acquise depuis peu par le Roi, et confiée aux soins de M. Passalacqua, qui, pour la former, a passé plusieurs mois en Egypte.

M. de Nagler eut la bonté de me conduire dans l'atelier de M. Rauch; cet habile statuaire vient de terminer le modèle de la statue du Roi de Bavière, qu'il doit exécuter en bronze. Il a fait aussi une statue du Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I.er, qui sera placée à Gumbinen. Le même jour j'allai voir M. Wickemann, qui vient de terminer en marbre la statue de l'impératrice de Russie, fille du roi de Prusse. Le même artiste vient aussi d'achever en marbre, un très-beau buste de la merveilleuse cantatrice, M.lle Sontag.

Quoique je n'aie pas eu le temps de visiter tous les artistes de Berlin, je crois qu'il ne sera pas sans intérêt, de trouver ici la note de ceux qui ont eu le plus de réputation. Parmi les peintres d'histoire, ce sont MM. Bardou, Bury, Catel, Colmann, Dahling, Forst, Frisch, Hummel, Kretschern, Kuhbeil, Niedlich, Œsterreich, Puhlman, Ring, Schultze, Schumann, Sturmer, Ternit, Wach, Weich, mesdames Henry et Robert.

Comme paysagistes, MM. Genelly, Kolbe Lütke, Rosel et Schinkel.

Comme sculpteurs, MM. Bordon, Rauch, Schadow père et fils, Simon, Wichenas et Wolf.

Comme architectes, MM. Becherer, Cœli-

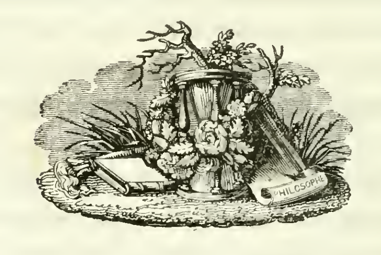
cus, Colberg, Eytelwein, Langerhaus, Moser et Roth.

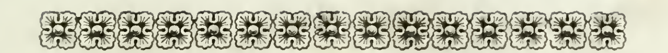
Enfin, comme graveurs, MM. Berger, Bollinger, Buchhorn, les frères Haas, les frères Heuschel, Marc Ringk et Schmidt.

Déjà nous approchions de la fin d'octobre; le soleil, quoique encore pur, ne s'élevait déjà plus beaucoup au-dessus de l'horison; c'était une chose singulière pour moi de le voir vif, éclatant, mais sans chaleur. Le froid se faisait sentir, mais il devint moins supportable encore au moment de mon départ; le temps, qui avait été très-beau depuis plus de deux mois, se mit à la pluie, et elle tomba presque continuellement jusqu'à mon arrivée à Hambourg.

La route entre Berlin et cette ville n'est pas encore terminée; dans plusieurs endroits même, elle était seulement tracée. Pendant que nous étions à dîner à Perleberg, je vis passer un convoi; le pays étant protestant, aucun ecclésiastique ne faisait partie du cortége funèbre. Le cercueil était placé sur un brancard dont les branches étaient très-longues, ce qui tenait les porteurs éloignés du corps. Le cercueil était couvert d'un poële en velours noir, d'une très-grande ampleur et sans aucun ornement d'argent. Cette simplicité a quelque chose d'imposant; mais ce qui me parut plus triste encore, ce fut de voir, indépendamment des

parens et amis qui suivaient le convoi, la veuve marchant seule, à côté du cercueil. Elle était vêtue de noir, avec un simple fichu blanc, en toile, et un bonnet, blanc aussi, avec un long bec saillant, comme ceux que l'on portait en France, à la fin du règne de Louis XIV.





HAMBOURG.

Cette ville, d'un aspect extraordinaire, mériterait assurément un séjour qui permît d'examiner avec attention et ses environs et leurs beaux points de vue. Les remparts de la ville procurent des promenades charmantes, par la vue de l'Elbe et des nombreux navires qui arrivent et sortent continuellement du port. Altona, par sa position en amphithéâtre et par ses constructions élegantes, donne des points de vue très-pittoresques et très-variés.

La saison avancée dans laquelle je me trouvais, et l'obligation de rentrer à la Bibliothèque, ne me permettaient pas de rester dans cette ville et d'examiner les cabinets de tableaux et de dessins que de riches négocians y ont formés; mais je me hâtai d'aller voir M. Roux de Rochelle, alors consul de France, dont le goût pour les beaux arts est bien connu, et dont l'aménité est telle que je ne puis me dispenser de lui en témoigner ici toute ma reconnaissance. J'ai eu aussi beaucoup à me louer de la complaisance de M. Lasalle, fils du général de ce nom, et qui, attaché à la chancellerie du consulat de France, a bien voulu se déranger de ses occupations pour parcourir la ville avec moi.

COLLECTION DE M. HARTZEN.

Dès mon arrivée à Hambourg, j'avais été accueilli par M. Hartzen, que j'avais eu l'avantage de connaître à Paris, et que le hasard m'avait fait rencontrer à Dresde, quittant l'hôtel à l'instant où j'y arrivais. J'eus à peine le temps de lui dire, qu'en quittant Dresde j'irais à Berlin, et il me fit alors lui promettre de passer par Hambourg avant de retourner à Paris. Il me fit un accueil très-agréable, et eut la bonté de me faire voir une partie de son cabinet, dans lequel il conserve principalement des eaux-fortes de peintres hollandais et flamands. Il s'attache surtout à colliger les pièces qui n'ont point été décrites par Bartsch dans son PEINTRE-GRAVEUR, et lorsqu'il sera question de faire un supplément à cet ouvrage intéressant, le cabinet de M. Hartzen sera une source abondante dans laquelle on puisera facilement, surtout si sa retraite des affaires laisse à cet amateur la libre disposition de son temps.

Je m'embarquai pour Haarburg, et le soleil ayant reparu quelques instans, je pus jouir du plus beau coup-d'œil en passant devant Altona; le lendemain je passai à Brême; mais c'était un dimanche, il ne me fut pas possible de voir la Bibliothèque. Malgré la pluie continuelle, je parcourus la ville où je ne vis d'autres monumens

intéressans que l'Hôtel-de-ville, puis une statue pédestre et colossale en pierre, sculptée dans le XIV.e siècle, à laquelle on donne le nom de Roland. Curieuse par son antiquité, elle ne présente d'intérêt que sous le rapport de l'histoire de l'art, car son exécution n'a rien de recherché ni de précieux.

Le soir même je partis pour Osnabrück, toujours avec la pluie; dans la nuit cependant le ciel devint très-pur, et le froid d'une vivacité extrême. Le matin du 28 octobre le soleil était brillant, mais il y avait de la glace assez forte, et le froid était d'autant plus piquant que le vent était très-fort. A onze heures du matin le temps se couvrit, et avant midi nous eûmes de la neige assez abondante. Rien de tout cela n'indiquait qu'on se rapprochât de la France; cependant deux jours après, en arrivant à Amsterdam, je retrouvai la douceur habituelle de notre climat.





AMSTERDAM.

En arrivant à Amsterdam, je trouvai des lettres de recommandation dont je pouvais avoir besoin pour être admis au Musée, et, voulant mettre tous les instans à profit, dès le 1.er novembre j'allai voir le conservateur M. Apostol; les lettres de M. le baron Verstolk de Soelen, ministre des affaires étrangères du royaume des Pays-Bas, l'engagèrent à me laisser faire toutes les recherches dont j'avais besoin. Dès le jour même, je pus donc revoir une partie de ce précieux cabinet, que déjà j'avais eu l'occasion de bien apprécier quinze ans auparavant.

CABINET DES ESTAMPES.

Cette belle et riche collection d'estampes avait été formée par M. Van Leyden, qui la vendit, en 1806, au roi de Hollande, Louis Bonaparte; transportée alors à La Haye, elle fut placée dans le même local que la Bibliothèque de cette ville; portée depuis à Amsterdam, elle dépend maintenant du Musée. Remarquable par sa conservation, par son étendue, et par le soin avec lequel elle est arrangée, elle se compose de plus de 200 portefeuilles.

Les œuvres les plus complets sont ceux des maîtres hollandais et allemands. Nous allons en donner quelques détails, pour mettre à même de bien juger du mérite de cette précieuse collection, qui peut être considérée comme l'une des plus extraordinaires de l'Europe et sous le rapport de la beauté des épreuves et sous celui de leur parfaite fraîcheur.

L'école d'Italie est renfermée dans 36 portefeuilles, dont l'œuvre de Raphaël en forme cinq.

Dans l'œuvre de Michel-Ange, on trouve le jugement dernier par neuf graveurs différens. Les six pièces de la chapelle Sixtine, gravées par George Ghisi, sont avant les noms et les adresses, *épreuves magnifiques.*

L'œuvre de Marc-Antoine se compose de 180 pièces. Les plus remarquables sont Adam et Ève, d'après Raphaël, n.º 1;

Le Massacre des Innocens, épreuve au chicot, *très-belle*, n.º 18;

La Vierge à l'Escalier, n.º 45;

La Vierge au Palmier, n.º 62, *belle;*

La mort d'Ananie, n.º 42;

Saint Paul prêchant à Athènes, n.º 44;

Le Christ glorieux, pièce dite les Cinq Saints, n.º 113;

Le Martyre de saint Laurent, n.º 104;

Sainte Cécile, n.º 116;

Le Martyre de sainte Félicité, n.° 117, *belle épreuve*;

Alexandre faisant serrer les livres d'Homère, n.° 207;

Le jugement de Pâris, n.° 245;

Le Parnasse, n.° 247;

Les deux bas-reliefs représentant des sacrifices à Priape, n.os 248 et 249, *très-rares;*

La Cassolette, n.° 489, *très-belle épreuve;*

Dans un portefeuille contenant 77 pièces par de vieux maîtres italiens, j'ai remarqué les deux combats de Tritons, par André Mantegna, n.os 17 et 18.

Une femme assise, par Marcel Fogolino, *belle*, et dont on ne connaît qu'une autre épreuve;

Saint Jean-Baptiste, par Jules Campagnole, n.° 3, *avant le nom.*

L'œuvre de Tiziano Vecelli est renfermé dans trois portefeuilles contenant 190 pièces, dont quatre gravées par Corneille Cort, se trouvent *avant les noms* du peintre et du graveur.

Joseph et la Femme de Putiphar, deux épreuves différentes : dans l'une Joseph est nu, dans l'autre il porte une cuirasse.

L'œuvre des Carraches, 260 pièces.

Celui de François Mazzuoli, dit Parmesan, 158 pièces, dont 60 gravées sur bois et imprimées en camaïeux, la plupart fort rares.

Un autre portefeuille de camaïeux, d'après différens maîtres, par André Andréani, Hugo da Carpi et autres, est composé de 262 pièces.

Enfin, l'œuvre d'Antoine Tempeste, peintre si fécond et qui a tant gravé à l'eau-forte, se compose de 619 pièces.

Les écoles allemande et flamande contiennent 107 portefeuilles; en tête se trouvent d'anciens graveurs anonymes; on doit surtout remarquer l'ancien Maître hollandais dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Je le crois le plus ancien graveur de ce pays, et on pourrait, par des conjectures raisonnables, luidonner la date de 1480. Son dessin et sa gravure ont un caractère tout particulier; on ne voit que très-rarement quelques pièces de lui dans les cabinets les plus riches. Cependant, il en existe ici 76 pièces dans un état véritablement surprenant de conservation et de beauté. Il serait trop long d'en donner ici le détail; mais je ne tarderai pas, je l'espère, à en publier un catalogue, que je joindrai à celui du Maître de 1466, dont il n'y a ici que dix pièces seulement.

Dans le même portefeuille sont aussi deux pièces d'autant plus curieuses qu'elles ne sont pas décrites dans le Peintre-Graveur : l'une est la Vierge assise, tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, et pressant de la main droite l'un de ses seins, dont

elle fait jaillir du lait qui vient frapper le front d'un religieux, à genoux devant elle, peut-être saint Bernard. Cette pièce est certainement de Zwoll.

Hauteur : 11 p. 10 lig. Largeur : 9 p.

L'autre pièce est une figure de Charlemagne assis sur son trône, vu de face, la tête couverte d'un bonnet oriental; le haut de cette figure n'est pas terminé. Je la crois aussi de Zwoll, ou bien peut-être du maître anonyme, qui a marqué des lettres M. B.

Hauteur : 11 p. 9 lig. Largeur : 8 p. 2 lig.

D'autres portefeuilles de vieux maîtres contiennent des pièces de Corneille Metz, Virgile Solis, Jacques Binck, les Beham, Albert Altdorfer, etc.

L'œuvre de Martin Schöngauer est formé de 27 pièces, dont le Grand portement de Croix, n.° 21, *très-belle épreuve;*

Le Christ en Croix, n.° 25;

La Tentation de Saint-Antoine, n.° 47;

Les cinq Vierges sages et les cinq Vierges folles, n.os 77 à 86;

Celui d'Israël Mecheln est composé de 28 pièces, dont : la Passion de Jésus-Christ, 12 pièces, n.° 10 à 21;

La Vie de la Vierge, 12 pièces, n.os 30 à 41;

Sainte-Marguerite, n.° 139;

Lucrèce, n.° 158;

La Patène, avec la date de 1466, *épreuve faible, mais bien conservée;*

Un Ostensoir de forme gothique, dans le haut duquel se trouve gravé un homme de douleur portant les instrumens de la Passion. Cette dernière pièce n'est pas décrite par Bartsch.

D'autres portefeuilles contiennent les œuvres de David et Jérôme Hopfer, 75 pièces; Thierry van Staren, 13 pièces; Jost Amon, Martin Zagel, 17 pièces; Jacques de Barbary, connu sous le nom de Maître au Caducée, 21 pièces; et Hirschvogel, 3 pièces.

L'œuvre de Henri Aldegraver est de 264 pièces.

Celui de Virgile Solis, contient environ 627 pièces.

Lucas de Leyde, 170 pièces, gravées par lui-même. Cet œuvre est de la plus grande beauté; les épreuves en sont d'une merveilleuse conservation, plusieurs avec des différences. On y remarque entre autres :

La grande Agar, n.° 17, *pièce introuvable;*

David jouant de la Harpe devant Saül, n.° 27;

Le grand *Ecce-Homo*, n.° 71;

Le grand Crucifiement, n.° 74;

La Conversion de Saint-Paul, n.° 107;

La Tentation de Saint-Antoine, n.° 117, pièce

gravée par Lucas à l'âge de quinze ans, *très-belle épreuve;*

Virgile suspendu à une tour, n.° 136;

Mahomet tuant le moine Sergius, n.° 126;

Mars et Vénus, n.° 137;

Ulen-spiegel, n.° 159, pièce *très-rare;*

Un second portefeuille de Lucas de Leyde contient 100 pièces tant sur cuivre que sur bois, gravées d'après ce maître.

Albert Durer, 120 pièces par lui, 300 d'après lui, dont 258 sur bois.

Parmi les pièces sur cuivre, par Albert Durer, je citerai, comme *épreuves superbes:*

Adam et Eve, n.° 1;

L'Enfant-Prodigue, n.° 28;

Saint Hubert, n.° 57;

La Mélancolie, n.° 74;

Le grand Satyre, n.° 73;

Le portrait du comte de Seckingen, à cheval, dit le Chevalier de la Mort, n.° 98;

Trois portefeuilles contenant environ 600 gravures sur bois par Wieringen, C. Sichem, Perissin, Jost Amon, Hans-Baldung Grun, Burgmair, ou bien d'après les dessins de Beham, Scheuflein, Lucas de Cranach.

L'œuvre de Rubens est contenu dans 10 porte-

feuilles; il se compose de 1374 pièces. Un grand nombre d'entre elles sont répétées avec des différences, ou avant la lettre. Parmi ces pièces, il faut distinguer : le Portement de Croix, par Paul Pontius, *épreuve non terminée;*

Tomyris, par Paul Pontius, *avant la lettre.*

Silène ivre, par Soutman;

Le portrait de Suyderhoef, *avant la lettre;*

Celui de Gevartius, par Paul Pontius, aussi *avant la lettre.*

L'œuvre de Van Dyck, 6 portefeuilles, renfermant 853 pièces, dont la Vierge et l'Enfant-Jésus, gravé par Paul Pontius, 3 épreuves, l'une *non terminée*, une épreuve *avant la lettre*, la troisième *avant la dédicace.*

Plusieurs portraits avant la lettre, savoir : ceux de Charles I.er, roi d'Angleterre; Anne d'Autriche, par Suyderhoef; la reine d'Angleterre Henriette-Marie, par P. de Jode; Ferdinand d'Autriche, par Paul Pontius; enfin, le portrait du Titien et de sa maîtresse, épreuve à l'eau-forte, retouchée au pinceau par Van Dyck lui-même.

Puis le Calvaire, dit le Christ à l'Eponge, gravé par Schelte de Bolwert, épreuve avec la main de Saint-Jean appuyée sur l'épaule de la Vierge.

L'œuvre de Corneille Schut, 1 portefeuille, 278 pièces;

Celui de Gérard Lairesse, 1 portefeuille, 212 pièces;

Abraham Bloemaert, 2 portefeuilles, 336 pièces, dont plusieurs doubles *avant* et *avec la lettre*.

L'œuvre de Henri Goltzius, 3 portefeuilles, 416 pièces. Dans cet œuvre, l'un des plus soignés et des plus nombreux, se trouve un grand nombre d'épreuves *avec remarques*, parmi lesquelles on doit citer particulièrement le portrait de P. Forestus, *avec la montagne*; celui de P. de Jode, *avant le chiffre* de Goltzius, ceux de Zurenus et de Stradan, *avant la lettre*, ceux d'un général et de sa femme à mi-corps, dans un ovale, tous deux *avant l'inscription* autour;

Le portrait de Théodore Cornhert, sans passe-partout;

Celui de Théodore Frisius jouant avec un chien, épreuve de la plus grande beauté et de la plus parfaite conservation;

L'Annonciation, épreuve *avant le chiffre*, ainsi que le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

L'œuvre de Corneille van Dalen forme deux portefeuilles contenant 198 pièces répétées deux ou trois fois *avec des différences*; toutes les épreuves sont de la plus grande beauté et de la plus parfaite conservation. On y remarque entr autres les portraits du prince Maurice de Nassau, *avant la lettre*.

Ceux de Langelius,

Anne-Marie Schurman, *avant la lettre;*

Fr. Delboe Sylvius, quatre épreuves; dans l'une, le fond n'est formé que *d'une seule taille;* dans la seconde, il est composé *de trois rangs de tailles* croisées; la troisième est aussi *avant la* lettre, mais *avec les armes;* la quatrième est *avec la lettre.*

L'œuvre de Rembrandt mérite une attention toute particulière, tant pour le nombre des pièces que pour les différences d'épreuves et la rareté extrême de plusieurs d'entre elles. Cette belle collection se compose de 8 portefeuilles, dont 6 pour les pièces gravées par Rembrandt lui-même; elles sont au nombre de 798; puis 2 portefeuilles pour les pièces gravées par Bol, Lievens, Van Vliet, et autres élèves ou imitateurs de Rembrandt.

Il serait difficile et trop long de passer en revue toutes les pièces qui, dans ce recueil, sont dignes d'être décrites. Cependant, en attendant que nous puissions publier un nouveau catalogue raisonné de l'œuvre de ce maître, nous ne pouvons résister au désir de noter ici les objets les plus rares. Pour le faire d'une manière claire, précise et courte, nous nous bornerons à citer le titre de chaque pièce, et le n.° du catalogue de Bartsch.

Portraits de Rembrandt, n.° 4 et n.° 5, I.er et II.e états; n.° 6, I.er état; n.° 7, I.er et II.e états;

n.o 8, I.er et II.e états; n.o 9, n.o 10, I.er état; n.o 12, n.o 17, I.er état; n.o 22, I.er, II.e et III.e états; n.o 23, I.er état, c'est celui où Rembrandt est vu jusqu'aux genoux; n.o 24, I.er état, *inconnu* à Bartsch. La planche porte :

Hauteur : 3 p. 4 lig. Largeur : 2 p. 6 lig.

Enfin le Portrait, n.o 5, I.er et II.e états:

Agar renvoyée, n.o 31; Annonciation aux Bergers, n.o 44, I.er état, avec le tronc de l'arbre blanc; Présentation au Temple, n.o 51, I.er état; Fuite en Egypte, n.o 54, I.er état; Jésus au milieu des docteurs, n.o 66, I.er état; la Samaritaine, n.o 70, I.er état; la résurrection de Lazare, n.o 73, I.er et II.e états; Jésus-Christ guérissant les Malades, pièce dite des cent florins, n.o 74, 6 épreuves de quatre états différens, dont un *antérieur* à ceux décrits par Bartsch; le grand *Ecce-Homo*, n.o 77, I.er état, la planche *non terminée;* la Descente de Croix, n.o 81, II.e état; le bon Samaritain, n.o 90, I.er état; saint Pierre et saint Jean à la porte du Temple, n.o 94, I.er état; la Mort de la Vierge, n.o 99, I.er, II.e et III.e états; le saint Jérôme, n.o 106, pièce de *la plus grande beauté,* et dont je ne connais que deux épreuves; celle-ci laisse quelque chose à désirer, tandis que celle de la Bibliothèque royale de Paris est de la plus parfaite conservation; saint François à genoux, n.o 107, I.er état, la planche *non terminée.*

L'Heure de la Mort, n.º 108, trois épreuves différentes dont une *non décrite* par Bartsch; Médée, n.º 112, trois épreuves, dont la seconde est d'une *extrême rareté;* la Faiseuse de Kouck, n.º 124, première épreuve à *l'eau-forte pure,* état *non décrit* par Bartsch; la Femme aux Oignons, n.º 134, I.er état; petite Figure polonaise, n.º 142; une Femme couchée et endormie, la tête posée sur un oreiller, pièce *inconnue* à Bartsch et dont je ne connais que cette épreuve; un Médecin tâtant le pouls à un malade, n.º 155, pièce dont je ne connais que deux épreuves, celle-ci et celle de la Bibliothèque Royale à Paris; le Patineur, n.º 156; la Coquille, n.º 159, I.er et II.e états; un Gueux assis, n.º 160; un Porte-Balle et sa femme, n.º 161, deux pièces d'une *extrême rareté;* un Gueux, pièce gravée dans le goût de Callot, n.º 166, I.er, III.e et IV.e états; Paysanne debout, Mendians, n.os 181, 183 et 184, pièces *de la plus grande rareté.*

Le Paysage à la vache, n.º 206, deux épreuves différentes *non décrites;* l'Homme au lait, n.º 213; le Paysage au Carosse, n.º 215; le Paysage à la Tour Carrée, n.º 218, I.er et II.e états; le Bouquet de bois, n.º 222, I.er et II.e états; le Bouquet d'arbres, n.º 229, *très-rare;* le Paysage aux deux Allées, n.º 230, I.er et II.e états; l'Abreuvoir, n.º 231, I.er et II.e états; le Canal avec la Barque

coupée, n.° 240, I.er état, *épreuve unique;* le Paysage à la Barrière blanche, n.° 242, I.er et II.e états; les Paysages n.os 246, 248, 249, 251, 252, 253; je crois ces six pièces absolument *uniques.* Enfin, un paysage ayant au milieu une chaumière dont le toit est entièrement blanc, pièce *inconnue;* sa dimension est :

Largeur : 6 p. 9 lig. Hauteur : 3 p. 1 lig.

Portrait de Vander Linden, n.° 264, I.er état, *très-rare.* Renier Ansloo, n.° 271. Clément de Jonge, n.° 272. Les cinq états différens. Abraham France, n.° 273, I.er état, *très-rare.* Le jeune Haring, n.° 275, les trois états. Jean Asselin, n.° 277, les trois états différens. Ephraïm Bonus, dit le Juif à la Rampe, n.° 278, les deux états, le premier avec la bague noire, *extrêmement rare.* Wtenbogard, buste dans un ovale, n.° 279, les deux états, le premier la planche plus grande, *fort rare.* Le receveur Uitenbogaerd en pied, dit le Peseur d'or, 281, les deux états. Le petit Coppenol, n.° 282, les quatre états, dont le premier, sans compas ni équerre, est d'une *rareté excessive.* Le grand Coppenol, n.° 283, trois épreuves différentes, dont une, *non décrite,* est intermédiaire entre le I.er et le II.e état de Bartsch. L'avocat Tolling, n.° 264. Le Bourguemestre Six, n.° 285, deux épreuves différentes, dont une, *non décrite,* est intermédiaire

entre le 1.er et le II.e état du Catalogue de Bartsch.

Tête d'Homme chauve, n.o 292, les trois états. Autre portrait de la même personne, n.o 293, *très-rare*. Vieillard avec barbe, n.o 297, *excessivement rare*. Vieillard à tête chauve, n.o 298, le 1.er état, *unique*. Esclave à grand bonnet, n.o 302, un état *non décrit*. Tête d'Homme de face, n.o 304, quatre états différens. Homme à bouche de travers, n.o 305, 1.er état, *unique*. Homme faisant la moue, n.o 308, *très-rare*. Vieillard à barbe carrée et bonnet, n.o 314, deux états, le premier *unique*. Homme à moustache relevée, n.o 321, un premier état *non décrit*, fort rare. Tête avec un bonnet, n.o 322, *unique*. Homme avec une bandelette à son bonnet, *très-rare*. Tête grotesque, n.o 326, les trois états. Autre tête grotesque, n.o 327, 1.er état, *très-rare*. Deux bustes d'hommes jeunes, n.os 329 et 330, *extrêmement rares*. Buste d'homme à cheveux crépus, n.o 332, sans marque, état *non décrit* et unique. Buste d'Homme avec un bonnet orné d'une plume, n.o 335, *unique*. Buste de Vieillard, n. 337, *excessivement rare*.

La grande Mariée juive, n.o 340, les trois états. Etude pour la grande Mariée juive, n.o 341, *très-rare*. Vieille Femme assise, n.o 343, trois états différens, *non décrits* par Bartsch. Vieille Femme coiffée à l'orientale, n.o 348, les deux états, dont le premier est *unique*. La mère de Rembrandt,

n.o 352, état *non décrit,* la planche plus grande, elle a 11 lignes de marge au-dessous du menton. Cette épreuve est la seule que j'aie vue, elle n'est pas entière. Mauresse blanche, n.o 357, 1.er état, *excessivement rare.* Tête de Femme, n.o 358, état *unique.* Têtes de Vieilles, n.os 360, 361 et 362, *excessivement rares.*

Etude d'un Chien, n.o 371, *unique.* Deux griffonnemens sur une même planche, n.o 373. Trois Têtes de Vieillards, n.o 374. Etude d'une Tête de Femme, n.o 375.

L'œuvre de Ferdinand Bol est également très-beau; il se compose de 22 pièces, toutes les épreuves sont belles et bien conservées; plusieurs offrent des remarques fort rares. Le Sacrifice d'Abraham, n.o 1, *avant le nuage.* Le Sacrifice de Gédéon, n.o 2, 1.er état, où le diadême de l'Ange n'est formé que d'un seul trait; il ne se trouve aucune taille sur la robe. Le Philosophe en méditation, n.o 5. Le Vieillard assis, n.o 7, 1er état, *avant le nom de Rembrandt.* Le Vieillard en buste, n.o 10, épreuve à *l'eau-forte pure.* Le Portrait de Femme dans un oval, n.o 15, 1er état, *inconnu* à Bartsch; la planche est carrée.

Hauteur: 4 p. Largeur: 3 p. 3 lig.

L'œuvre de Lievens se compose de 88 pièces toutes très-belles, plusieurs épreuves avec des différences dont: Figure orientale, 1.er état,

inconnue à Bartsch, la planche plus grande :
Hauteur : 4 p. 8 lig. Largeur : 3 p. 10 lig.

Buste de jeune homme, n.° 26, *avant* la marque. Vieillard à barbe pointue, n.° 53, I.er état, *inconnu* :
Hauteur : 2 p. 11 lig. Largeur : 2 p. 4 lig.

Ephraïm Bonus, n.° 56, *avant les noms*. Gouter, *avant la lettre*. Vondel, n.° 17, quatre épreuves différentes, I.er état, à *l'eau-forte pure ;* II.e état, le trait carré *seulement* dans le bas ; III.e état, entièrement *terminé ;* IV.e état *avec la lettre*.

L'œuvre de Van Vliet monte à 56 pièces toutes belles et bien conservées.

Les œuvres de Jean, Raphaël et Gilles Sadeler sont contenus dans 4 portefeuilles.

L'œuvre de Corneille Visscher, 302 pièces dont 156 portraits. On doit remarquer la Fricasseuse et la Bohémienne, 3 épreuves différentes de chacune ; le Marchand de mort aux rats, *avant* et *avec* la lettre. Le Christ mort sur les genoux de la Vierge, épreuve *avant les noms*. Les Patineurs, *avant le nom* d'Ostade ; enfin, le Petit Chat, pièce de *la plus grande rareté ;* puis 15 pièces *non décrites* dans le catalogue publié par Basan.

Parmi les portraits se trouve la suite des comtes de Flandre *avant la lettre ;* les portraits de Visscher *avec le burin ;* André Deoniszon, deux épreuves avant l'année ; Guillaume de Ryck, *épreuve d'essai*. Jean Wachtelaer, Jean

Merius et Robert Junius, tous trois *avant* et *avec* la lettre. Jean de Paep, 5 épreuves, dont une *avant le nom* de Visscher. Coppenol, 3 épreuves différentes. Josse Vondel, 4 épreuves différentes, dont une *avec le flûteur* et *sans écriture* sur le papier que tient le poète.

Les œuvres de Jean Visscher, Jean-Nicolas Visscher et Lambert Visscher, un portefeuille renfermant 121 pièces de Jean, 66 de Jean-Nicolas, et 16 de Lambert.

Parmi les pièces de Jean, on remarque le *Tâtonneur, épreuve* à *l'eau-forte pure;* le Bal, d'après Berghem, aussi *épreuve d'eau-forte*, mais rognée; la Mort du prince d'Orange, les trois planches *avant la lettre*.

L'œuvre de Suyderhoef, 103 pièces. Le coup de couteau d'après Ostade, très-belle épreuve *avant la lettre;* les quatre Bourgmestres, épreuve *avant le nom de Keyser,* dont on assure qu'il n'y a eu que 4 épreuves avec cette remarque. L'une d'elles a été acquise en 1812, par la Bibliothèque Royale, à Paris. Les portraits de Keyser et de Camphuysen, *avant* et *avec la lettre*.

Onze portefeuilles contiennent les œuvres des artistes à-la-fois peintres et graveurs à l'eau-forte; parmi eux on doit citer principalement les noms de Genoels, Adrien Vander Cabel, Herman Swanevelt, Waterloo, Naiwinck,

Ruysdael, de ce dernier 4 paysages très-rares; Adrien Vande Velde, six pièces *non décrites* par Bartsch. Glauber, Rogman, Nieulandt, de Vader, Smees, Swertz; et enfin, Guillaume de Heusch, dont les gravures sont si rares, et qui se trouvent ici *complètes* au nombre de douze. L'œuvre de Paul Potter, où se trouve le *Zabucaïa*. Les œuvres de Huchtemburg, Meer de Jonge, Verschuring, le Ducq, Jean-Henri Roos, Simon de Vlieger, Thiery Stoop, Hoop, Pierre de Laer, Carle du Jardin, de celui-ci plusieurs épreuves *avant les numéros*. Zeeman, Verbeck, Almeloven, Saftleven, Jean Both, Thomas Wyck, Du Sart, de ce dernier le Joueur de violon, épreuve *à l'eau-forte pure;* Breemberg, Uytenbroeck.

L'œuvre de Bega complet avec plusieurs épreuves différentes.

Celui de Teniers, 115 pièces.

Celui de Wouwermans, 145 pièces.

L'œuvre d'Ostade, très-remarquable pour la beauté et la variété des épreuves, au nombre de 127 épreuves des planches gravées par lui-même. Le peintre dans son atelier y est répété quatre fois, savoir : avec le bonnet haut et la planche non terminée; le bonnet haut et la planche terminée; le bonnet diminué et avec la lettre; enfin avec le mot

excudit. Les pièces gravées d'après les tableaux ou les dessins du peintre par différens graveurs sont au nombre de 64 pièces.

L'œuvre de Berghem est aussi de la plus grande beauté; on y compte entre autres sujets :

La Vache qui s'abreuve, 3 épreuves différentes;

La Vache qui pisse, épreuve d'essai;

Les trois Vaches au repos, 3 épreuves différentes;

Le Joueur de cornemuse, 4 épreuves;

La Tête de Bouc, sans nom ni année.

Les deux petites Têtes de Bouc sur la même planche, et la petite Tête de Bélier; ces trois pièces de la plus excessive rareté.

Les suites de la petite Bergerie sont fort précieuses par la diversité des épreuves, ainsi que par leur beauté et leur conservation;

Les estampes gravées d'après Berghem montent à plus de 300; dans le nombre, se trouvent beaucoup de cartouches qu'il a dessinés pour différentes cartes de géographie.

L'œuvre de Hollar se compose de plus de 400 pièces fort belles et bien conservées.

Parmi les œuvres de graveurs hollandais du commencement du XVIII.e siècle, on doit mentionner comme presque complets les œuvres de Jacques Houbraken, van Gunst et Pierre Tanjé; puis beaucoup d'autres artistes

moins connus, et qui ont gravé à l'eau-forte des pièces recherchées par les amateurs hollandais, tels que Abraham Delfos, Corneille van Norden, Jacques Janson, Jean-Chrétien Janson et Pierre Janson, L. B. Coclers, Christian Chalon, Pierre de Marc.

Enfin, une collection de portraits hollandais et de scènes historiques relatives à ce pays, depuis 1400 jusqu'en 1785.

L'école française n'est pas arrangée avec autant de soin que les autres écoles; on rencontre souvent des pièces du même maître, dans différens portefeuilles; cependant on a réuni avec plus de soin les œuvres de Poussin, 158 pièces; les eaux-fortes gravées par Sébastien Bourdon lui-même, 70 pièces; Noël Coypel, Antoine Coypel, Noël-Nicolas Coypel, et Charles Coypel, 115 pièces.

L'œuvre de Jacques Callot, en 3 portefeuilles;

Celui d'Israël Silvestre, 1 portefeuille;

Celui de Sébastien le Clerc, 4 portefeuilles;

Celui de Bernard Picart, 539 pièces;

Celui de Claude Mellan, 550 pièces, dont 140 portraits.

Dans cette partie se trouve l'œuvre d'Etienne La Belle, qui devrait faire partie de l'école d'Italie.

Les œuvres de Gérard Édelinck, Jean-George Wille, George-Frédéric Schmidt, et Daniel Chodowiecky, qui devraient se trouver à la suite des écoles flamande et allemande.

L'école anglaise n'est pas très-nombreuse; cependant on y voit l'œuvre de Jean Smith, graveur en *mezzo-tinte*, 570 pièces, dont plus de 300 portraits.

L'œuvre de Jacques Mac-Ardell, 253 pièces.

L'œuvre de Jacques Watson, 86 pièces.

MUSÉE ROYAL.

Il y a peu de temps que cette collection est commencée, et pourtant déjà elle possède des tableaux d'un très-grand mérite; mais presque tous sont des ouvrages de peintres hollandais; il n'y a aucun tableau des grands maîtres italiens, si ce n'est une Madeleine de Guido Reni, aucun tableau des écoles française et allemande, et très-peu de l'école flamande.

On doit citer, parmi les ouvrages les plus anciens, trois petits tableaux, par van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile; par Lucas de Leyde, un portrait de Philippe, duc de Bourgogne; par Holbein, les portraits de Maximilien I.er, de Charles-Quint et d'Erasme; par Pourbus, celui d'Élisabeth, reine d'Angleterre.

Par Corneille de Harlem, Adam et Eve dans le Paradis terrestre, et le Massacre des Innocens, très-grande composition fort remarquable, d'un peintre dont les tableaux sont rares en France; par Octave van Veen, plus connu sous le nom d'Otto-Venius, une suite de douze Tableaux, représentant des compositions historiques, et principalement les batailles des anciens Bataves. Ces tableaux avaient été faits pour décorer la salle des ambassadeurs à La Haye.

Deux tableaux par Rubens: la Charité romaine et le Calvaire, esquisse du grand tableau peint pour l'abbaye d'Afflighem; quatre par van Dyck, dont les portraits de Marie d'Angleterre, femme du prince d'Orange, et celui de son frère le duc de Glocester. Deux grands et magnifiques tableaux par Gaspar de Crayer, l'Adoration des Bergers, et la Descente de Croix; deux autres par Jacques Jordaens, dont un paysage où se repose le dieu Pan tenant sa flûte, beau tableau, gravé par Schelte de Bolswert. Par Gérard Hondhorst, deux portraits de Guillaume II, prince d'Orange; puis par Lairesse, cinq sujets mythologiques, et un sujet historique, représentant Antiochus malade, à qui Séleucus, son père, cède sa femme Stratonice.

Rembrandt tient ici une place convenable au rang qu'il occupe dans l'école hollandaise : il n'y a

cependant que quatre tableaux de lui : l'un est une Décollation de saint Jean-Baptiste ; un second est le portrait de Pierre Utenbogaerd, receveur de la ville d'Utrecht ; le troisième est une assemblée des syndics du *Staal-Hof*. Quoique ce tableau soit très-remarquable, il n'approche pas du célèbre et magnifique tableau connu à tort sous la fausse dénomination de la *Garde de Nuit*. Rembrandt n'a certainement pas représenté, dans ce tableau, une réunion de bourgeois assemblés pour la garde de la ville, mais une société d'Arquebusiers partant pour *le tir*. Toutes les têtes sont ici remplies d'expression ; on sent qu'elles doivent être ressemblantes. Les poses ont de la noblesse, et le tableau ne laisse rien à désirer sous le rapport de la composition, de l'effet et de la couleur.

Les élèves de Rembrandt sont également bien représentés. On y voit, par Ferdinand Bol, le portrait de l'amiral Ruyter et celui de l'architecte van Campen, constructeur de la maison de ville d'Amsterdam. Par Lievens, ceux de Barneveld, le vieux, à l'âge de soixante-dix-huit ans, et du poète Juste Vondel. Par Flinck, la Bénédiction de Jacob, très-beau tableau que l'on a eu l'occasion de voir au Musée de Paris ; et par Barthélemy Vander Helst, une répétition du tableau qui se trouve au Musée de Paris,

et qui est connu sous la dénomination de Bourgmestres distribuant le prix de l'arc.

Les tableaux d'Ostade se trouvent ici au nombre de cinq, tous d'un choix parfait. On en voit huit du peintre Jean Steen, et le portrait du poète P. C. Hooft par Bramer.

Les paysages hollandais sont aussi d'un choix parfait. On y admire, de Berghem, dix tableaux dont plusieurs sont de belles vues d'Italie; deux autres vues du même pays, par Jean Both; deux beaux paysages et une scène de famille, par Albert Cuyp; trois par Vander Does; de Carl Du Jardin, cinq paysages, et une composition de grandeur naturelle où l'on voit les cinq régens de la maison de correction d'Amsterdam; de Paul Potter, six paysages, dont l'un, très-remarquable, représente la fable d'Orphée charmant les animaux par le son de sa lyre; enfin trois paysages par Wenix, trois par Wynants, deux par Ruysdael, et deux par Adrien Vande Velde; puis huit marines ou vues d'Amsterdam, par Guillaume Vande Velde, et deux par Backuisen.

Les maîtres de l'école hollandaise, qui se distinguent par le précieux fini de leurs tableaux représentant des scènes familières, sont ici d'un choix extrêmement remarquable. On voit, par Gerard Dow, cinq tableaux, dont deux sont de

véritables diamans. L'un représente l'intérieur d'une école à la lumière; le maître, assis à son pupitre réprimande un écolier, tandis qu'une jeune fille récite sa leçon; près d'elle se voit un sablier et une chandelle qui éclaire ce groupe. A droite est une autre jeune fille debout, tenant une lumière et causant avec un jeune garçon qui écrit sur une ardoise. Sur le devant du tableau se trouve une lanterne entr'ouverte et qui donne de singuliers effets de lumière. Dans le fond du tableau on aperçoit plusieurs écoliers travaillant autour d'une table sur laquelle est une chandelle. Enfin, un autre écolier descend un escalier tenant à la main une autre chandelle. Douze figures entrent dans cette composition éclairée par cinq lumières différentes.

L'autre tableau, moins important, représente un cavalier debout près d'une dame. Il mérite d'être considéré à cause de la réunion de deux grands talens : les deux figures sont de Gérard Dow; Berghem a peint le paysage et un chien.

Les tableaux de Metzu, Mieris Netcher, et Terburg sont aussi dignes de la plus scrupuleuse attention, ainsi que ceux de Schalken, Slingeland, Poelemburg et Vander Werf.

Deux vues de la cathédrale de Delft par Wit, et une de la cathédrale d'Anvers par Pierre de Neeff sont du plus brillant effet, ainsi que celui

de Vander Neer, représentant l'escalier du cloître de sainte Agathe où eut lieu l'assassinat de Guillaume I.er, prince d'Orange.

Enfin on ne doit pas omettre les tableaux peints par Teniers et par Wouwermans : du premier, il se trouve la Tentation de saint Antoine; et du second, la Chasse au Vol qui a fait partie du cabinet de Choiseul.

Il reste encore un mot à dire d'un magnifique ouvrage peint par Rembrandt en 1661. Il ne fait pas partie du Musée, mais il serait assurément bien digne d'y être. Ce tableau représente le professeur Nicolas Tulp faisant une démonstration anatomique en présence de Jacques de Witt et autres personnages illustres de cette époque. Admirable sous le rapport de l'expression et de la couleur, cette précieuse peinture est placée dans le local où se donnent les leçons d'anatomie, dans une des tours du poids Saint-Antoine. La célébrité de ce tableau a pu s'étendre avec plus de facilité par la belle gravure qu'en a faite M. Jacques de Frey en 1798. Depuis mon retour, j'ai entendu dire que l'administration du théâtre anatomique cherchait à vendre ce chef-d'œuvre.

LA VIEILLE ÉGLISE.

Il existe ici plusieurs grands tombeaux en marbre noir ou de couleur, avec des figures et des bas-

reliefs en marbre blanc, plus riches, il est vrai, par la matière que par le goût du dessin, mais tous curieux, comme rappelant les hauts faits de personnages remarquables, et comme étant un objet de la reconnaissance nationale, puisqu'ils ont été construits par ordre des états-généraux. On voit aussi dans la vieille église des vitraux peints fort remarquables, représentant l'Annonciation et la Visitation, avec les figures des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et au-dessous, d'un côté, un homme vêtu d'une robe grise, et un évêque, à la crosse duquel est attachée une banderolle, sur laquelle on lit cette inscription : NEMO LÆDITUR NISI A SE IPSO; de l'autre côté, plusieurs femmes à genoux. On pense que ces figures sont celles du donateur Jean-Nicolas van Hoppen, accusé, en 1520, de favoriser les idées de Luther, et celle de son confesseur qui l'obligea à aller à Rome où il n'obtint l'absolution de sa faute qu'avec la promesse de faire faire ces deux grands vitraux. Les autres figures sont sans doute des personnes de sa famille. Un troisième vitrail, dont l'origine est inconnue, représente la mort de la Vierge. Deux autres vitraux offrent la Reconnaissance des Provinces-Unies, par Philippe, roi d'Espagne, après le traité de Munster en 1648; puis les armoiries de tous les bourgmestres d'Amsterdam, depuis l'année 1578.

Le plus ancien tombeau est celui de Jacques

van Heemskerk ; plusieurs inscriptions rappellent ses glorieuses actions : un bas-relief en marbre blanc représente la bataille navale devant Gibraltar, où il fut tué en 1607.

De l'autre côté du chœur est le tombeau du contre-amiral Corneille Jamz, tué en 1633 devant Dunkerque.

Dans la chapelle Sainte-Élisabeth est le tombeau de l'amiral Abraham Vander Hulst, tué en 1666.

On voit vis-à-vis celui de l'amiral Isaac Sweers, mort en 1673. Son buste en médaillon est sur le haut du cénotaphe, et dans le bas est un bas-relief représentant le combat dans lequel fut tué cet amiral.

Assez près de là est placé le tombeau du contre-amiral Guillaume Vander Zaan, tué en 1569. On y a joint également son buste, en médaillon, et un bas-relief.

ÉGLISE NEUVE.

On prétend que cette église est construite sur le modèle de la cathédrale d'Amiens; mais cette ressemblance est loin de m'avoir frappé. Elle fut fondée en 1408 par Guillaume Eggaert, dont le tombeau consiste en un simple marbre bleu d'ardoise, sans aucune inscription.

A l'extrémité du chœur se voit le tombeau du célèbre amiral, Michel-Adrien de Ruyter, mort en 1676. Sa statue en marbre blanc est couchée, la

tête appuyée sur un canon, et tenant a la main un bâton de commandement; les statues de la Prudence et de la Constance sont placées à droite et à gauche du monument.

A droite du chœur sont placés les tombeaux de David Sweers, capitaine, tué en 1673, et de Guillaume de Bentinck, mort en 1781.

Le tombeau de Jean van Galen, mort en 1653, est derrière la chaire; on y voit sa statue en marbre blanc.

La chaire est un monument des plus remarquables; elle est ornée des statues des quatre Évangélistes, puis de celles des vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité, la Force, la Prudence, et la Justice. Cet ouvrage est dû au ciseau du sculpteur Vinkenbrinck.



LEYDE.

Cette ville est très-bien bâtie ; elle a des remparts considérables et assez élevés. *Breed-Straat* est une rue superbe et fort large, ainsi que l'indique son nom. C'est là que se trouve l'hôtel-de-ville, beau bâtiment où l'on a placé quelques tableaux, entr'autres un Jugement-Dernier par Lucas de Leyde. Malgré la réputation dont jouit ce morceau, ainsi que son auteur, il m'a paru inférieur à celui de son maître, Corneille Engelberg. On voit, dans la même salle, deux beaux tableaux, l'un par Ferdinand Bol, l'autre par J. Lievens; puis une suite de sept tableaux peints par Schouten, et représentant les principaux officiers de la garde bourgeoise de Leyde en 1574.

LA BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque de la ville est placée dans une ancienne église. Lorsque je la vis, en 1812, elle ne contenait que dix mille volumes, et ressemblait à un simple magasin plutôt qu'à une bibliothèque publique. Elle est coupée dans sa longueur par trois corps de tablettes qui forment quatre galeries : celui du milieu peut avoir dix pieds d'éléva-

tion; les deux autres n'en ont que six. Sur les deux côtés, au-dessus des tablettes, sont placés plusieurs portraits de savans hollandais peints à l'huile.

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE.

C'est dans le même bâtiment que se trouvent les Cabinets d'Anatomie et d'Histoire-naturelle. On y a réuni une collection curieuse d'os ayant des difformités causées par des maladies ou des accidens de diverse nature. Parmi les monstruosités, on remarque une tête d'une grosseur extraordinaire, ainsi que l'os de la cuisse et de la jambe d'un paysan nommé Cujanus, mort à quarante-sept ans, en 1749, et qui avait sept pieds neuf pouces*. Auprès, on a placé son soulier, ainsi que celui d'un pêcheur dont la taille était d'un pouce de moins, et dont le soulier cependant est plus grand.

C'est dans l'église Saint-Pierre que se trouve le tombeau du savant médecin Boerhave, dont la réputation était si étendue qu'un mandarin lui envoya de la Chine une lettre avec cette adresse : *à M. Boerhave, médecin en Europe.* On y voit aussi le tombeau de Camper, et celui de Meerman, littérateur distingué qui périt en 1807, lors

* C'est le pied d'Amsterdam qui a 6 lignes 1/2 de moins que le pied de roi.

de l'explosion d'un bateau de poudre qui traversait la ville.

Aux environs de Leyde, on voit plusieurs moulins dont quelques-uns sont bâtis avec solidité, et paraissent indiquer l'aisance des propriétaires; mais j'ai demandé vainement celui où est né Rembrandt, on n'a pu me l'indiquer. Cependant deux siècles se sont à peine écoulés depuis la naissance de cet artiste, et ses compatriotes ne connaissent plus maintenant le lieu où il est né, et où il fit ses premiers ouvrages.





UTRECHT.

Cette ville est loin d'offrir l'image de la propreté que l'on se plaît tant à admirer, dans toutes les villes de la Hollande. Le pavé des rues est à une grande élévation au-dessus des canaux; et dans cette hauteur, il se trouve un étage souterrain occupé ordinairement par des gens du bas peuple, qui souvent étalent, devant leur habitation, du linge, de vilaine poterie et des légumes.

L'Hôtel-de-Ville est bien éloigné d'avoir la noblesse de celui de Leyde. La salle du conseil municipal est celle où a été signé le célèbre traité de 1712, auquel on a encore si souvent recours dans les transactions diplomatiques.

La Cathédrale ne présente rien de remarquable, mais la tour est assez élevée. On y monte par 462 marches. La vue sur la plate-forme offre une étendue de douze lieues, dans laquelle se trouvent comprises les villes de Rotterdam, Leyde et Amsterdam. On y voit le tombeau de l'amiral Guillaume-Joseph de Gendt, tué en 1662. Sa statue en marbre blanc est couchée sur son tombeau, qui lui fut élevé par ordre des états de Hollande.

Le Jardin d'Histoire-naturelle est fort

bien entretenu. J'y ai vu un assez bon nombre de plantes rares, et en très-bel état. Il y avait alors un fort bel aloës en fleur.

La Bibliothèque de la ville contient dix mille volumes d'un bon choix, mais elle a l'apparence misérable du magasin d'un bouquiniste. La plupart des volumes sont placés la tranche par-devant, afin de dissimuler les nombreuses déchirures, et les lambeaux qui déparent les dos de ces livres. Les tablettes sont numerotées, et le catalogue indique seulement le numéro de la tablette sur laquelle doit se trouver l'ouvrage; les volumes n'ont aucun timbre, et s'il arrive qu'un livre ait été déplacé, ou que la tranche soit par-devant, il ne peut plus être retrouvé que par le seul effet du hasard.





LA HAYE.

La ville de La Haye est assez bien bâtie; la plupart des maisons sont en brique avec des bornes et des trottoirs en marbre de Flandre, dans les rues les plus larges. Les croisées ne s'ouvrent point comme les nôtres; elles sont à coulisses et se lèvent dans toute leur largeur, comme en Angleterre. Un contre-poids les tient en suspens, à la hauteur où on veut les placer.

Les plus belles rues sont celles de *Spuy-Straat, Wagen-Straat;* elles n'ont point de canaux comme le Spuy par où arrivent les barques de Rotterdam, et le *Princh-Grast* qui, par ses plantations d'arbres, est l'un des endroits les plus agréables de la ville : c'est là que se tient le Grand-marché. Au milieu est un grand bâtiment pour le Marché aux grains; dans le même local, au premier, se trouve établie l'Académie de peinture. La Prison est aussi dans cette même rue; ainsi qu'un vaste bâtiment carré dans lequel on compte soixante-quatre appartemens destinés à loger des ménages peu fortunés. Le jardin qui occupe le milieu est divisé en petites portions, séparées par des haies pour chacun des habitans. Cette fondation a été faite par M. van Nieukop.

L'ancien palais du Stathouder est irrégulier; la partie neuve est construite en pierre; c'est là que se tient maintenant la chambre des députés. La face principale du palais donne sur une grande pièce d'eau, nommée le Vivier, parce qu'il y a en effet un courant, faible il est vrai, mais suffisant pour empêcher les eaux de se croupir, comme cela est si fréquent dans les canaux. Au milieu du Vivier, il existe une petite île plantée d'arbres. En face du palais est une grande et belle promenade à quatre rangs d'arbres. C'est dans une des maisons de cette partie qu'est placée maintenant la Bibliothèque et le Cabinet des antiquités.

L'Hôtel-de-Ville de La Haye n'est remarquable en aucune manière. Auprès, est la grande église surmontée d'une flèche assez élevée. Dans l'intérieur est le tombeau de Jacques de Wassenaer, grand amiral qui fit sauter son vaisseau en 1665. Sa statue en marbre blanc est placée debout au milieu d'un pavillon, soutenu par quatre colonnes en marbre de couleur. A chaque angle se trouvent des figures en marbre blanc, représentant la Force, la Sagesse, la Vaillance et la Fidélité. Il fut construit par ordre des États-Unis.

L'ancien palais du prince de Nassau a été, depuis quelques années, converti en un théâtre assez joli.

PALAIS DU BOIS.

A la porte de La Haye, du côté du nord, est un bois de trois quarts de lieue de longueur sur un quart de lieue de largeur; la promenade en est des plus agréables. C'est une haute futaie de hêtres, dans laquelle se rencontrent aussi quelques chênes. On croit que ce bois est un reste des forêts qui autrefois couvraient le sol. Du moins il est certain qu'en 1574, il était déjà tellement estimé que le roi d'Espagne Philippe II fit aux généraux de ses armées, la défense expresse d'y laisser commettre aucun dégat. Cependant, l'année suivante, le Prince d'Orange, Guillaume I.er, d'accord avec les états de Hollande, avait pris la résolution d'abattre le bois de La Haye, et de vendre le terrain par portions; mais aussitôt la magistrature de la ville, et la Cour de justice firent les remontrances les plus vives. Ils offrirent même d'abandonner les répétitions qu'ils avaient à faire contre le gouvernement, tant pour des sommes prêtées antérieurement que pour les cloches de la ville, prises, depuis peu, afin d'en faire des canons; ils offrirent en outre un nouveau don de mille florins. Ces propositions ayant été acceptées, le bois est devenu une propriété à-la-fois publique et particulière, dont aucune autorité ne peut plus disposer, puisque les particuliers y ont un droit personnel, aussi constant

que l'administration de la ville. Ce bois, entouré d'un fossé, est planté irrégulièrement, mais il est traversé par les grandes routes de Leyde, de Harlem, et d'Amsterdam, puis coupé par des allées plus ou moins droites où l'on peut se promener en voiture.

Vers l'extrémité du bois, dans la partie la plus éloignée de la ville, est une habitation nommée la Maison du Bois; elle fut bâtie par la princesse Amélie de Solms, sur les dessins de Pierre Post. Ce monument fut élevé par cette princesse comme un témoignage d'affection et de reconnaissance pour la mémoire de son mari, le prince Henri-Frédéric, mort en 1647. La Maison du Bois ne consistait d'abord qu'en un pavillon, au milieu duquel est un grand salon octogone de quarante-huit pieds de diamètre, et de soixante pieds de hauteur jusqu'au sommet de la coupole. Ce grand et beau salon est entièrement couvert de peintures allégoriques relatives à l'histoire du prince Henri-Frédéric, pacificateur des Provinces-Unies. Toutes ces peintures sont exécutées par des artistes du pays. Elles sont toutes d'une couleur vigoureuse et brillante d'un effet très-piquant, et qui fait honneur à l'école hollandaise.

Le tableau au-dessus de la cheminée est peint par César van Everdingen, natif d'Alkemaer. Il est relatif à la naissance du prince. Minerve le

reçoit sur son bouclier des mains de Louise de Coligni, sa mère. Guillaume I.er est assis sous un dais où la mort vient le menacer; cela rappelle la mort du père qui arriva quatre mois après la naissance du fils. A gauche de la cheminée sont deux tableaux de van Thulden, élève de Rubens, et natif de Bois-le-Duc. Dans l'un de ces tableaux, le prince est admis aux grades de capitaine-général et d'amiral; dans l'autre, on le voit, âgé de seize ans, près de son frère, le prince Maurice, qui commandait à la bataille de Nieuport. Au-dessus des fenêtres est une peinture de Gérard Hondhorst d'Utrecht; elle représente le mariage du prince avec Amélie de Solms. En face, au-dessus de la porte, van Thulden a peint le prince élevé au sthatouderat après la mort du prince Maurice, son frère. A côté se voient trois tableaux de van Thulden: savoir, la Survivance du stathouderat accordée à Guillaume II, âgé seulement de cinq ans; le Prince Henri-Frédéric foulant aux pieds l'Envie, la Flatterie et la Vengeance; puis Charles I.er, roi d'Angleterre, donnant sa fille au prince Guillaume. Deux autres tableaux de Hondhorst figurent le mariage des deux enfans du prince Henri-Frédéric, Guillaume II avec Marie d'Angleterre, et Louise-Henriette avec Guillaume-Frédéric, électeur de Brandebourg.

Dans la partie en face de la cheminée est un grand tableau de 24 pieds de large sur 27 de haut; il est peint par Jacques Jordaens, et représente Henri-Frédéric, assis sur un char de triomphe attelé de quatre chevaux blancs, conduits par Minerve et par Mercure. La Victoire l'accompagne et tient une couronne de laurier sur sa tête. A droite et à gauche de ce tableau se trouvent placés les restes du cortége, tels que sacrificateurs et joueurs d'instrumens. Ces figures sont peintes par de Bray, Zoutman, Grebber, et aussi Van Thulden.

Quatre autres tableaux garnissent les panneaux inférieurs : les deux auprès de la cheminée sont de Van Thulden; ils représentent des Cyclopes dans l'atelier de Vulcain, et Vénus avec des Nymphes. Ceux en face peints par Hondhorst représentent, à droite, la princesse Amélie avec ses quatre filles, et, à gauche, le Temps triomphant de l'Envie. La coupole est peinte par Grebber, et est également remplie d'allégories relatives au prince, dont on voit l'apothéose. Au centre, est le portrait de la princesse Amélie de Solms, en habit de veuve.

Depuis 1815, le roi a fait faire de grands changemens dans la partie du bois qui avoisine le palais. C'est maintenant un jardin planté d'arbres rares, et coupé de canaux d'eaux vives, animés par la pré-

sence d'une assez grande quantité d'oiseaux aquatiques apportés de différens pays.

MUSÉE.

Le Musée de La Haye se compose en grande partie des tableaux du cabinet de l'ancien Stathouder, dont plusieurs ont été vus au Musée de Paris. Tous ces ouvrages sont d'un choix remarquable; la plupart peuvent être regardés comme de véritables chefs-d'œuvre. Le roi de Hollande achète encore chaque année des tableaux de peintres modernes; ces nouveaux ouvrages se distinguent aussi par un coloris vrai et vigoureux.

Parmi les ouvrages des maîtres les plus anciens nous citerons d'abord la fille d'Hérodiade, par Lucas de Leyde; le Massacre des Innocens, par Corneille de Harlem; le Festin des Dieux, par Bloemaert; plusieurs tableaux par les Breughel; Ulysse reconnaissant Achille, l'un des plus beaux tableaux de Gérard Lairesse; enfin, le charmant et délicieux ouvrage de Kayser, si connu par la belle gravure qu'en a donnée le graveur Suyderhoef, et représentant les quatre bourgmestres d'Amsterdam, auxquels on vient annoncer l'arrivée de la reine Marie de Médicis.

Le prince de l'Ecole flamande n'a dans ce Musée que quatre tableaux dont deux sont les portraits de Catherine Brande, sa première femme, et

d'Hélène Forman, sa seconde femme. On y voit six portraits par Van Dyck. Quatre tableaux par Rembrandt, dont le vieillard Siméon recevant l'Enfant-Jésus dans le temple; puis, par Ferdinand Bol, le portrait de l'amiral de Ruyter, ainsi que celui de son fils. Un autre portrait fort curieux est celui du peintre Paul Potter, par Barthélemy Vander Helst, émule, et l'on peut même dire, rival de Van Dyck.

Des habiles paysagistes hollandais, on doit citer ici en première ligne quatre tableaux par Berghem, dont une vue d'Italie, avec des figures de grandeur naturelle. Sur le devant du tableau est une bergère assise, tenant sur ses genoux un enfant endormi, tandis que de la main gauche elle repousse une chèvre qui pourrait réveiller l'enfant. Deux belles vues d'Italie, par Jean Both; deux paysages par Carle du Jardin; trois autres par Paul Potter, dont celui où se voit un pâtre de grandeur naturelle, semblant épier les mouvemens d'un taureau, s'approchant d'une vache couchée; grand et magnifique tableau où le peintre a rendu la nature avec une perfection que l'on pourrait dire inimitable; trois paysages par Ruysdael; une vue de Dordrecht, par Albert Cuyp; deux autres vues par Adrien Vande Velde; deux marines par Backhuisen, dont

une représente le retour de Guillaume III, roi d'Angleterre, à Mausslnis.

De très-beaux tableaux représentant divers animaux sont ceux peints par Hondekoeter, Snyders et Weenix.

On trouve également de véritables bijoux parmi les précieux ouvrages de Gérard Dow, Metzu, François Mieris le père, Guillaume Mieris le fils, Netscher, Schalken, Arris de Voys, Terburg et Vander Werf.

Il faut citer encore deux tableaux par Adrien van Ostade; l'un est un intérieur avec différens personnages; l'autre, peint par ce maître à l'âge de 63 ans, est connu sous le titre du *Chansonnier:* sa grande célébrité doit faire juger de son mérite. Six beaux tableaux de Jean Steen, tous d'un coloris et d'un effet des plus piquans, font bien connaître le talent de ce maître. Des deux tableaux de Teniers, l'un représente un chimiste dans son laboratoire, sujet que le peintre s'est plu à répéter plusieurs fois, et toujours avec succès. On voit aussi, par Wouwermans, neuf tableaux tous remarquables par la finesse avec laquelle ils sont exécutés.

Les tableaux modernes de ce Musée sont choisis de manière à faire apprécier l'école actuelle; nous placerons en tête, la présentation de Raphaël au

Pape, et les défenseurs de Missolonghi, par Odevaere; la toilette de Psyché, par Paelinck; le prince d'Orange visitant la maison des Orphelins à Amsterdam, par Van Brée. Nous terminerons enfin cet article en citant les noms de messieurs Pieneman, Ommeganck, Van Os, Navez, Scheffer, Haag, Dietz, et Cuylenburg, tous artistes distingués, et dont plusieurs tableaux sont placés dans le Musée de La Haye.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

La Biblothèque de La Haye n'est plus dans le même local où je l'avais vue en 1812, mais je retrouvai l'excellent abbé Flament, qui, comme mon compatriote, voulut bien me donner l'hospitalité; j'eus alors, pendant plusieurs jours, l'avantage de loger dans la Bibliothèque, et de m'y trouver avec des personnes parlant toujours français, agrément vivement ressenti lorsqu'on a passé dans des villes où la langue française n'est souvent employée que par complaisance, pour le voyageur admis dans la société.

Cette Bibliothèque est maintenant composée de près de cent mille volumes. Son origine ne remonte qu'à l'année 1798 : elle fut alors formée de ce qui était resté de l'ancienne bibliothèque des Stathouders, à laquelle on réunit les livres venant de plusieurs établissemens supprimés lors de la

création de la république batave. M. Flament, ancien principal du collége de La Marche, forcé par les circonstances de sortir de France, fut alors chargé d'organiser la Bibliothèque nationale. La pureté de ses mœurs, la bonté de son cœur, qui n'exclut pas la fermeté, le mirent dans le cas de triompher de toutes les intrigues, et de se maintenir, à travers tous les mouvemens occasionnés par les divers changemens de gouvernement, dans le poste qu'il occupe d'une manière si convenable.

CABINET DES MÉDAILLES ET PIERRES-GRAVÉES.

Cette Collection, maintenant publique et placée dans une des salles de la Bibliothèque de La Haye, doit son origine au goût qu'avait pour les beaux-arts et pour les antiquités le prince d'Orange Guillaume IV, Stathouder pendant les années 1751 à 1766. Ce prince acheta d'abord la collection de pierres-gravées, formée par le comte de Thoms, gendre de Boerhaave. On ne peut plus maintenant avoir une idée exacte du cabinet du comte de Thoms, puisqu'il ne se trouve pas en entier, dans le recueil de planches in-folio que l'on connaît, et que d'ailleurs on rencontre fort rarement.

Le prince d'Orange, Guillaume V, voulant enrichir le cabinet commencé par son père, char-

gea de sa direction MM. Vosmaer et François Hemsterhuis. La collection particulière de ce dernier fut acquise, il y a quelques années, par le roi actuel, et fait l'un des ornemens du cabinet de La Haye. Les guerres de 1792, et le changement de gouvernement qui en fut la suite, causèrent la dispersion de ce cabinet; cependant le Stathouder eut la facilité d'emporter une partie des objets les plus précieux, et, lors de son retour en 1816, il s'empressa d'ordonner la création d'un Cabinet royal, dont les restes de la Collection d'Orange furent le noyau. Les médailles en or et en argent provenant de la Princesse d'Orange, mère du roi, et de la Duchesse de Brunswick, sa sœur, puis les suites de médailles grecques et romaines, qu'avant son avénement au trône il avait achetées à la vente du célèbre cabinet de Van Damme, y furent aussi réunies.

M. J.-C. de Jonge ayant été nommé directeur de ce cabinet, y établit un ordre convenable. Il chercha les occasions de l'augmenter, et fit connaître son mérite en publiant un ouvrage sous ce titre : *Notice sur le Cabinet des Médailles et des Pierres gravées de S. M. le roi des Pays-Bas. La Haye* 1822, *in*-12.

La première acquisition que fit le roi fut la collection des pierres-gravées antiques qu'avait ras-

semblées Fr. Hemsterhuis, qui avait été, ainsi que nous l'avons dit précédemment, directeur du cabinet d'antiquités du prince d'Orange. Cette collection, plus remarquable par l'importance et la beauté des pierres que par leur nombre, avait passé dans la possession du prince de Gallitzin, ambassadeur de Russie en Hollande; elle appartenait alors à sa fille, épouse du prince de Salm-Reifferscheid-Krautheim. Parmi les chefs-d'œuvre qui s'y trouvent, on compte des pierres-gravées par Dioscoride, Aulus, Cneius, Hyllos, Hellen et Nicomaque.

Le roi enrichit encore son cabinet des pierres-gravées antiques recueillies par M. Hultman. Il y joignit celles de M. Théodore de Smeeth, président des échevins d'Amsterdam; celles du baron Van Hoorn de Vlooswyck, dont on peut prendre connaissance, en compulsant le catalogue rédigé par M. Dubois, Paris, 1819.

Le roi fit encore d'autres acquisitions importantes, telles que les collections de médailles modernes, monnaies, et pièces obsidionales que possédait madame veuve Schuylenberg de Bomnede; la collection des médailles grecques, romaines, cufiques et arabes qu'avait formée le major J.-E. Humbert, pendant un séjour de vingt-cinq années à Tunis; une suite très-curieuse d'écus ou thalers formée par M. J.-J. Stiels, curé à Maestricht;

enfin, une collection nombreuse de médailles, jetons et monnaies modernes, recueillie par M. A. H. Dibbetz à Leyde.

Sans entrer ici dans de grands détails sur ce cabinet, nous croyons devoir dire que le nombre des pierres-gravées est de 1325, dont plus de 300 camées. On doit remarquer principalement parmi les camées antiques :

Une tête D'Hathôr, faussement nommée Isis, vue de face, surmontée du modius et ornée d'un manteau chargé de riches broderies. Ce camée, sur jaspe noir onyx, est gravé avec une finesse admirable; il vient du cabinet Van Horn.

Un camée représentant sur chacune de ses faces un acteur comique enveloppé dans son manteau; sardoine à cinq couches, publiée dans le recueil d'Agostini, sous les noms d'Héraclite et Démocrite.

Tête de Méduse regardant à droite; sardoine à trois couches : la tête est admirable.

Mars tout nu, mais armé de son casque, de son bouclier, et d'une lance avec laquelle il perce le corps du géant Mimas; sardoine dont la gravure est digne des plus beaux temps de la Grèce.

Faune ivre dansant et tenant un rhyton de la main droite; ce camée, sur sardoine, se distingue autant par la beauté de la pierre que par le précieux fini de l'ouvrage.

Tête de Livie, femme d'Auguste; dans ce camée, la tête a peu de saillie, et cependant le travail n'en est pas moins parfait. La perfection du dessin et la beauté du travail ont mis M. Jonge dans le cas de désigner cette pierre comme étant de la main de Dioscoride. Elle vient du cabinet de Thoms.

Buste de la Victoire tenant une palme des deux mains, ouvrage précieux, travaillé en ronde bosse. Sa figure ressemble parfaitement à la tête de Livie dont nous venons de parler.

Buste lauré d'Antoine-le-Pieux, sur une sardoine à trois couches, qui porte le nom de ΜΑΞΑΛΑϹ; mais Gori croit ce nom tracé par une main moderne.

Buste de Geta couronné de laurier, et la poitrine couverte d'une cuirasse; sardoine d'une grande beauté.

Buste ressemblant à Trajan; la tête est couronnée de pampre; cornaline d'un beau travail.

Le camée représentant l'Apothéose de Claude et de sa famille, approche de ceux de Paris et de Vienne pour la grandeur; il est plus remarquable par sa dimension que par la beauté du travail.

Les camées modernes offrent comme remarquables :

L'Enlèvement d'Europe, avec cette inscrip-

tion : JUPITER + EUROPES + TAURUS + AMORE + : très-belle sardoine à trois couches ;

Belle tête de femme ayant le caractère de Diane, sardoine à trois couches ;

Buste d'Auguste couronné de laurier et orné de la chlamyde : beau camée sur jaspe rouge, gravé avec beaucoup d'art dans le siècle des Médicis ;

Buste de Livie, femme d'Auguste, de même nature et de la même époque que le précédent ;

Marie, reine d'Angleterre, onyx de toute beauté et d'un travail parfait ;

Elisabeth, reine d'Angleterre. L'artiste a su profiter merveilleusement des trois couleurs qu'offre cette belle sardoine, et il a réussi avec un si grand succès, que ce camée doit être regardé comme une des plus belles productions de l'art moderne. Le graveur n'a pas mis son nom, mais M. Jonge pense avec raison que cet ouvrage doit être attribué à Coldoré, français d'origine, que sa réputation fit appeler à la cour d'Elisabeth.

Les intailles antiques offrent également de très-beaux morceaux parmi lesquels nous citerons :

Mercure portant Bacchus enfant, excellente gravure antique, sur hyacinthe, dans le champ de laquelle se trouve gravé le nom ΑΥΛΟϹ ; mais que l'on croit d'une main moderne. Cette pierre vient du cabinet de Thoms ;

Bacchus couronné de lierre, tenant une haste

de la main droite et un canthare de la gauche, avec un léopard à ses pieds : dans le haut on voit un Amour ; très-belle gravure sur onyx, du cabinet de Thoms ;

Tête de Vieillard, belle améthyste ; dans le champ on lit ΤΕΥΚΡΟΥ. Cette pièce provient du cabinet de Thoms ;

Héro et Léandre : on voit l'Amour traversant les airs tandis que les vents soufflent, et deux monstres marins sont auprès de Léandre; cornaline dont la gravure est d'une finesse admirable;

Persée debout, tenant de la main gauche la tête de Méduse; devant lui est son bouclier; belle sardoine du cabinet de Thoms, sur laquelle on lit ΑΞΕΟΧ; ce nom n'est peut-être pas très-authentique;

Hercule se reposant après la victoire qu'il vient de remporter sur Cacus; belle gravure grecque sur cornaline, trouvée depuis peu d'années à Sousse, ville située sur la côte de Tunis, et apportée, en 1821, par le major Humbert;

Vieux Faune ivre debout, la tête couronnée de lierre; sardoine de toute beauté et d'une dimension extraordinaire. La pose et l'expression de la figure ne laissent rien à désirer, et rendent cette intaille un morceau des plus précieux;

Un Cheval se cabrant et voulant sortir des ondes où il est retenu par une femme armée d'une

longue pique. M. F. Hemsterhuis a cru voir dans ce sujet Damarète cherchant à dissuader Gélon, tyran de Syracuse, de l'expédition qu'il projetait contre Carthage. Cette améthyste, d'un excellent travail, a été publiée en 1762, dans une lettre adressée par M. Hemsterhuis à M. de Smeth à qui la pierre appartenait alors. Dans le champ, est le nom de ΔΑΛΙΩΝ, graveur, qui n'est connu que par ce seul ouvrage.

Tête de Ptolémée Philopator, excellente gravure grecque sur cornaline.

Hercule enchaînant Cerbère, puis Thésée domptant le taureau de Marathon; toutes deux sur jaspe sanguin d'un beau travail, et d'une haute antiquité.

Diomède enlevant le *Palladium*, très-belle cornaline antique, sur laquelle on lit le nom de ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ, tracé peut-être par une main moderne.

Antinoüs sous les traits d'Harpocrate; cornaline antique, portant le nom de ΕΛΛΗΝ. Cette pierre a été publiée par Stosch.

Jeune Faune assis sur une peau de tigre. Cette belle intaille porte le nom de ΝΙϹΟΜΑϹ; elle est faite sur une agathe noire, et se trouve aussi publiée par Stosch.

Un Sacrifice, offert probablement pour célébrer un mariage. On voit au milieu un terme de Priape, devant lui un autel; deux prêtres font la

cérémonie : près d'eux se voient l'épousée, son père et son mari. M. Hemsterhuis faisait un cas particulier de cette belle cornaline, qu'il croyait gravée dans le siècle d'Auguste.

Buste de Cicéron, vu de face, sur une sardoine de la plus grande beauté. Cette pierre est citée par Lippert, comme l'un des plus précieux monumens de la gravure chez les anciens.

Les intailles modernes présentent aussi des morceaux curieux, parmi lesquels se trouvent quelques belles copies. Un morceau des plus beaux est une tête de Socrate sur diamant. La dureté de cette matière fait qu'elle n'a été employée que fort rarement et seulement par les modernes.

Les médailles passent le nombre de savoir :	33 600,
Médailles grecques.	5 800
Médailles romaines.	11 400
Médailles modernes.	5 800
Monnaies obsidionales.	640
Monnaies de divers pays.	10 000

dont 2500 du royaume des Pays-Bas.

Il faudrait une étude particulière pour bien rendre compte de cette partie intéressante sous plusieurs rapports; nous dirons seulement qu'il s'y trouve des médailles de belle fabrique et parfaitement conservées. On y voit 104 médailles de Lysimaque, en argent; 153 d'Alexandre-le-Grand; une

belle suite de 13 médaillons, en argent, des rois de Pergame; enfin, dans un grand nombre de séries, on rencontre plusieurs médailles très-rares qui n'ont point été décrites dans l'excellent ouvrage de M. Mionnet, ou qui présentent quelques différences. Le cabinet de La Haye offre même plusieurs médailles uniques. Pour en connaître la description, on pourra recourir à l'intéressante notice publiée par J. C. de Jonge, directeur de ce cabinet.

CABINET DE M. LE BARON DE SOELEN.

J'ai déjà eu l'occasion de nommer M. le baron Verstolk de Soelen, avec lequel j'avais été en correspondance; mais je n'avais pas l'honneur de le connaître personnellement. Il m'a laissé voir sa collection sous ses yeux mêmes. Malgré ses grandes occupations, il a bien voulu me permettre de travailler près de lui, et de prendre toutes les notes dont je pouvais avoir besoin.

Sans nuire aux fonctions publiques dont il est chargé, M. de Soelen trouve encore le temps de s'occuper des beaux arts. Véritablement amateur, il recherche ce qui est beau, ne regrettant pas de mettre aux objets un prix élevé, s'ils sont d'une parfaite conservation. Cette règle est observée pour les tableaux, comme pour les dessins et pour les estampes; aussi son cabinet, sans être très-nombreux, est-il digne de l'attention la plus soutenue.

Ce n'est que depuis l'année 1823, que M. de Soelen a commencé à recueillir des estampes; il a eu le précieux avantage de trouver à la vente du cabinet de M. le comte Fries, des œuvres formés avec le plus grand soin, et qui seront toujours des recueils fort remarquables.

Ce n'est pas en si peu d'années qu'il est possible d'arriver à former une collection complète d'estampes; aussi le nombre des maîtres du cabinet de M. de Soelen n'est-il pas très-étendu; mais les œuvres qu'il possède sont presque complets, et d'une telle beauté qu'il serait, je crois, difficile d'en former maintenant de semblables. Jusqu'à présent il ne se trouve, dans cette collection, aucun maître italien ni français; les vieux maîtres n'y ont pas été introduits non plus; mais on ne peut trop admirer la beauté des œuvres d'Albert Durer, Rembrandt, van Ostade, Ruysdael, Corneille Visscher, Goltzius, Suyderhoef et Wille.

Toutes les estampes de ces maîtres sont des meilleures épreuves, souvent *avant la lettre* ou avec des remarques, et d'une parfaite conservation. Ces pièces sont placées sur un papier fort épais, lissé d'un côté, ce qui contribue à leur conservation; les volumes sont reliés en maroquin rouge avec la plus grande magnificence.

L'œuvre d'Albert Durer est composé de

deux volumes : l'un contient les estampes gravées sur cuivre par ce maître, aussi célèbre comme graveur que comme peintre. En tête se trouve une note de la main de Mariette, par laquelle cet amateur annonce que les épreuves viennent de l'œuvre qui avait été recueilli par Abraham Ortelius, habile géographe hollandais, mort en 1598. L'autre volume renferme les épreuves de gravures faites sur bois, par différens artistes d'après les dessins d'Albert Durer; elles ont été recueillies par M. de Praun, célèbre amateur de Nuremberg, mort à Bologne en 1616.

Parmi les estampes en taille douce, on remarque :

Adam et Ève, n.° 1;

L'Enfant Prodigue, n.° 28;

La Vierge au Linge, n.° 42;

Le Grand saint Jérôme, n.° 61, deux épreuves dont une n'est pas ébarbée;

Le Grand-Satyre, n.° 73;

La Tempérance, n.° 77;

Le Portrait de Patenier, ami du peintre Albert Durer, n.° 108. Cette estampe est de la plus grande rareté; mais, quoique en grande réputation, elle n'est réellement curieuse que par ce motif, car elle est loin de faire connaître le talent du graveur dans toute sa perfection.

Dans l'œuvre de Corneille Visscher, les pièces les plus dignes d'attention sont, le portrait

de Junius et celui d'Adrien Pauw, très-belles épreuves *avant la lettre.*

Le portrait de Camphuysen, trois épreuves, *avant et avec l'écriteau,* puis avec l'année 1656.

Celui de Guillaume de Ryck, trois épreuves diffèrentes ; l'une *avant la lettre*, l'oreille et les cheveux très-chargés d'ombre, et le dos du fauteuil découvert ; la seconde *avec deux lignes d'écriture ;* la troisième *avec douze vers*, l'oreille et les cheveux éclaircis, puis le manteau couvrant une partie du dos du fauteuil.

Le petit portrait de Paep, trois épreuves différentes. Un autre portrait du même, plus grand et où se trouve la vue de la Bourse d'Amsterdam.

Le portrait de Coppenol, deux épreuves *avant la lettre* et une *avec la lettre ;* l'une des deux premières offre sur sa marge quelques mots de la main même de ce célèbre maître d'écriture.

Enfin, il se trouve quatre épreuves différentes du portrait du poète Vondel : la première est *avant la lettre* et avec le Flûteur ; dans la seconde, aussi *avant la lettre*, le Flûteur est remplacé par la statue d'une Muse; dans la troisième, *le nom de Visscher est écrit sur la petite feuille de papier,* et on lit quatre vers au bas de l'estampe. Enfin, dans la quatrième, à la place du nom de Visscher, se trouve une *petite tête de Satyre*, un mascaron cache l'entrée de la boîte.



DELFT.

Rien n'est plus agréable que la route de La Haye à Delft ; elle est par-fois moins élevée que le canal qui la borde d'un côté, de sorte que, ne voyant pas l'eau ni même le bas des barques chargées de monde, on croirait voir des sociétés entières glisser sur une simple prairie, semblable à celle qui est de l'autre côté du chemin. De ce côté, se trouvent disséminées de jolies maisons de campagne dont l'approche est toujours ornée de fleurs charmantes, cultivées avec grand soin.

On voit aussi un grand nombre de moulins à vent; quelques-uns d'eux servent à faire de la farine; d'autres sont employés pour de l'orge mondé ou du gruau ; d'autres sont des scieries, dans lesquelles les arbres arrivent à flot par le canal qui passe près du moulin ; des barques viennent ensuite prendre les planches, et les conduire dans d'autres villes par les mêmes canaux. Mais la plus grande partie de ces moulins ne servent qu'à faire mouvoir des pompes pour l'épuisement des eaux, dont les prairies seraient bientôt couvertes, puisqu'elles sont, la plupart, de deux ou trois pieds plus basses que les canaux.

La ville de Delft est petite, mais elle est très-

jolie. On voit encore le château où, en 1584, fut assassiné le prince Guillaume de Nassau. Son tombeau de 22 pieds de long sur 15 de large est dans une des églises de cette ville. Il lui fut élevé, par les états des Provinces-Unies, comme un témoignage éternel de son grand mérite. Ce monument, en marbre noir, est orné de vingt-deux colonnes en marbre de couleur. La statue du prince, en marbre blanc, est couchée sur le tombeau; à ses pieds est placée l'image de son chien qui, dit-on, aida à retrouver l'assassin caché dans la foule. On assure que ce chien ne voulut ensuite ni manger ni boire, et on ajoute qu'il se laissa mourir comme pour donner un exemple de fidélité, et afin de n'avoir pas d'autre maître. Sur le devant du tombeau est une autre figure assise, du même prince, en bronze. Aux angles sont quatre statues, en marbre blanc, la Justice, la Liberté, la Religion et la Force.

On voit encore à Delft d'autres tombeaux en marbre noir avec des statues en marbre blanc : ce sont ceux de l'amiral Pierre Hein, natif de Delft, et qui mourut en 1639; de Leuwenhoe, de Grotius, d'Elisabeth Marnix, et celui du célèbre amiral Tromp, tué en 1653. Il porte, dans ses armes, une fleur de lys, qui lui fut donnée par le roi Louis XIII en 1639, pour avoir défait la flotte d'Espagne dans une bataille navale entre Calais et Douvres.



ROTTERDAM.

Cette ville, située sur les bords de la Meuse, est, ainsi que les autres villes de la Hollande, bâtie en briques et en bois. Dans les rues les plus larges, les maisons sont décorées d'un perron, en marbre de Flandre, de huit ou dix marches, et par lequel on arrive au principal appartement; l'étage inférieur est occupé par des cuisines, des magasins, ou des boutiques. La plupart des rues sont fort larges, et au milieu passe un canal très-profond par où les vaisseaux peuvent arriver jusqu'au-devant du magasin où ils doivent débarquer les marchandises. Le quai de la Meuse est planté d'un rang de grands arbres, et devient, par ce moyen, une belle promenade très-fréquentée. Souvent on y prend de petites embarcations pour traverser le fleuve, qui est si étendu que c'est à peine si on distingue le petit village construit au bord opposé, et où les sociétés vont faire des parties de plaisir.

La Bourse est un bâtiment carré, bâti en pierre, mais sans aucune décoration. C'est dans ce même local que se trouve le cabinet d'histoire-naturelle.

La grande église est très-simple, cependant on y voit plusieurs tombeaux:

Celui d'un vice-amiral, nommé Lambert,

mort en 1625, et auquel on donna le surnom de *Moy* à cause de sa grande beauté. Ce tombeau, décoré des statues de Neptune et de Bellonne debout sur un dauphin, porte une inscription latine en l'honneur de l'amiral.

Sur le tombeau de Corneille de Witt, tué en 1658, est la statue en marbre blanc de ce capitaine.

Celui du célèbre amiral Egbert Barthélemy de Cortnaer, mort en 1665, est remarquable. Le fond est en marbre noir; sa statue, en marbre blanc, est couchée la tête appuyée sur la culasse d'un canon.

Tous ces mausolées ont été élevés par ordre et aux frais des États-Unis.



ANVERS.

En passant à Anvers, je m'y arrêtai peu de temps. Déjà, quelques années avant, j'avais eu l'occasion de voir les objets d'art les plus importans de cette ville; cependant je voulus profiter de mon nouveau passage pour voir le cabinet de MM. Geehland et celui de M. Frédéric Verachter, mais je ne pus que les parcourir à la hâte, car il ne m'était plus possible de rester assez de temps pour les étudier ainsi qu'ils l'auraient mérité.

CABINET DE MM. GEEHLAND.

Ces deux frères, amateurs éclairés, ont réuni des livres, des estampes et des médailles : les livres sont choisis avec soin parmi les meilleures éditions; plusieurs sont des exemplaires de remarque; les estampes sont également d'un beau choix. Parmi les œuvres des grands-maîtres, MM. Geehland ont montré une prédilection toute particulière pour les ouvrages de leurs compatriotes Rubens et van Dyck. MM. Geehland ont un nombre considérable de portraits gravés d'après ce dernier maître, l'un de ceux qui fait tant d'honneur à leur école : ils sont tous des premières

épreuves *avec les lettres G. H.* qui indiquent le nom de l'éditeur *Gilles Hendrick*. Plusieurs sont doubles avec des différences; mais ce qui est fort remarquable, c'est que tous ces portraits ont leur marge entière, que tous, ils sont d'une parfaite conservation, et d'une fraîcheur véritablement surprenante.

Parmi les estampes d'Italie, que possèdent MM. Geehland, il se trouve plusieurs pièces de Marc-Antoine et de ses élèves; entr'autres, la Femme adultère, par Diane Ghisi, magnifique épreuve *avant les armes*.

Quant à leurs médailles, elles sont modernes; mais il ne se trouve nulle part une collection aussi complète de toutes celles qui ont rapport à l'histoire des Pays-Bas. Elle se compose de plus de sept mille pièces, presque toutes à fleurs de coins. Quelques-unes de ces médailles remontent au temps de Charlemagne, et se rencontrent très-difficilement. D'autres plus rares encore ont rapport à la révolution des Pays-Bas en 1572. MM. Geehland n'ont pas négligé non plus de recueillir tout ce qui a été frappé sous le dernier gouvernement de la Hollande; ils se sont même procuré des monnaies qui, n'ayant pas eu cours, ont acquis, pour les amateurs, un prix bien supérieur à leur valeur intrinsèque.

Le catalogue le plus naturel de cette belle col-

lection est l'histoire métallique de Hollande, publiée sous le titre de *Beschryving der Nederlansch historipaningen, etc., door Fr. Mieris an Gerard van Loon*, 1730; 10 *vol. in-folio*. Mais un exemplaire ordinaire n'était pas convenable pour une collection parvenue presqu'au complet, et dans laquelle même on remarque des médailles tellement rares qu'elles n'ont pas *été décrites* par Mieris. MM. Geehland ont acquis, en 1827, un magnifique exemplaire de cet ouvrage. Il est sur grand papier de Hollande, avec grande marge, ayant dix-huit pouces dix lignes de hauteur sur treize pouces de largeur. Il est magnifiquement relié en maroquin rouge, doublé de tabis. Les tranches, avant d'avoir été dorées, ont été peintes, et offrent des arabesques, au milieu desquels se voit l'écusson des armes de Hollande. Ce bel exemplaire a été relié, en 1719, par *Upsale Leucas*, pour M. D. Tullcken, Bourgmestre de Middelburg, régent de la compagnie des Indes, et doyen de la confrérie des imprimeurs et relieurs.

CABINET DE M. FRÉDÉRIC VERACHTER.

Lorsqu'un amateur commence à recueillir des estampes, il est bien rare qu'il ne se forme pas un plan, et qu'il prenne tout ce qui se présente à lui; au contraire, il ne désire, il ne cherche ordinaire-

ment que ce qui peut être compris dans son cadre, et rejette avec une apparente indifférence les objets qui ne peuvent s'y rapporter. Les uns ne s'occupent donc que de recueillir des gravures anciennes ou des estampes d'après les plus célèbres peintres d'Italie; d'autres ne veulent que des eaux fortes, faites par les peintres eux-mêmes, et dans lesquelles, au lieu d'un copiste froid, on retrouve la liberté, le génie créateur d'un véritable artiste. Quelques-uns ne cherchent que des portraits de personnages plus ou moins célèbres; d'autres enfin ne s'occupent que d'avoir des estampes historiques ou topographiques, ayant rapport à la ville ou au pays qu'ils occupent. C'est une collection de cette dernière espèce que forme M. Frédéric Verachter, jeune amateur attaché aux archives de la ville d'Anvers. Son but est de réunir toutes les estampes qui ont rapport à l'histoire de cette ville, soit par le sujet qu'elles représentent, soit parce qu'elles sont dues au talent d'un anversois. M. Verachter possède déjà des pièces très-intéressantes à cet égard; et nul doute qu'avec le soin continuel qu'il met dans ses recherches, il ne parvienne d'ici à quelques années à former une collection qui deviendra un monument digne d'être conservé par la ville elle-même.

Ce jeune amateur a aussi commencé un œuvre de Rembrandt. Il est bien loin d'être complet,

mais les épreuves qu'il possède sont choisies avec soin. Il a aussi recueilli des paysages gravés à l'eau forte par Waterloo. On en remarque un dont nous croyons devoir donner la description, puisqu'elle ne se trouve pas dans le catalogue publié par Bartsch. Cette pièce peut recevoir la dénomination de :

L'Homme au bord de l'eau.

Au milieu est une rivière venant du fond à droite, sur le devant de la gauche ; dans le fond de ce côté est un rocher escarpé, sur le haut duquel on aperçoit une tour en partie ruinée. Sur le devant, à droite, sont deux grands arbres, dont un a des branches fort étendues ; auprès, un homme appuyé sur son bâton paraît regarder la rivière. Au bas, à gauche, on lit : *A. Waterloo fec.* La planche a une marge de deux lignes :

Hauteur : 5 p. Largeur : 4 p.

M. Verachter se propose aussi de publier un ouvrage relatif à l'histoire de la ville d'Anvers ; et les recherches qu'il a faites dans cette intention lui ont donné occasion de rectifier la date de la naissance du graveur Gérard Édelinck.

LE MUSÉE.

C'est dans l'ancien couvent des récollets qu'est placé le Musée. Cette nombreuse collection contient des tableaux d'un grand mérite de plusieurs

peintres de l'école flamande. Il serait trop long de parler avec détail de tous les ouvrages de prix qu'elle renferme ; mais je crois cependant devoir citer comme méritant une attention particulière :

Une Adoration de Bergers; saint Luc devant un chevalet; et la Chute des Anges rebelles, par Franc-Floris. Ce dernier tableau, d'un dessin un peu maniéré, offre plusieurs têtes fort belles. On aperçoit sur le corps de l'un des anges des ténèbres une guêpe dont la piqûre lui fait sans doute éprouver une vive douleur, à en juger par l'expression de sa figure. On prétend que cette mouche n'est point l'ouvrage de Franc-Floris, mais celui de Quentin Metsis qui, n'étant d'abord qu'un simple maréchal, avait osé demander en mariage la fille du peintre Franc-Floris. L'artiste, ne pouvant souffrir une telle mésalliance, répondit qu'il ne la donnerait qu'à un peintre. Le pauvre ouvrier quittant alors le marteau et l'enclume, prit en place la brosse et la palette, et devint en peu de temps digne de celle qu'il aimait. Il fit, dit-on, cette mouche à l'insu de Franc-Floris, et il eut la satisfaction de voir le peintre chercher à la chasser avec précaution. On sent bien qu'alors il ne fut plus possible au père de résister à un amour qui avait causé un tel prodige. Cette histoire est-elle vraie? On peut en douter; mais ce qui est certain, c'est qu'on montre, dans la ville d'Anvers, un puits entouré de barrières en fer qui

sont regardées comme l'ouvrage de Metsis. On voit au musée, un Christ descendu de la croix, ouvrage véritablement admirable, de ce même artiste. Ce tableau a deux volets représentant le martyre de saint Jean l'Évangéliste, et Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste : il appartenait autrefois à la corporation des menuisiers de cette ville et se trouvait dans la cathédrale.

Les tableaux de Martin de Vos sont au nombre de quatorze; tous retracent des paraboles de l'Évangile, ou bien des scènes de la Vie des Saints.

Un tableau de François Pourbus représente saint Eloi prêchant devant un nombreux auditoire. Ce charmant ouvrage d'un artiste connu par ses beaux portraits, offre une composition riche et pleine de sagesse; l'exécution en est très-soignée.

Michel Coxcie, peintre célèbre, a fait, à l'âge de 82 ans, un martyre de saint Sébastien qui mérite d'être considéré avec attention, et qui est un des morceaux les plus curieux du Musée d'Anvers.

Octave van Veen, plus connu sous le nom d'Otto Venius, fait voir que, par son talent, il était bien digne de diriger Rubens. Ses tableaux d'une brillante couleur, sont aussi pleins d'expression. Dans la Vocation de saint Mathieu, le peintre a donné au Sauveur un air de persuasion irrésistible, et à saint Mathieu un caractère de soumission et d'une foi parfaite. Saint Luc et probablement saint

Paul devant l'empereur Néron, est également un morceau très-remarquable.

Il est facile de concevoir que l'on doit rencontrer ici de beaux ouvrages de Rubens, prince de l'École flamande, artiste digne d'admiration en tous lieux et qui dans son pays est l'objet de la plus haute vénération. Le Musée d'Anvers possède quatorze tableaux et six esquisses de ce maître.

L'Adoration des Mages, vaste et belle composition de plus de vingt figures de grandeur colossale, a été conçue sans peine et exécutée en treize jours. La richesse des étoffes dont sont revêtus les rois et leur suite nombreuse, fait un contraste frappant avec l'état de pauvreté du lieu où vient de naître le Roi des Rois. La figure de la Vierge est des plus gracieuses; celle de l'Enfant-Jésus est d'une expression merveilleuse. Ce tableau était autrefois au maître-autel de l'abbaye de Saint-Michel, où Rubens se retira après la mort de sa mère. Il a été gravé en 1664 par *A. Lommelin.*

Deux Saintes-Familles, dont une est un superbe tableau, donné par l'auteur lors de sa réception à l'Académie; l'autre, avec un martyre de saint Jean l'Evangéliste, a servi de volet à la descente de croix, qui se voyait autrefois dans la cathédrale au tombeau de la famille Michielsens.

Jésus-Christ en croix entre les deux Larrons, ouvrage magnifique où le peintre s'est surpassé par

la vérité d'expression qu'offrent toutes les têtes; celle du Christ est un véritable chef-d'œuvre. Le peintre, en donnant au Fils de Dieu un caractère de souffrance, a su faire voir une vive douleur sans convulsion. La figure du bon larron annonce une douleur violente, avec de la résignation et de la confiance dans une vie future. Dans les traits du mauvais larron, au contraire, c'est l'expression de la douleur la plus aiguë, qui s'exhale par de violentes imprécations et le plus hideux désespoir. Ce tableau d'un merveilleux effet est d'un grand dessin. Il décorait autrefois le maître-autel de l'église des Récollets, qui est maintenant le Musée. Boèce de Bolswert en a donné une très-belle gravure.

Un objet très-précieux est une esquisse très-finie, de quatre pieds de haut, de la fameuse Descente de Croix de la cathédrale.

Le Musée d'Anvers possède aussi un beau tableau représentant un sujet allégorique, représentant la Trinité; le corps du Christ mort y est vu en raccourci, sur les genoux de Dieu le père; de chaque côté est un ange, tenant des instrumens de la Passion. Ce tableau a été gravé par Schelte de Bolswert.

Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas, tableau de la plus brillante couleur, et que l'on a vu au Musée de Paris; il ornait autrefois la chapelle de l'église des Récollets, où était enterré

le bourgmestre Nicolas Rockox. Le portrait de ce magistrat et celui d'Anne Pérès, sa femme, formaient les deux volets du tableau. Ils sont maintenant placés auprès.

La Communion de saint François, grande et belle composition entièrement de la main de Rubens, et qui décorait autrefois la chapelle de saint François, dans l'église des Récollets. Elle a été gravée par A. Snyers.

Cinq sujets historiques peints pour l'entrée de l'archiduc Ferdinand. Ces esquisses sont d'autant plus précieuses que les peintures placées sur l'arc de triomphe ont été perdues ou détruites lors de la révolution de 1794.

Les élèves de Rubens figurent ici merveilleusement : il faut citer en première ligne Van Dyck, dont le Musée possède six tableaux fort remarquables :

Jésus-Christ en Croix, accompagné de saint Dominique, sainte Catherine de Sienne et plusieurs petits anges. Ce tableau est regardé comme l'un des meilleurs ouvrages de Van Dyck. Il vient du couvent des religieuses de l'ordre de saint Dominique, à qui le peintre l'avait donné comme un gage de sa reconnaissance, pour les soins que son père avait reçus dans cette communauté, où il mourut, et dans laquelle il fut enterré. Schelte de Bolswert a gravé ce sujet.

Un Christ en Croix, très-beau tableau qui se trouvait autrefois dans l'intérieur du Couvent des Augustins, et que le peintre fut obligé de donner au procureur du couvent, afin d'obtenir le paiement du grand tableau de la Vie de saint Augustin, qu'il avait été chargé de peindre, pour orner l'un des autels de l'église de cette communauté.

Un Christ mort sur les genoux de la Vierge, accompagnée de la Madeleine et de saint Jean ; excellent ouvrage d'un très-grand fini et d'une touche ferme. La tête de la Vierge est superbe, et l'expression de la douleur n'ôte rien à la beauté du caractère. Il était autrefois au maître-autel du célèbre couvent des Béguines, de la même ville d'Anvers.

Le Musée possède aussi deux beaux portraits de Van Dyck. L'un représente l'évêque Malderus, l'autre Alexandre Scaglia, ministre plénipotentiaire au congrès de Munster.

Un autre peintre aussi remarquable que les deux précédens, c'est Jacques Jordaens, dont on voit ici sept tableaux, savoir :

Une Adoration des Bergers d'une couleur brillante et d'un dessin plus correct que de coutume ; la Cène ; un Christ au tombeau ; un tableau représentant les Sœurs hospitalières de Sainte-Elisabeth ; deux tableaux allégoriques ; et un Pégase

entouré d'amours, plafond dans lequel il se trouve des raccourcis bien sentis.

Quatre tableaux de Gérard Seghers représentant le Mariage de la Vierge; saint Stanislas; sainte Thérèse avec deux Anges; et sainte Claire adorant l'Enfant-Jésus.

On doit encore citer le Martyre de saint George, tableau considéré comme l'un des plus beaux ouvrages de Corneille Schut.

Un beau tableau de Jean de Breughel, dit Breughel de Velours, est celui où ce peintre a représenté une vue de l'abbaye de Saint-Bernard, sur l'Escaut, et les réjouissances qui eurent lieu en 1587, lors du retour des religieux dans leur couvent, après les troubles qui avaient désolé le pays.

Parmi les autres tableaux, il s'en trouve encore de très-curieux par Van Baelen, Rombouts, Erasme Quellinus le père, et Jean-Erasme Quellinus le fils; Théodore van Thulden et van Orley; des paysages par Guillaume Nieuland, Abraham Genoels; des animaux par François Snyders et Van Kessel; enfin, un beau portrait de Cocks, chantre de la cathédrale d'Anvers, et que l'on dit avoir été peint, en un seul jour, par Godefroy Kneller.

Il ne doit pas être permis de quitter ce précieux Musée sans parler d'un meuble qui, malgré sa simplicité, est cependant d'un grand prix; c'est la

chaise en cuir noir sur laquelle s'asseyait Rubens, lorsqu'il assistait aux séances de l'Académie de peinture.

LA CATHÉDRALE.

Près de la place Verte est la cathédrale, belle et magnifique église sous l'invocation de Notre-Dame; la date de sa fondation n'est pas bien connue. Le portail est très-curieux, et la tour qui s'élève sur un des côtés est aussi remarquable par son élévation que par son élégance; ce qui l'a fait depuis longtemps citer comme un chef-d'œuvre de l'architecture ordinairement désignée sous le nom d'architecture gothique. La longueur de l'église est de 500 pieds, sa largeur de 240. La hauteur de la flèche est de 462 pieds. On y monte intérieurement par 618 marches. Commencée en 1422, par l'architecte J. Appelman, elle fut terminée en 1518.

Le premier escalier de la tour a 226 marches et conduit à une grande salle, près de laquelle est la grosse cloche, qui, placée en 1440, a été baptisée en 1507, et fut alors nommée *Carolus* par le jeune Charles-Quint. On est obligé de monter encore 142 marches pour arriver à la balustrade extérieure de la tour, où sont placés deux cadrans en cuivre de 24 pieds de diamètre.

L'église Notre-Dame a souffert de grandes dé-

vastations en 1797; mais en 1810 on commença à réparer les dégats; par la suite, on y rétablit même quelques monumens, et on replaça plusieurs des tableaux que l'on y avait vus anciennement.

A l'entrée de l'église, huit belles colonnes en marbre de couleur supportent une vaste tribune, dans laquelle est placé un orgue très-beau et très-complet. A droite se trouve une inscription à la mémoire d'Ambroise Capello, évêque d'Anvers, mort en 1676. Ce pontife en mourant a légué tous ses biens aux pauvres. Les trois vitraux de cette chapelle représentent, l'un le Jugement dernier, par Van Orley; un autre la Nativité, par Jacques de Vriendt; le troisième, par Diepenbeck, présente les Œuvres de Miséricorde, avec les portraits des administrateurs des pauvres exerçant dans l'année 1635. Quelques-unes de ces têtes sont faites avec autant de talent, que les beaux portraits de Van Dyck.

La chaire, fort estimée dans le pays, est aussi l'ouvrage de Verbruggen; elle n'est pourtant pas aussi belle que plusieurs de celles que l'on voit dans d'autres villes de Flandre, et notamment à Bruxelles.

Près de là est la chapelle du Saint-Sacrement; l'autel est enrichi de beaux marbres de couleur. Le tableau d'autel représente les disciples d'Emaüs; il est peint par G. Herreyns. Les vitraux de cette

chapelle ont été faits par Diepenbeck. On y voit le prince d'Orange en prière.

C'est dans la croisée de l'église à droite que se trouve maintenant la célèbre Descente de Croix de Rubens, avec les deux volets représentant la Visitation et la Présentation. Il n'est pas nécessaire sans doute de rappeler le haut prix que l'on attache avec raison à ce chef-d'œuvre du premier des peintres de l'Ecole flamande. De l'autre côté de la croisée est placée l'Elévation en Croix; c'est le premier tableau que fit Rubens, à son retour d'Italie.

En continuant à droite, on trouve un tableau des Noces de Cana, par Martin de Vos; une Résurrection de Jésus-Christ, par Rubens; un saint Norbert peint en 1637, par Martin Pepyn, et un saint François à genoux peint par Murillo.

Dans la dernière chapelle, de ce côté, est placé le tombeau du célèbre imprimeur Christophe Plantin; son portrait est peint par Herreyns. Le tableau qui orne cette chapelle représente le Jugement dernier, c'est un des meilleurs ouvrages du peintre de Backer.

La chapelle du chevet de l'église n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'elle a seule échappé à la dévastation révolutionnaire de 1797. On peut y remarquer deux petits tableaux du xve siècle.

En redescendant du côté gauche, on voit dans

une des chapelles un tableau exécuté par Franck, en 1587 : il représente Jésus-Christ discutant dans le Temple. Le peintre a voulu donner à tous ces docteurs juifs la ressemblance de Luther, Mélanchthon, Erasme, Calvin, et autres célèbres dissidens.

Le maître-autel est fort beau; les bas-reliefs en marbre sont faits par Kercks et par Van Geel. Le tableau de cet autel a été peint par Rubens en 1642; il représente l'Assomption de la Vierge. Comme on aime assez ce qui paraît extraordinaire, on se plaît à répéter que le peintre ne mit que seize jours pour faire ce bel ouvrage, et qu'il lui fut payé 1600 florins.

ÉGLISE SAINT-JACQUES.

Cette église, remarquable par sa beauté, offre encore un autre intérêt; le tombeau de Rubens y est placé dans la chapelle derrière le chœur. L'autel est entièrement en marbre, et toute la chapelle en est également revêtue. Sur l'autel est un tableau de Rubens, dans lequel ce peintre s'est représenté ainsi que ses deux femmes. Le sujet du tableau est une Sainte-Famille, avec saint Jerôme et saint George. Dans le même lieu se trouve aussi une figure de la Vierge en marbre blanc; cette statue est regardée comme l'ouvrage de François Quesnoy; Rubens l'a rapportée d'Italie.

Les autres tableaux les plus remarquables dans cette église sont, le Martyre de saint Jacques par Martin de Vos; la Résurrection de Jésus-Christ et la Trinité, par Henri van Baelen; saint Roch mourant, et saint Yves soulageant les Plaideurs, par G. Seghers; le Christ mort sur les genoux de la Vierge, ouvrage de Corneille Schut, regardé comme digne de Van Dyck; saint Charles priant pour les pestiférés, par J. Jordaens; le Jugement dernier par Van Heemsen, dans la chapelle où est enterré Rockox et sa famille; puis enfin un portrait de Lantschot, par Van Dyck.

La chaire est un beau morceau de sculpture en bois par Willemsens; on voit aussi, du même statuaire, un saint Jean prêchant dans le désert, en marbre; puis un saint Jacques par Quellinus; une figure de l'Eternité, premier ouvrage du statuaire Michel Vervoort, à son retour de Rome; enfin, les figures en marbre de saint Pierre, par Verbruggen; de saint Paul, par Willemsens; et un groupe de la Flagellation de Jésus-Christ, par Vervoort.

ÉGLISE SAINT-CHARLES.

Le portail de cette église, autrefois les Jésuites, est construit sur les dessins de Rubens. L'intérieur est d'un luxe de marbres véritable-

ment remarquable, tant par leur profusion que par la variété des couleurs. C'est dans cette église qu'étaient autrefois les deux beaux tableaux de saint Ignace et de saint François-Xavier, par Rubens. Lors de la suppression de l'ordre des jésuites, en 1773, ces deux magnifiques tableaux furent portés à Vienne, où ils sont maintenant dans la galerie du Belvédère.

Le tableau du maître-autel est peint par C. Schut; il représente l'Assomption de la Vierge. C'est un ouvrage aussi remarquable par sa composition que par sa couleur. Quatre belles figures en marbre par E. Quellinus représentent saint Ignace, saint François-Xavier, saint François de Borgia, et saint Stanislas Kotska.

ÉGLISE SAINT-PAUL.

La construction intérieure de cette église est fort singulière; elle était autrefois l'église du couvent des Dominicains; le chœur est fermé par un grand jubé en marbre noir et blanc. A travers la grille, on aperçoit le sanctuaire élevé de vingt marches, et l'autel, plus élevé encore de trois marches. Toute l'église est décorée en marbre d'Italie. Le maître-autel est de la même matière, avec des colonnes et un fronton sous lequel est placée une belle statue de saint Paul. Toute cette décoration est l'ouvrage du sculpteur H. Ver-

bruggen. La dépense a été faite par l'évêque d'Anvers, Capello, qui était de l'ordre de saint Dominique. Toutes ces richesses n'ont souffert aucune dégradation pendant la révolution, parce qu'après la cessation du culte, les habitans de la paroisse se cotisèrent, pour acheter tout ce que l'on mit en vente, et ils laissèrent chaque objet en place, de manière que, lors de l'ouverture des églises, celle-ci se trouva intacte.

Les tableaux les plus remarquables sont, à droite, le Christ mort, soutenu par sainte Marie-Madeleine, saint Jean et plusieurs Anges; saint Dominique se donnant la discipline : il est soutenu par un Ange, et la Vierge lui apparaît, accompagnée de plusieurs saintes. Ces deux tableaux sont l'ouvrage de Gaspard de Crayer; l'un et l'autre offrent une couleur vigoureuse et un effet très-brillant.

On doit citer aussi le fameux tableau de l'autel du rosaire, dans lequel la Vierge et l'Enfant-Jésus, accompagnés de saint Dominique et d'autres religieux, distribuent des rosaires au peuple. Ce n'est qu'une copie faite par de Quertenmont, d'après l'original peint par Michel-Ange Caravage, lequel, demandé par l'empereur Joseph II, fut porté à Vienne, et remplacé par cette copie.

Plus loin, du même côté, sont deux ouvrages de Rubens : l'Adoration des Bergers, et la Flagellation de Jésus-Christ. Ce dernier est d'une

beauté et d'une fraîcheur véritablement extraordinaires.

De l'autre côté, à gauche, se voit une Annonciation par Henri van Baelen; la Visitation de la Vierge, par Franck; la Nativité de Jésus-Christ et la Purification de la Vierge, par Martin de Vos; le Couronnement d'épines, très-beau tableau par Abraham de Bruyn; le Portement de Croix, par Van Dyck; le Crucifiement, par Jacques Jordaens; et enfin deux beaux tableaux par Vinkenbooms, la Résurrection et l'Ascension.

Dans une chapelle de cette église, on a construit un calvaire que l'on dit être une copie de celui de Jérusalem. Il s'y trouve beaucoup de figures, y compris celle des deux religieux dominicains qui ont été à Jérusalem; mais la piété seule peut trouver ici de quoi se satisfaire; car, sous le rapport de l'art, il n'y a rien de beau à remarquer.

LA BOURSE.

Ce vaste bâtiment, bâti en 1531, n'a aucune décoration. C'est une galerie composée d'arcades, soutenues par des piliers en marbre de Flandre. Autrefois l'Académie de peinture occupait le premier étage, maintenant ces salles servent pour le tribunal de commerce.

Il est facile de reconnaître l'ancienneté de la ville d'A n v e r s, puisque l'on trouve fréquemment des rues étroites et tortueuses; la plupart des maisons sont construites en briques fort colorées, avec des chaînes en marbre de Flandre, ce qui donne généralement une teinte noirâtre à toutes les constructions. Cependant d'assez belles maisons modernes se remarquent sur la place M a i r, qui est plutôt une grande rue très-large, et sur la place Verte qui est la seule promenade plantée d'arbres dans l'intérieur de la ville.





GAND.

COLLECTION DE M. DELBECQ.

Les connaissances et l'instruction de M. Delbecq l'ont mis à même de diriger un établissement d'instruction très-suivi, et ses goûts le portent vers les beaux arts; aussi tout le temps que lui laissent libre ses devoirs est-il employé depuis plus de trente ans à rechercher, recueillir, et, on pourrait dire aussi, *entasser* tout ce qu'il rencontre de curieux en estampes.

Ses richesses dans ce genre sont considérables, et elles s'augmentent journellement avec d'autant plus de rapidité que loin de trouver dans son ménage aucune opposition à ses goûts, il y est au contraire encouragé par une compagne aimable et spirituelle, qui veut bien même l'aider dans ses recherches, mais qui n'a pu réussir à mettre dans le cabinet de son mari le soin, l'ordre, et la propreté si remarquables dans toutes les maisons flamandes. Espérons que bientôt débarrassé des affaires, M. Delbecq pourra se livrer entièrement à l'arrangement de son cabinet qui alors acquerra une grande valeur, même à ses propres yeux, en lui facilitant les moyens de trouver promptement l'ob-

jet de ses recherches, tandis que maintenant ses trésors sont véritablement enfouis dans des portefeuilles, où les estampes rares du XV.e siècle se trouvent entremêlées avec la caricature du jour, et des vues de Silvestre ou de Pérelle.

M. et M.me Delbecq voudront bien sans doute me pardonner cette boutade; mais tout en me rappelant avec reconnaissance l'accueil bienveillant qu'ils m'ont fait l'un et l'autre, je ne puis me souvenir sans peine, de l'embarras extrême que je leur ai causé à tous deux, pendant plusieurs heures, pour ouvrir un grand nombre de portefeuilles, et des regrets que j'ai quelquefois éprouvés, de ne pas voir une pièce rare, dont M. Delbecq me parlait avec enthousiasme, et qu'il lui était impossible de retrouver. D'ailleurs je ne fais que répéter maintenant ce que je lui ai dit à lui-même, et je me trouve enhardi par la persuasion où je suis de m'accorder en ce point avec l'opinion de M.me Delbecq elle-même.

Parmi les pièces rares que possède M. Delbecq, nous croyons devoir faire remarquer, dans l'école allemande :

Samson déchirant un lion, par le Maître de 1466.
Hauteur : 6 p. 9 lig. Largeur : 4 p. 6 lig.

Une suite de figures de la Passion et autres sujets pieux avec des inscriptions latines. Ces pièces me paraissent gravées d'après le Maître de 1466. Elles

se trouvent dans un ouvrage de piété en langue flamande; M. Delbecq croit ce manuscrit exécuté vers 1440, à cause de la forme du caractère.

Jésus-Christ en croix, accompagné de la Vierge et de saint Jean tenant un livre de la main gauche. Au milieu du bas est la marque F. V. B. qui désigne François Van Bochot; pièce *non décrite* par Bartsch.

Hauteur : 6 p. 9 lig. Largeur : 4 p. 6 lig.

La Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Au milieu du bas est la marque B. M. en lettres gothiques; pièce *non décrite* par Bartsch ni par Brulliot.

Hauteur : 6 p. 8 lig. Largeur : 5 p. 5 lig.

Jésus-Christ debout sur une estrade, au milieu de l'estampe; il est couvert d'un manteau dont un coin est relevé sur son bras droit. Au-dessus un baldaquin avec des rideaux relevés par deux anges. Sur le devant se voient la Vierge et saint Jean.

Je crois cette pièce de Jerome de Bosch.

Hauteur : 14 p. 4 lig. Largeur : 9 p. 9 lig.

Saint Dominique et saint Pierre martyr; pièce sur laquelle on lit Van asche, 1515, *Cinericius*. Ce dernier mot est la traduction latine du nom flamand.

Par Jacques de Barbary, ordinairement dit le *Maître au caducée*, une Sainte-Famille, composition en demi-figure; la Vierge est assise tournée vers la gauche, et tenant l'Enfant appuyé près

d'elle; à droite est saint Joseph. La marque est en haut, à gauche.

Hauteur : 4 p. 4 lig.? Largeur : 3 p. 9 lig.?

Nous croyons encore devoir citer plusieurs pièces sans nom ni marque, et d'une extrême rareté, par des maîtres allemands fort anciens, savoir :

Dieu avec Adam et Eve; épreuve rognée, et qui porte :

Hauteur : 6 p. 9 lig.? Largeur : 6 p. 1 lig.?

Une Annonciation : la Vierge est à gauche; dans le fond du même côté, on voit un lit entouré de rideaux. Au milieu du bas est écrit à rebours l'année 1485.

Hauteur : 3 p. 6 lig. Largeur : 2 p. 6 lig.

Sainte-Anne, la Vierge et l'Enfant-Jésus, avec cette inscription au bas : *help. heilge. vrowe. Sant. Anna. Self. Doede.*

Hauteur : 7 p. 10 lig. Largeur : 4 p. 8 lig.

Saint-George à cheval, pièce aussi à Dresde.

Diamètre : 1 p.

Un Supplice, pièce cintrée par le haut.

Hauteur : 7 p. 3 lig. Largeur : 6 p.

Une licorne assise de profil, tournée à droite, et la tête baissée. Le fond est couvert de tailles horizontales.

Hauteur : 3 p. Largeur : 2 p. 3 lig.

Auguste consultant la Sibylle; pièce ronde.

Diamètre : 1 p. 5 lig.

La Nativité de Jésus-Christ; médaillon rond.

Diamètre : 1 p. 5 lig.

Un Calendrier perpétuel; pièce ronde avec la date de 1527.

Diamètre : 3 p. 6 lig.

Une Croix abbatiale, avec saint Jean et les animaux symboliques des Évangélistes; il s'en trouve une épreuve à Dresde.

Le deux et le trois d'un jeu de cartes dont les nombres sont indiqués par des oiseaux. Voyez Bartsch, t. x, p. 110, n.o 4; et p. 111, n.o 7.

Enfin plusieurs épreuves d'essais de Xylographie, extrêmement curieux par leur ancienneté, et pouvant servir à l'histoire de la gravure sur bois dans le xv.e siècle (*).

Parmi les pièces rares de l'école d'Italie, nous citerons, en première ligne, plusieurs nielles, savoir :

Les serviteurs d'Abraham, n.o 11, avec la marque Ᵽ, au milieu de la marge du bas. Cette découverte m'a démontré qu'elle était en effet de la main de

(*) La Bibliothèque Royale, qui ne possédait que très-peu de pièces de cette nature et d'un médiocre intérêt, vient d'acquérir de M. Hénin une suite de 80 pièces des plus remarquables, dont quelques-unes sont certainement imprimées dans le commencement du xv.e siècle. Il s'y trouve aussi une suite des apôtres, gravures d'une très-grande ancienneté; leurs noms sont écrits en latin, et les commandemens de Dieu le sont en français.

P é r e g r i n i, ainsi que je l'avais exprimé dans mon ESSAI SUR LES NIELLES, où j'ai donné la description d'après une épreuve sans marge. La pièce porte :

Hauteur : 1 p. 11 lig. Largeur : 1 p. 9.

Arabesques symétriques avec une cuirasse au milieu, n.° 359.

Autres Arabesques avec une satyre allaitant deux enfans, n.° 362.

Deux pièces très-rares de R o b e t t a et *non décrites* dans le PEINTRE-GRAVEUR, savoir :

Dieu le Père créant les animaux. Dans le milieu est un ruisseau avec deux arbres.

Hauteur : 6 p. 5 lig. Largeur : 5 p. 3 lig.

Caïn venant de tuer Abel. Le meurtrier est debout sur le devant à droite vu par le dos; dans le haut, du même côté, on voit la figure de Dieu le Père sortant d'un nuage.

Hauteur : 6 p. 5 lig. Largeur : 5 p.

Une pièce très-remarquable est une gravure à l'eau-forte, très-ancienne, par un maître italien. Elle représente la figure de Diane d'Éphèse, placée sur une estrade entre deux cerfs. Au milieu est aussi un aigle les aîles ouvertes. Sur les deux mains de la statue sont placés deux petits lions cherchant à grimper sur ses épaules. Dans le haut, à gauche, est une lettre gothique qui me paraît être un A. Cette épreuve est rognée sur la hauteur.

Hauteur : 14 p. 10 lig.? Largeur : 6 p. 4 lig.

CABINET DE M. BRISARD.

La collection formée par cet amateur est certainement moins nombreuse que celle de M. Delbecq; mais elle peut bien avoir autant de valeur, car elle renferme des pièces du plus haut intérêt. Presque toutes sont d'une parfaite conservation; et en général tout est si régulièrement classé que cet ordre semble en augmenter le mérite.

M. Brisard n'a exclu aucun genre de curiosité; au contraire il paraît avoir recherché un échantillon de chaque nature. Nous avons donc trouvé chez lui des manuscrits, des livres imprimés de différentes dates, des dessins de plusieurs écoles, et principalement des estampes depuis les premières épreuves de nielles jusqu'aux estampes publiées de nos jours.

Parmi les manuscrits, nous avons remarqué des Heures, sur vélin, du XV.e siècle, avec de très-belles miniatures, de grandeur in-12; elles portent au titre un écusson de gueule, à trois bandes bretessées d'argent.

L'Exercice de la Sainte-Messe, aussi sur vélin, écrit par *N. Iarry, écrivain et noteur de la musique du roi*, MDCLXIII, petit in-18, écrit avec la perfection habituelle à cet excellent calligraphe.

Les quatre Évangélistes en arménien, sur vélin, format in-12, avec des miniatures, dans le

goût byzantin. C'est une copie faite à Constantinople, en 1695, pour Guillaume de Nassau, stathouder et roi d'Angleterre.

Ainsi que nous venons de le dire, M. Brisard a desiré posséder les estampes les plus anciennes, et il a réussi à se procurer plusieurs nielles très-curieux :

Une femme avec trois hommes et un satyre, n.° 243, 1.er état *non terminé.*

Une pièce allégorique où se voit une vieille femme entièrement nue, n.° 299.

Un buste d'homme, celui à gauche de la pièce décrite sous le n.° 339; *le fond n'est pas terminé.*

Arabesques symétriques avec deux trophées, n.° 370, *très-belle épreuve*, et d'une parfaite conservation.

Un autre nielle contenant des arabesques, au milieu desquelles est placé un mascaron surmonté d'un vase : deux amours sont assis de chaque côté, celui à gauche est vu par le dos; le fond est noir. Sur de petites places réservées, on voit, à gauche, la lettre N, et à droite, la lettre O. Malgré la ressemblance de cette marque avec celle de Nicolas Rosex, je doute que cette pièce soit de sa main.

Largeur : 2 p. 2 lig. Hauteur : 11 lig.

M. Brisard possède encore, de cette même époque, une petite pièce contenant trois médail-

lons sur une même planche. Dans celui d'en haut, on voit une tête de mort; celui du bas, à gauche, offre une jolie tête de femme, vue de trois quarts; celui du bas, à droite, représente une tête d'homme couronnée, vue de profil. Les fonds sont en tailles croisées; cependant je ne crois pas cette planche niellée, mais elle est certainement de la main d'un ancien graveur italien.

Largeur : 2 p. 1 lig. Hauteur : 1 p. 5 lig.?

Parmi les autres gravures de maîtres italiens, je dois citer un Frappement du rocher, pièce ronde composée et gravée dans le goût de Dominique Campagnole. A droite, une femme apporte un vase pour l'emplir de l'eau miraculeuse; à ses pieds se trouve une petite tablette carrée sur laquelle on aperçoit à peine les lettres D C.

Diamètre : 5 p. 4 lig.

La Vierge au palmier, gravée par Marc-Antoine, n.° 62, *superbe* épreuve.

L'Académie de Baccio Bandinelli, par Augustin Vénitien, n.° 418, *superbe* épreuve.

Le Fleuve du Pô, gravé par J. B. Ghisi, avec la date de 1528, n.° 18, *très-belle* épreuve.

Dans l'école allemande, nous avons eu occasion de voir plusieurs pièces du Maître de 1466, dont deux *non décrites* par Bartsch :

L'Homme de douleur, assis sur son tombeau,

tourné à gauche; de chaque côté sont deux anges. Dans le fond est la Croix avec les instrumens de la Passion.

Hauteur : 3 p. 7 lig. Largeur : 2 p. 6 lig.

Sainte-Barbe, debout avec de longs cheveux flottans. Tournée vers la droite, sa main gauche est posée sur une tour pointue, elle tient une palme de la droite.

Hauteur : 2 p. 7 lig.? Largeur : 1 p. 10 lig.?

Une autre pièce de cette époque, également fort curieuse, est Saint-Grégoire à genoux devant l'Homme de douleur placé sur un autel à gauche. Cette pièce est gravée par un ancien maître que je crois copiste de celui de 1466.

La Mort de la Vierge, par Martin Schongaüer, n.° 33, *très-belle* épreuve.

Judith, par Israël van Mecheln, n.° 4, *très-belle.*

Les douze Apôtres en buste, deux à deux sur chaque planche, par Israël van Mecheln, n.os 79 à 84; suite *complète,* et d'une grande beauté.

La Vie de la Vierge, par Israël van Mecheln, n.os 34 à 49, *magnifiques* épreuves. Il manque, dans cette suite, les n.os 40 et 41. Dans la première des pièces de cette suite, l'un des assistans tient un livre fermé sur lequel se trouvent des chiffres disposés aux angles; je crois qu'ils désignent l'an-

née 1461, ce qui serait la date la plus ancienne des gravures sur cuivre.

Un Portrait par Lucas de Cranach, *très-belle* épreuve d'une pièce *très-rare*.

Puis une pièce marquée x m d, et représentant le Christ foulant des raisins; pièce *rare*, mais que j'ai déjà vue.

Deux figures de religieux, gravées par Hans-Sébald Beham, n.os 134 et 135; pièces gravées à l'eau-forte, et désignées à tort comme des épreuves de planches sur bois.

Par Jacques Binck, deux Portraits faisant suite à ceux décrits par Bartsch sous les n.os 90 et 91. Ils représentent, l'un, l'empereur Charles-Quint, l'autre, l'empereur Soliman II. Tous deux sont vus de profil, tournés vers la droite; la marque se trouve sur le fond.

Par George Pencz, Abraham caressant Agar, n.° 6, *superbe* épreuve d'un pièce *très-rare*.

La suite des Triomphes de Pétrarque, n.os 117 à 122, *très-belles* épreuves.

Dans l'œuvre de Lucas de Leyde, on doit remarquer Loth et ses filles, n.os 16, *superbe* épreuve.

Le grand Ecce-Homo, n.os 71, *beau*.

Mars et Vénus, n.° 137, *très-belle* épreuve.

Dans celui d'Albert Durer, Adam et Eve, n.° 1, *très-belle* épreuve.

L'Enfant prodigue, n.° 28, *belle* épreuve, bien conservée.

Saint-Hubert, n.° 57, bien conservée et belle.

L'Allégorie relative à la jalousie, n.° 73; pièce souvent désignée sous le nom du Grand-Satyre.

La Grande-Fortune, n.° 77; *superbe* épreuve.

Le Portrait de François, comte de Seckingen, ordinairement désigné sous le titre de *Chevalier de la mort*, n.° 98, *très-beau.*

La Femme tenant un écusson avec une tête de mort, n.° 101.

M. Brisard possède aussi seize pièces gravées par Thierry van Staren, toutes *très-belles* épreuves. Il ne lui manque que deux pièces pour que cet œuvre soit complet.

L'OEuvre de Corneille Bega est également *très-beau.* Il ne lui manque qu'une seule pièce de ce maître.

Il a également dans son cabinet les sept pièces gravées à l'eau-forte par Pierre Boel, et qui toutes sont *rares.*

Nous devons encore mentionner, parmi les maîtres hollandais, le Portrait de Théodore Frisius, souvent désigné sous le titre de Chien de Goltzius; *superbe épreuve,* mais sans marge.

Enfin, les maîtres français ont aussi trouvé place dans cette collection, où nous avons remarqué un très-bel exemplaire de la suite intitulée : Image

de tous les Saints et Saintes de l'année, suivant le martyrologe romain, dedié au cardinal Richelieu, par Jacques Callot, Paris, 1636 : ouvrage difficile à rencontrer, complet et beau d'épreuve.



❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

LILLE.

LE MUSÉE.

Le Musée de Lille occupe le second étage d'une partie de l'ancien couvent des Récollets. Ouvert en 1803, il contient environ 120 tableaux exécutés par des maîtres habiles de différentes écoles, savoir : 5 de Rubens, 3 de Van Dyck, 26 de l'École italienne, et 22 de l'École française. Parmi ces derniers, on aime à voir un Jugement de Salomon, peint par Wicar, artiste, né à Lille, et qui s'est fait connaître d'une manière si avantageuse, par les dessins qu'il fit d'après les beaux tableaux de la galerie de Florence. Plus d'un tiers de ces tableaux ont été donnés à la ville par le gouvernement; cependant il y en a fort peu de remarquables, quelques-uns mêmes ne sont que d'anciennes copies.

BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque occupe le premier étage de cet ancien couvent; elle se compose de 25 000 volumes imprimés, et 200 volumes manuscrits.

Parmi les ouvrages imprimés, il est bon de rappeler l'ouvrage intitulé : *Francisci Hæmi Insulani sacrorum hymnorum libri duo : ejusdem variorum carminum sylva una. Insulis, apud*

Guillelmum Hammatium, 1556, *in*-16 : c'est le plus ancien ouvrage imprimé à Lille.

Le bibliothécaire, M. Gillabeau, fait les honneurs de cette Bibliothèque avec toute l'aménité possible ; sa conversation est celle d'un homme instruit. Quoique nous ayons à nous louer de sa complaisance, nous avons à regretter de n'avoir pu passer que peu d'heures avec lui; mais il me tardait de rentrer à Paris, où mon absence était sentie avec d'autant plus de raison que, depuis près de trois mois, j'étais absent de la Bibliothèque; et cela ne m'a pas permis de visiter les livres et les manuscrits parmi lesquels pourtant il se trouve plusieurs volumes précieux.

Je priai seulement M. Gillabeau de vouloir bien me faire voir ce qu'il avait en estampes. Les recueils de cette nature sont au nombre d'environ 100 volumes, parmi lesquels il s'en trouve un contenant des gravures de Lucas de Leyde, Albert Durer, Beham, Aldegrave, et autres vieux maîtres allemands.

Un œuvre de Corneille Cort, où se trouve une épreuve *non terminée*, ce qui est rare parmi les estampes de cette époque.

Quelques eaux-fortes du peintre Francisque Milet.

Un beau recueil de portraits gravés par Crispin de Pass, Nanteuil, Masson, et autres.

On voit de ce dernier graveur une belle épreuve *avant la lettre,* du portrait de Brisacier, et une de Marin Cureau de la Chambre, aussi très-belle et *avant la contre-taille.*

Le curieux ouvrage intitulé *Wapenhandelingh van Roer, Musqueten ende Spiessen*, etc.; *door Jacob de Gheyn;* Amsterdam, 1608, in-folio. C'est-à-dire, Maniement d'armes, arquebuses, mousquets et piques, en conformité de l'ordre de M. le prince d'Orange, Maurice, etc., par Jacques de Gheyn.

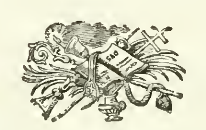




ARRAS.

La Bibliothèque d'Arras est placée dans l'ancienne Abbaye de Saint Wast; elle se compose de 45 000 volumes provenant la plupart des anciennes maisons religieuses supprimées en 1792.

Le bibliothécaire, M. Fauchison, me prévint que mes recherches seraient peu fructueuses, puisqu'il ne connaissait qu'une trentaine de volumes d'estampes, parmi lesquels en effet je ne trouvai absolument rien de curieux. Cependant j'ai cru devoir noter un recueil qui, sans être rare, offre pourtant quelque intérêt, il contient la Passion de N.-S.-J.-C., en trente-deux tableaux par Grégoire Huret. Publiées d'abord en 1664, les planches de cet ouvrage ont été conservées dans la famille jusqu'en 1752. On en donna alors une nouvelle édition à Nuremberg, au bureau des héritiers Homann, grand in-folio.



ABBEVILLE.

En quittant Arras, il me restait encore à faire une visite qui m'occasionnait un détour; mais je ne pouvais passer si près d'Abbeville sans aller voir M. J.-A.-G. Boucher, avec lequel j'avais eu l'occasion de correspondre depuis quelques années.

Long-temps directeur des douanes à Abbeville, et correspondant de l'Institut, M. Boucher a constamment employé ses momens de loisir à l'exercice des beaux-arts. Il s'est principalement occupé du paysage, et même il a gravé, à l'eau-forte, d'une pointe facile et légère, quarante petites vues prises dans ses voyages en France et en Italie. Il a aussi recueilli des estampes, et en possède une collection de douze à quinze mille, arrangée avec beaucoup de soin. Cependant j'ai eu le regret de ne rien y trouver de nouveau pour moi, ni rien à mentionner ici.

M. Boucher a voulu aussi que ses connaissances devinssent profitables à d'autres; et, dans un mémoire intitulé : RECHERCHES SUR LES NOMS PROPRES, ABRÉVIATIONS ET MONOGRAMMES, il a

consigné des observations intéressantes. Ce mémoire, adressé à l'Institut en 1802, renferme pourtant quelques erreurs rectifiées depuis par différens auteurs, et sur lesquelles nous croyons inutile d'entrer ici dans aucun détail.





AMIENS.

La Bibliothèque de la ville d'Amiens a un avantage bien rare à rencontrer, c'est qu'elle est placée dans un bâtiment construit exprès. Ce monument, exécuté pendant l'administration de de M. D'Allonville, préfet de la Somme, a été élevé sur les dessins de l'architecte Chaussey; il est décoré d'un péristyle soutenu par des colonnes d'ordre dorique. La porte est placée au milieu sur la largeur, et donne entrée à un vestibule carré. A droite et à gauche, deux galeries contiennent les livres imprimés, au nombre de 40 000 volumes. En face de la porte d'entrée est un hémicycle garni de tablettes, où sont placés les manuscrits au nombre de 450 volumes.

C'est encore une singularité qui ne se rencontre nulle part, de voir ces anciens ouvrages tous couverts d'une reliure moderne et souvent assez riche. Ces belles reliures sont dues à la galanterie de M. Prince aîné, ancien négociant, qui a voulu que son nom se trouvât placé parmi les bienfaiteurs de la bibliothèque; en conséquence, il a fait à ses frais, et de ses propres mains, la reliure de tous les manuscrits de la bibliothèque, qui avaient besoin

d'être reliés de nouveau, afin d'enlever les ais vermoulus dont ils étaient couverts.

Parmi ces manuscrits, on doit remarquer principalement un Psautier sur vélin, avec de grandes lettres ornées, et qui paraît être du IX.e siècle.

Un Recueil de plus de 300 figures peintes sur vélin, en 1197, par ordre de don Sanche, fils du roi de Navarre. Ces peintures sont attribuées à Pierre Ferando.

Une Histoire générale, écrite en 1447, par Barthélemy de Glanville. Il se trouve aussi, dans ce manuscrit, des vignettes curieuses.

Les livres imprimés ont été choisis d'une manière convenable, pour les études et l'agrément des personnes qui fréquentent cette bibliothèque.

Quant aux estampes, il ne s'y trouve rien autre chose qu'un petit recueil qui contient une pièce de Lucas de Leyde, et quatre autres pièces de maîtres contemporains.

Puis une collection de portraits, formée en 1777, et classée méthodiquement en 6 volumes in-4.o; elle vient de Saint-Quentin-du-Mont, abbaye de religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. J'y ai vu un portrait de P. de Marcassus, gravé par Michel Lasne, d'après Du Moustier; un portrait de Brienne, fait en 1662, par Rousselet; puis quelques autres portraits assez rares, par Thomas de Leu, Léonard Gaul-

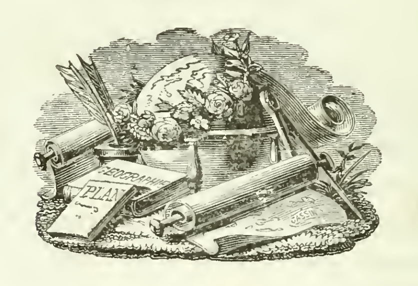
tier, Jacques Grandhomme, Pierre Woieriot, et autres graveurs français de cette époque, dont les ouvrages, maintenant très-recherchés, deviennent plus rares de jour en jour.



Mon retour à Paris, en me ramenant au milieu de richesses immenses, m'a fait sentir l'avantage qu'il y aurait à pouvoir faire connaître au public tout ce que le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale possède de rare et de curieux. Déjà j'ai publié une Notice succincte des estampes exposées sous cadre ; peut-être un jour aurai-je la facilité de donner un ouvrage plus étendu, et dans lequel se trouveraient les détails convenables pour bien faire apprécier les nombreux recueils, les œuvres précieux et les ouvrages rares que possède ce riche établissement, et qui sont journellement offerts à la curiosité des amateurs et des artistes.

Après avoir donné le résultat de mes observations sur les diverses collections que j'ai eu l'occasion d'étudier en 1827, lors de mon voyage en Allemagne et en Hollande, j'ai cru convenable de publier aussi les remarques que j'avais faites précédemment sur plusieurs cabinets d'estampes de l'Angleterre. Cette addition m'a paru d'autant plus nécessaire, que lorsque je fis imprimer le compte

rendu de ce voyage, et qu'il parut dans le *Moniteur* du 28 juillet 1824, j'avais cru devoir le restreindre, et ne présenter alors au Ministre que les faits les plus importans, sans donner aucune description des pièces rares que j'avais eu l'occasion de rencontrer. Le chapitre suivant n'est donc pas une simple réimpression, mais un ouvrage beaucoup plus étendu, et offrant un intérêt nouveau aux amateurs nationaux ou étrangers.





ANGLETERRE.

D'après l'autorisation que m'avait accordée le Ministre de l'intérieur, et avec l'agrément de l'administration de la Bibliothèque du Roi, je partis pour Londres le 1.er avril 1824, dans l'intention de visiter les collections d'estampes qui se trouvent en Angleterre.

Je ne saurais m'empêcher de rappeler ici l'accueil bienveillant que je reçus, non-seulement de diverses personnes que j'avais eu l'avantage de voir à Paris, mais encore d'autres amateurs que je ne connaissais pas personnellement, et qui m'ont ouvert leur cabinet, ou m'ont procuré les *introductions* les plus flatteuses. Je crois même devoir dire que les facilités que j'ai eues, je les dois particulièrement à M. Henri Smedley, ainsi qu'à MM. Utterson, Henri Wellesley, Thomas Wilson, Richard Ford, Havyland-Burke, Francis Douce, Young Ottley et Thomas Lloyd. Lord Landsdown a bien voulu aussi m'accueillir de la manière la plus affable, et me faire des offres de service pendant mon séjour en Angleterre. Il a même eu la bonté de me faire voir lui-même ses tableaux et sa superbe collection de marbres antiques, dont plusieurs sont du plus

haut intérêt, ce qui n'empêche cependant pas d'admirer une statue du célèbre Canova, qui ne se trouve pas déplacée au milieu de ces chefs-d'œuvre de la sculpture antique.

Lord Spencer a voulu aussi s'intéresser à mon voyage, et c'est à sa bienveillance, ainsi qu'à celle de sir Thomas Grenville, que j'ai dû la permission que m'a accordée mylord duc de Buckingham et Chandos, qui, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, m'écrit : « Je suis » empressé de vous témoigner, Monsieur, les senti- » mens de notre reconnaissance pour les attentions » que vous avez eues pour mes compatriotes à » Paris. » Sa Grâce a permis, qu'en son absence, je pusse aller à Stowe, où, d'après ses ordres, j'ai été reçu par le docteur O'Connor, vénérable ecclésiastique, qui a, en quelque sorte, oublié ses infirmités, pour m'aider dans mes recherches et m'accompagner dans mes promenades. J'ai pu admirer dans ce séjour enchanteur, les jardins, le palais, ses richesses en tableaux, en livres, et surtout la belle et magnifique collection d'estampes dont bientôt je parlerai plus au long.

MUSÉE BRITANNIQUE.

Mon premier soin, en arrivant à Londres, a été de me présenter au Musée Britannique, où j'ai été accueilli de la manière la plus affable

par M. Planta, directeur du musée, et par M. Smith, conservateur du cabinet des estampes. Ce dernier a mis une complaisance extrême à me faire connaître les richesses confiées à ses soins, et je dois lui en témoigner mes sincères remercîmens.

Cette collection se compose de plus de 300 volumes, dont une partie sont des dessins des plus grands maîtres des écoles d'Italie, d'Allemagne et de Hollande. Malgré l'intérêt que présentent ces précieux objets, je n'en parlerai pas ici ; le but de mon voyage étant seulement de faire des recherches sur les estampes anciennes.

Dans cette partie, j'ai trouvé des pièces extrêmement curieuses de l'école d'Allemagne, par un ancien Maître dont le nom est inconnu, et dont les gravures portent souvent la date de 1466; elles sont au nombre de dix :

Une Sainte-Famille, non décrite par Bartsch, mais dont la copie a été donnée par Strutt, dans son BIOGRAPHICAL DICTIONARY.

Deux épreuves de la grande Patène, citée par Bartsch, tome VI, page 47 ; l'une d'une beauté et d'une conservation extraordinaire, les angles étant intacts, ainsi que deux lignes de marge, ce qui fait voir que la planche porte :

Hauteur : 7 p. 5 lig. Largeur : 7 p. 4 lig.

L'autre épreuve est fort usée et sans retouche, si ce n'est à l'année dans laquelle on a intercalé

deux signes, de sorte qu'au lieu de lire comme dans le premier état · 1 λ · ∂∂, elle se trouve ainsi : · 11 λ · ∂∂ 1, ce qui rendrait la date inintelligible, si on ne connaissait pas d'épreuve de la planche dans son premier état.

Une Femme debout, un peu tournée vers la gauche ; elle tient un étendard de la main droite, son autre main est posée sur un écusson, ayant pour cimier un casque surmonté d'un lion couronné. Les armes de l'écu sont écartelées, d'un lion et d'un échiquier en losange.

Hauteur : 5 p. 3 lig. Largeur : 3 p. 7 lig.

Le Musée possède encore de ce Maître :

Salomon adorant les Idoles, n.° 8 ;

Sainte-Famille avec huit Anges, n.° 9 ;

Saint Sébastien, n.° 11 ;

Jeune Femme debout, n.° 10 ;

Un Rinceau d'ornemens, n.° 113 ;

Le Lion ailé, p. 370, n.° 13.

Une autre estampe, extrêmement curieuse, est celle où se voit :

Un Écusson d'armoirie, contenant un homme faisant la culbute. Cet écusson est posé sur une terrasse ornée de quelques herbes.

Hauteur : 5 p. 1 lig. Largeur : 3 p. 2 lig.

C'est l'original de l'estampe gravée, en sens inverse, par Israël van Mecheln, n.° 194. Je pense que cette gravure doit être attribuée au Maître hollandais de 1480.

On voit, dans le même volume, une pièce par François Stoss, la Vierge, n.° 3.

Parmi les estampes de Martin Schongaüer, que possède le Musée Britannique, j'ai cru devoir remarquer particulièrement :

Une copie, en sens inverse, de l'Annonciation décrite par Bartsch sous le n.° 3, fort curieuse, en ce qu'elle porte, au milieu du bas, l'année 1X82, écrite à rebours.

Hauteur : 3 p. 5 lig. Largeur : 2 p. 5 lig.

Deux Vierges, n.os 28 et 31.

Un saint évêque, n.° 61.

Puis un petit médaillon rond représentant saint George à cheval, marchant vers la gauche, et perçant le dragon avec une lance qu'il tient de la main gauche.

Diamètre : 1 p. 3 lig.

Cette dernière pièce n'a point été décrite par Bartsch; je crois cependant qu'elle doit être attribuée à Martin Schongaüer.

Les estampes d'Israël van Mecheln sont plus nombreuses que celles des autres Maîtres dont nous venons de parler. Je citerai comme méritant une attention particulière :

La Vierge et sainte Anne, n.° 148, *très-belle;*

La Vierge et l'Enfant-Jésus, n.° 299;

La Pentecôte, n.° 298;

Les petits Loups, n.° 192;

L'Écusson au lion, n.° 195;

Le Rinceau d'ornemens, n.° 198 *bis;*

L'Encensoir, copié d'après Martin Schongaüer, pièce *très-rare,* citée seulement par Bartsch, tome VI, page 304.

Un Bénitier, cité aussi par Bartsch, tome VI, page 314, et dont le plan se trouve tracé sur la même planche.

Un Reliquaire dont le pied, de forme hexagone, est supporté par six lions accroupis; le haut est surmonté d'une croix, aux côtés de laquelle se voient les lettres **J. M.** Au milieu du bas est le nom **Israël.**

Hauteur : 10 p. 2 lig. Largeur : 3 p. 2 lig.

Autre Reliquaire, dont le pied est divisé en quatre parties qui ont chacune la forme d'un fer de lance. Toutes les aiguilles dont ce reliquaire est orné, sont surmontées d'une croix. Aux côtés de celle qui est la plus élevée on voit les lettres **J. M.**

Hauteur : 10 p. 1 lig. Largeur : 3 p. 1 lig.

Deux Feuilles d'acanthe, dont celle de gauche a le pied entouré d'une espèce de vrille, comme on en voit à plusieurs plantes grimpantes. Au milieu sont les lettres **J. M.**

Largeur : 6 p. 2 lig. Hauteur : 4 p. 10 lig.

Deux Feuilles d'acanthe; celle à droite est beaucoup plus grande que l'autre. Vers le milieu, à la hauteur de la plus petite des feuilles, on voit les lettres **J. M.**

Largeur : 6 p. 3 lig. Hauteur : 4 p. 11 lig.

Enfin une planche sur laquelle se trouvent réu-

nis deux groupes de singes. Dans celui du bas, l'un des singes tient un petit miroir. Cette pièce fait suite à celle des loups, n.° 192.

Hauteur : 6 p. 10 lig. Largeur : 4 p. 1 lig.

J'ai vu aussi, parmi ces anciennes gravures, trois autres pièces que je ne crois pas gravées par Israël, mais qu'il est utile de faire connaître à cause de leur grande rareté.

L'une est une Vierge à mi-corps, les cheveux flottans, soutenant de la main gauche, par dessous l'aisselle, l'Enfant-Jésus, qui cherche à tourner le feuillet d'un livre que la Vierge tient de la main droite. Dans le coin du bas, à droite, les lettres I, M.

Hauteur : 4 p. 10 lig. Largeur : 3 p. 8 lig.

L'autre est le Reliquaire, décrit plus haut, et dont le pied est orné de quatre fers de lance. En copiant cette pièce, le graveur y a fait quelques légers changemens, et a supprimé les croix sur toutes les aiguilles. Puis, dans le haut du pied, on voit, à gauche, la marque S +, à droite la lettre M, et au-dessous la lettre I.

Hauteur : 9 p.? Largeur : 3 p. 11 lig.?

La troisième est aussi un Reliquaire, extraordinaire par sa dimension; l'aiguille la plus élevée est terminée par une simple pointe, tandis que les quatre autres sont surmontées d'une croix. Vers le haut, à gauche, on voit la lettre gothique M, et à droite S. Je n'ai vu que la moitié supérieure de ce reliquaire; la jonction des deux planches se fait au-dessous des

deux croix qui terminent le tube de cristal placé horizontalement dans le milieu.

Cette planche seule porte :

Hauteur : 9 p. 10 lig. Largeur : 4 p.

Une autre petite pièce sans nom ni marque, et que je ne saurais à qui attribuer, porte la date de 1487; le travail en est singulier, les ornemens sont en blanc sur un fond noir, et je pense que ce doit être une espèce de *billet commémoratif* pour la mort de Michel Vagner.

Enfin, une pièce que je regarde comme d'un haut intérêt, est la figure monstrueuse d'une femme entièrement nue, vue de profil et tournée vers la gauche, le corps couvert d'écailles, ayant la tête et la crinière d'un âne, la jambe droite terminée par un pied fourchu, et la gauche par une patte d'oiseau; le bras droit est terminé par une patte de lion, et le gauche par une main de femme; son derrière est couvert d'un masque barbu, et en place de queue on voit un cou de chimère avec une tête bizarre, ayant une langue de serpent. Dans le haut est écrit· ROMA · CAPVT · MVNDI ·; à gauche est une tour à trois étages, sur laquelle flotte un drapeau ayant en sautoir les clefs de Saint-Pierre : sur le château on lit CASTELSĀGNO; en avant est une rivière où se trouve écrit TEVERE; plus bas le mot IANVARII, au-dessous l'année 1496. A droite, dans le fond, est une tour carrée et crénelée sur laquelle est écrit TORE DI NONA; du même côté, sur le devant, est un vase

à deux anses; au milieu du bas est la marque W.

Hauteur : 4 p. 8 lig. Largeur : 3 p. 10 lig.

Cette gravure allégorique a certainement été faite lors des discussions qui eurent lieu, vers cette époque, entre quelques princes d'Allemagne et la cour de Rome. La marque est celle de Wenceslas d'Olmutz.

La pièce est gravée à l'eau-forte, ce qui change les idées reçues jusqu'à ce jour, puisqu'on avait attribué à Albert Durer l'invention de cette manière de graver, tandis que les pièces de ce Maître, gravées à l'eau-forte, et improprement appelées *gravures sur fer*, à cause de la dureté apparente des tailles, portent la date de 1515, et sont par conséquent postérieures de dix-neuf années à celle que nous venons de décrire, et qui porte la date de 1496.

Il pourra paraître étonnant qu'une pièce aussi curieuse ait échappé jusqu'à ce jour aux yeux de MM. de Heinecken, de Murr et Bartsch; mais nous ne pouvons révoquer en doute son authenticité. Nous pensons que son extrême rareté vient de ce qu'une satire de cette nature a dû être détruite avec soin par les catholiques; et les partisans de la réforme, en l'exposant sans réserve à tous les yeux, ont dû contribuer à la destruction d'un grand nombre d'épreuves.

L'ancienne école d'Italie est moins riche que celle d'Allemagne; cependant on y trouve deux pièces

gravées par Baccio Baldini, dans la même manière que les Prophètes et les Sibylles de ce Maître.

L'une est une Nativité, où l'on voit la Vierge à genoux, les mains croisées sur la poitrine et le corps couvert d'un grand manteau. Elle est tournée vers la droite et adore l'Enfant-Jésus, qui est nu, le corps entouré d'une auréole rayonnante. Au bas sont huit vers commençant par ces mots :

AVE FIDELE ISCHORTA, etc.

Hauteur : 7 p. 7 lig. Largeur : 3 p. 10 lig.

L'autre est un saint Joseph, assis sur un banc de gazon, tourné vers la gauche. Sa tête est chauve, et son corps est couvert d'un manteau dont il retient un des bords avec sa main gauche. Au-dessus de sa tête est une banderolle avec le nom IVSEPPO. Au bas sont huit vers commençant par ces mots :

AVE VIRGO FIGLIOLA, etc.

Hauteur : 7 p. 6 lig. Largeur : 3 p. 11 lig.

Une belle épreuve de la pièce des Gladiateurs, dite la *Bataille aux coutelas,* de Pollajuolo, n.° 2.

Deux pièces fort curieuses représentant l'une un grand portique d'architecture, dont la description est dans Ottley. Au milieu du haut est écrit :

BRAMANTI · AR

CHITECTI · ·

OPVS ·

L'autre pièce, gravée dans la manière de Man-

tegna et que je crois de lui, porte, sur le piédestal d'un candelabre, les mots :

BRAMANTV
S · FECIT ·
IN MLO

M. Ottley, dans son ouvrage, prétend que cette pièce est gravée par Bramante lui-même.

Une autre pièce représentant Pâris debout, entièrement nu, et tourné vers la droite; il tient de la main droite un cornet de chasseur et la laisse d'un chien qui est au milieu; un autre chien est à gauche près d'un gros tronc d'arbre. Pâris donne la main à une femme nue, vue de profil; elle a la tête ailée; au-dessus de sa tête est une petite tablette avec le nom EGENOE; au-dessus du berger, une autre tablette, avec le nom PARIS. Sur le gros tronc d'arbre on lit WENHG, dans le coin 1 Γ + 09. Cette date de 1509 est coupée par une marque inconnue ressemblant à une croix.

Cette pièce est gravée par le même Maître dont Bartsch a parlé, volume XIII, page 417, n.° 17. C'est à lui qu'on doit attribuer la pièce qu'on prétendait être marquée d'un *f*, qui devait, disait-on, désigner le nom de Finiguerra.

Quoique cette pièce ne soit pas régulière, je ne la crois pas rognée.

Hauteur, à gauche : 7 p. 10 lig. ; à droite, 8 p. 1 lig. Largeur : 9 p. 1 lig.

Une pièce très-remarquable et gravée par le Maître de 1515, est un Trophée composé de trois boucliers de formes extraordinaires : sur l'un d'eux est un ornement; à droite sont placés un casque et une lance; le fond a quelques tailles diagonales descendant de gauche à droite.

Cette pièce, peu travaillée, est dans le goût de celle décrite par Bartsch, vol. XIII, page 418, n.° 20, et lui sert de pendant. Je la crois gravée par un Maître italien dont le dessin ressemble à celui de Nicolas Rosex; la gravure semblerait avoir du lavis, ce qui provient de ce que les tailles de burin ne sont pas ébarbées.

Haûteur : 3 p. 11 lig. Largeur : 2 p. 10 lig.

L'œuvre de Marc-Antoine est assez nombreux, et plusieurs épreuves sont d'une belle impression; il serait à désirer que l'on mît un meilleur ordre dans les recueils du Musée, et que les œuvres de ces anciens Maîtres ne restassent pas confondus. Il serait même nécessaire de décoller la plupart de ces pièces, anciennement cartonnées, et qui fortement enfumées, gagneraient beaucoup si elles étaient simplement passées à l'eau chaude.

L'œuvre de Rembrandt, que possède le Musée Britannique, est très-beau; cependant je dois à la vérité de dire qu'il est loin d'approcher de l'œuvre de ce Maître à la Bibliothèque

Royale de Paris. Il est même inférieur à celui du roi de Hollande, ainsi qu'à celui du cabinet de M. Denon à Paris, qui depuis a été acquis par M. Th. Wilson, pour le prix de 40 000 francs. Il existe, dans l'œuvre du Musée Britannique, une première épreuve de *l'Adoration des Bergers* avec des remarques tout-à-fait inconnues : deux premières épreuves du grand *Ecce-Homo*, tel que l'a décrit Bartsch, qui le croyait unique; enfin sept pièces de Rembrandt, totalement inconnues, et dont j'ai fait les descriptions, pour les insérer dans le Catalogue raisonné de ce maître que je compte publier incessamment.

Un recueil très-curieux, et formé avec le plus grand soin, est celui des plans, vues et détails des divers monumens, hôtels ou maisons particulières de la ville de Londres : toutes ces pièces, remarquables par la beauté et la conservation des épreuves, sont collées sur un papier uniforme, et reliées avec magnificence en 12 volumes grand in-folio.

On projette, et déjà même on exécute de grands changemens dans les bâtimens du Musée Britannique, ce qui donnera lieu sans doute de placer le cabinet des estampes dans un local plus vaste, et surtout éclairé d'une manière plus convenable; il est à croire aussi, que lors du déplacement qui aura lieu, on réunira dans ce département

les collections de portraits, de costumes et d'antiquités que j'ai eu occasion d'apercevoir, dans une des salles dépendantes des livres imprimés, quoique ces recueils soient étrangers à la nature des ouvrages auprès desquels ils sont placés, et que le service en soit moins facile à faire, pour satisfaire les artistes qui ont besoin de les consulter.

Une autre collection qui va devenir publique, est la bibliothèque particulière du roi Georges III. Elle se trouve encore à Queen-Palace, où résidait autrefois l'ancienne famille de Buckingham, dans le parc de Saint-James; mais elle va être transportée au Musée Britannique, auquel elle a été léguée par le roi Georges III. Il existe, dans cette Bibliothèque, une collection topographique en cent cinquante portefeuilles, sous le titre d'*Atlas général*. Quoiqu'elle embrasse toute la terre, l'Angleterre est naturellement la partie la plus étendue, et la ville de Londres seule occupe sept portefeuilles. C'est loin d'approcher de la collection de la Bibliothèque Royale, où la ville de Paris forme cinquante-cinq volumes, le reste du département de la Seine, neuf, et celui de Seine-et-Oise, vingt-quatre; mais il est nécessaire de faire remarquer que nos collections sont commencées plus anciennement, et que, depuis plus long-temps

aussi, nos artistes se sont occupés de retracer nos monumens en gravure.

Un regret que je crois pouvoir me permettre d'exprimer, relativement à l'ordre suivi dans la collection royale d'Angleterre, c'est qu'au lieu de diviser la ville de Londres par quartiers ou paroisses, et chacune d'elles par rues, on a établi des divisions arbitraires. Dans un portefeuille se trouvent réunies toutes les églises ou chapelles; dans un autre, les ponts et la Tamise; dans d'autres, les maisons particulières, rangées par ordre alphabétique du nom de celui qui les occupait au moment où on a placé la pièce dans la collection, ce qui est sujet à quelques mutations, et peut souvent causer de l'embarras, puisqu'avant de chercher les pièces relatives à une maison, il faut s'assurer du nom que portait le propriétaire à l'époque où la collection a été formée. Enfin, sous le titre de *Miscellaneous*, on a réuni les divers objets qui ne pouvaient facilement se rattacher aux autres parties de ce système.

Un autre recueil topographique sur le Hanovre seul, a été formé par le Roi lui-même; il serait à désirer qu'il fût inséré dans le premier, plutôt que de le voir ainsi séparé, ce qui nécessairement entraîne plusieurs inconvéniens : quelques-unes des pièces, se trouvant dans les deux recueils, forment un double emploi; tandis que d'autres, au contraire, sont dans l'un des deux seulement, et

manquent dans l'autre, ce qui empêche d'avoir un corps complet.

Dans l'une des pièces de cette bibliothèque, on a réuni, sous le titre de Cabinet de la Reine, des dessins et des estampes; la première partie est d'une grande richesse. Depuis long-temps on cite avec raison les beaux portraits de la cour de Henri VIII, par Hans Holbein, dont feu M. Chamberlaine a publié les plus remarquables; des dessins de François Mazzuoli dit le Parmesan, méritent également d'être distingués; la plupart ont été gravés par Conrad Metz, ainsi que quelques autres dessins des anciens Maîtres d'Italie. Il serait à désirer de voir maintenant publier des dessins de la plus grande beauté de la main de notre célèbre paysagiste Claude Gelée, dit Claude-Lorrain.

Quant à la partie des estampes, nous nous contenterons de la mentionner comme assez nombreuse; mais on ne peut se dissimuler qu'elle est peu remarquable par la qualité des pièces et par celle des épreuves; excepté l'œuvre de Wenceslas Hollar qui est très-complet, bien choisi, en bon ordre, mais qui n'est encore ni collé ni relié, ce qui ne permet pas de l'examiner avec toute la facilité désirable. Lorsque cette collection sera transportée au Musée Britannique, probablement on refondra ces nouveaux œuvres avec

ceux qui existent déjà au Musée, et, en les reformant, il se trouvera des doubles dont on pourra disposer pour faire de nouvelles acquisitions.

CABINET DE M. HENRI WELLESLEY.

Les collections publiques ne sont pas les plus grandes richesses du pays; on trouve des estampes précieuses dans plusieurs cabinets particuliers. M. Henri Wellesley forme avec soin une collection topographique et historique de l'empire anglais seulement, et dans laquelle il est parvenu à réunir un nombre immense de sujets curieux. Les artistes ont eu souvent besoin d'y puiser, pour enrichir les ouvrages qui se publient maintenant sur les antiquités des trois royaumes. En s'occupant de réunir cette collection, M. Wellesley, dans ses voyages en France, en Italie et en Allemagne, n'a cependant pas négligé de rapporter aussi quelques gravures de Marc-Antoine, ainsi que plusieurs dessins remarquables de différens maîtres.

CABINET DE M. HENRI SMEDLEY.

M. Henri Smedley (*), en qui j'ai trouvé la plus grande complaisance, m'a procuré la connais-

(*) J'ai appris, avec bien de la peine, que cet amateur éclairé était mort à la fin de 1832.

sance de plusieurs personnes, et je lui dois beaucoup de gratitude pour son extrême obligeance. Dans son cabinet, on remarque une collection topographique fort curieuse, qui peut rivaliser avec celle de M. Henri Wellesley. Il a formé aussi plusieurs recueils de feux d'artifice, d'illuminations, de fêtes funèbres ou autres événemens historiques, qui présentent beaucoup d'intérêt; il en est de même des portraits et des gravures qui ont quelques rapports au célèbre Johnson : ce recueil est arrivé à un nombre vraiment étonnant. Son œuvre de Rembrandt mérite une attention particulière; s'il n'est pas encore aussi riche qu'on pourrait le désirer en pièces originales, il acquiert du moins beaucoup d'importance par la réunion de la totalité des copies faites d'après les gravures de ce Maître, que tant de gens ont cherché à imiter sans pouvoir y parvenir.

Je citerai aussi un petit recueil topographique que l'on doit aux soins de madame Smedley, à qui les arts ne sont point étrangers; elle y a placé toutes les vues des habitations les plus célèbres de l'Angleterre, gravées avec soin et dans une petite dimension; mais elle en a exclu toutes ces vieilleries recherchées par les amateurs à cause de leur rareté, et que les artistes voient souvent sans intérêt, tant elles sont dépourvues de talent.

CABINET DE M. RICHARD FORD.

La collection formée par M. Richard Ford est moins variée; il ne s'est occupé que de deux Maîtres pour lesquels il s'est montré passionné, et qui jusqu'à présent lui ont fait négliger entièrement d'en colliger d'autres; aussi est-il arrivé presque au complet des œuvres du Parmesan et du Corrége. M. Ford a gravé lui-même, à l'eau-forte, plusieurs pièces du Parmesan, et il projette de publier le catalogue de l'œuvre de ce Maître.

CABINET DE M. HAVYLAND-BURKE.

M. Havyland-Burke, jeune encore, mais dont le nom est déjà célèbre par la réputation que s'est acquise son oncle, en publiant différens écrits sur l'infortuné monarque que la France a vu périr en 1793, a réuni quelques pièces des principaux graveurs d'Angleterre et de France; le choix qu'il a fait prouve son bon goût et ses connaissances dans les beaux-arts.

CABINET DE M. UTTERSON.

M. Utterson, qui dessine avec goût, et qui a gravé quelques pièces à l'eau-forte, a formé une belle bibliothèque, réuni quelques tableaux, puis des dessins et des gravures; mais il s'occupe plus particulièrement de former un œuvre de Rembrandt.

CABINET DE M. ESDAILE.

La maison de campagne de M. Esdaile, à Clapham-Commun, est ornée de tableaux du premier ordre, d'une collection d'estampes très-belles et des plus intéressantes; on y distingue en première ligne un très-bel œuvre de Rembrandt, qu'il augmente sans cesse et où sont quatre paysages de la plus grande rareté, qui ne se trouvent pas à la Bibliothèque Royale. Il possède aussi beaucoup de pièces très-belles de Martin Schongaüer, d'Israël van Mechelen et autres vieux maîtres d'Allemagne; des estampes d'André Mantegna et des graveurs italiens antérieurs à Marc-Antoine, un œuvre de ce célèbre graveur et de ses élèves, un œuvre de Goltzius, un de Paul Potter et des autres peintres hollandais qui ont gravé à l'eau-forte, d'une pointe aussi agréable que spirituelle.

CABINET DE M. FRANCIS DOUCE.

La collection formée par M. Francis Douce, à Kensington, est aussi d'un très-beau choix; j'y ai trouvé des pièces rares de plusieurs graveurs allemands, entr'autres par le Maître de 1466, vingt-une pièces non décrites par Bartsch, savoir :

L'Enfant-Jésus debout dans une espèce d'anémone en orfévrerie. Le corps de l'enfant n'est cou-

vert que d'une seule robe ouverte, et sa tête est entourée d'une auréole. De la main gauche, il tient une banderole sur laquelle on lit : **ein goot zelig ior**, ce qui signifie : *une bonne et heureuse année*;

Hauteur : 5 p. 2 lig. Largeur : 4 p. 7 lig.

Une Annonciation, où l'on voit à droite l'ange tenant une banderole sans écriture : le Saint-Esprit vient planer sur la tête de la Vierge;

Hauteur : 5 p. 6 lig. Largeur : 3 p. 11 lig.

Saint Jacques-le-Majeur, assis sur une espèce de piédestal. Il est vu par le dos, la tête couverte d'un capuchon, de la main droite il tient une espèce de massue;

Hauteur : 5 p. 2 lig.? Largeur : 3 p. 6 lig.?

Saint Jacques-le-Mineur, assis sur un pliant, tourné vers la droite, et tenant à deux mains un arc à carder. Il a la tête élevée, et regarde du côté gauche;

Hauteur : 5 p. 4 lig. Largeur : 3 p. 6 lig.

Une femme à genoux, tournée vers la gauche et vue par le dos : elle tient une fleur de la main droite, et est placée près d'un mur d'appui sur lequel est un petit arbuste dans un vase;

Hauteur : 2 p. 5 lig. Largeur : 1 p. 9 lig.

Le Roi d'un jeu de cartes. Il est debout, vêtu d'une riche tunique, ayant un manteau par-dessus, et marchant vers la droite; ses cheveux sont bouclés, et sur sa tête est une couronne de feuillage.

Hauteur : 4 p.? Largeur : 3 p. 11 lig.?

M. Douce possède aussi quinze des lettres de l'alphabet grotesque de ce Maître. Personne, à ma connaissance, n'avait décrit ni publié cette suite complète; Bartsch même avait parlé de plusieurs de ces lettres, en les considérant comme indéchiffrables. Cependant, à force de soins et de recherches, j'étais parvenu dès-lors à reconnaître toutes les lettres de cet alphabet extraordinaire. M. Fr. Brulliot, de Munich, en a donné depuis une description exacte dans sa TABLE DES MONOGRAMMES, imprimée à Munich en 1820, et, par cette raison, je crois inutile de la répéter ici.

M. Douce possède aussi la suite de l'*Ars moriendi* que l'on doit croire du même Maître, et qui pourtant n'est pas décrit dans l'ouvrage de Bartsch. Sa description complète se trouvera dans le catalogue raisonné du Maître de 1466, que je vais incessamment publier.

CABINET DE M. THOMAS WILSON.

Une autre collection, qui mérite assurément d'être remarquée, quoiqu'elle ne soit pas très-nombreuse, est celle de M. Thomas Wilson qui, pour la former, n'est jamais retenu par le prix d'une estampe, pourvu que l'épreuve soit d'une beauté et d'une conservation parfaites. J'ai vu son bel exemplaire de Shakespear en 16 vol. in-folio, enrichi par lui de 1 500 portraits ou gravures histo-

riques dont il a fait imprimer le catalogue. Je ne m'arrêterai pas à parler de toutes les pièces que j'ai eu lieu de regarder avec admiration dans ce cabinet, dont le catalogue a été également publié depuis, en un volume in-4.°

Cependant je crois devoir citer les pièces du Maître de 1466, dont Bartsch n'a pas parlé, savoir :

La Vierge à mi-corps, tournée vers la gauche et les mains jointes. Devant elle est un livre ouvert posé sur un coussin; le haut de la pièce est orné d'une triple arcade; celle du milieu retombe sans support. Dans chacun des angles est un écusson de forme gothique ; vers la hauteur de la tête de la Vierge, à gauche, est la lettre 𝕰, et à droite l'année ·I·X·6·ʌ·.

Hauteur : 5 p. 1 lig. Largeur : 4 p.

Puis quatorze cartes à jouer, dont treize sont des figures, et la quatorzième un cinq d'une autre *couleur* que celui que possède la Bibliothèque Royale de Paris. Je ne saurais exprimer l'étonnement que j'ai éprouvé en voyant ces cartes, qui n'ont été désignées dans aucun des ouvrages où l'on traite des gravures anciennes; cependant j'avais eu lieu de soupçonner leur existence par trois cartes, qui en font partie, et qui se trouvent à Paris.

CABINET DE M. MARC SYKES.

De toutes les collections particulières dont je viens de parler, aucune n'approche de celle du chevalier Marc Sykes, qui avait réuni une quantité immense de portraits relatifs à l'histoire d'Angleterre, et la collection la plus précieuse et la mieux choisie des gravures de l'école italienne, à la tête desquelles se trouve le recueil le plus nombreux qui existe de Nielles, gravures des orfévres florentins du XV.e siècle.

Les portraits ont été divisés en deux sections, l'une depuis Egbert I.er jusqu'à la fin du règne de Guillaume III; l'autre, depuis ce temps jusqu'à nos jours : la partie ancienne a été vendue à l'encan pendant mon séjour à Londres. On y voyait les pièces les plus rares et les plus chères. Un grand nombre sont montées de 10 à 40 liv. et même à 80 liv. sterlings : j'ai vu vendre plusieurs portraits gravés par Guillaume Faythorne, moins beaux et moins bien conservés que ceux que nous possédons à la Bibliothèque Royale, tels que celui du vicomte de Mordaunt, adjugé pour 42 livres, et celui de lady Smith, avant la lettre, pour 54 livres sterlings.

Les portraits modernes ont été vendus l'année suivante. Malgré le désir que je m'étais permis d'exprimer alors, la Bibliothèque Royale n'a fait à

cette vente aucune acquisition. Il serait cependant nécessaire d'enrichir la collection de portraits anglais de la Bibliothèque, qui n'est nombreuse qu'en gravures antérieures au siècle dernier, et qui ne possède presque aucun des portraits publiés depuis soixante ans, par Green, Earlom, Pether, d'après Reynolds, Houghton et autres peintres celèbres de l'Angleterre.

Le catalogue des gravures italiennes recueillies par le chevalier Marc Sykes, dont la publication a eu lieu, donne une idée de la richesse de ce cabinet qui s'est vendu peu de temps après mon départ.

J'ai eu la facilité de voir cette collection, et je dois ce précieux avantage à M. Young Ottley, rédacteur du catalogue, et possesseur lui-même d'un beau cabinet d'estampes. La collection du chevalier Marc Sykes renferme des pièces d'une rareté extrême : plusieurs m'étaient inconnues, et ne se trouvent pas non plus décrites dans l'ouvrage en 21 volumes publié par Bartsch, sous le titre de PEINTRE-GRAVEUR. C'est aussi à la complaisance de M. Ottley que j'ai dû la possibilité de décrire et de mesurer les Nielles que le chevalier Sykes était parvenu à réunir, et qui sont bien plus nombreux qu'on ne pourrait le croire. On peut les diviser en trois classes : les Nielles dont il possédait les planches en argent ; ceux dont

il avait des empreintes ou plutôt des *contre-épreuves* en soufre; enfin ceux dont il existe des épreuves sur papier (*).

PALAIS DE STOWE.

Le désir de visiter une riche et nombreuse collection d'estampes, m'avait attiré à Stowe; mais l'aspect merveilleux de cet immense domaine produit un tel effet, qu'avant de m'occuper de bibliographie et de chalcographie, je ne puis résister au désir de chercher à rendre, quoiqu'imparfaitement, une partie des impressions que l'on éprouve à chaque pas dans cette immense et belle propriété.

A peine sorti de la ville de Buckingham, on quitte la grande route, et l'on prend un chemin de peu d'apparence, par lequel on monte pendant quelques instans; bientôt l'entrée du domaine s'annonce par deux pavillons à l'italienne, construits en pierres de tailles et situés à l'entrée d'une grande avenue à quatre rangs d'arbres, laquelle, par une pente fort douce, arrive au point culminant où est élevé un arc de triomphe, d'une grande dimension et d'un beau caractère; c'est la limite du parc. A travers sa vaste ouverture, on aperçoit, en descendant, une immense prairie bornée

(*) L'un des Nielles en argent, attribué à Maso Finiguerra, a été depuis acquis par M. Woodburne, pour le prix de 300 guinées (près de 8 000 fr.).

par des masses d'arbres bien disposées et qui conduisent l'œil jusqu'à la rivière. De l'autre côté continue la belle prairie, dont la brillante et douce verdure s'étend au loin, et se trouve terminée par un palais composé de trois pavillons à l'italienne, réunis par deux galeries en arrière-corps. Chacun d'eux a sept fenêtres, et le tout forme une grande et belle façade. Le pavillon du milieu est décoré d'un fronton avec six colonnes d'ordre corinthien. On y monte par un perron élevé de vingt marches, et on arrive à un vestibule qui donne entrée aux appartemens de droite et de gauche, tandis qu'en face on trouve la porte d'une grande salle ovale, entourée de seize colonnes en stuc, avec des chapiteaux en bronze doré : c'est le salon de musique. Les Appartemens d'honneur occupent le côté gauche du palais; la Bibliothèque et le Cabinet d'estampes sont de l'autre côté.

La vue dont on jouit sous l'arc de triomphe est des plus imposantes; il serait difficile de ne pas s'arrêter quelques instans pour l'admirer. Puis reprenant le chemin, on traverse les jardins, en suivant le côté gauche, et on arrive sur la grande route d'Oxford. De ce côté, le palais a aussi un bel aspect, peut-être pourtant moins imposant que celui de la façade sur le jardin. Le pavillon du milieu, qui est le seul qu'on aperçoive alors, est flanqué de deux galeries circulaires, for-

mant deux colonnades, imitées de celle de la place Saint-Pierre à Rome. Le péristyle du milieu est orné de colonnes d'ordre ionique, et forme un petit vestibule où se trouvent des entrées qui procurent les mêmes communications que le vestibule sur le jardin. Les deux colonnades dont nous avons parlé ne sont à jour que du côté de la place, et le mur du fond dérobe à la vue les petits bâtimens nécessaires pour les écuries, cuisines et offices; c'est par-là que se trouve l'entrée ordinaire pour le service du château.

Les vastes jardins offrent des promenades d'autant plus variées que l'on a eu soin de construire dans plusieurs endroits de beaux et grands monumens, qui présentent des points-de-vue magnifiques, tels que des temples d'architecture grecque, avec des inscriptions indiquant qu'ils sont élevés à la *Concorde* et à la *Victoire*, à la *Vertu*, à *l'Amitié*, à la *Dame et maîtresse du lieu;* des portes triomphales, des ponts, des monumens commémoratifs, à George I.er, à George II, à la reine Catherine, au général Wolff, à lord Cobham, et au capitaine Grenville. Toutes ces constructions ont été faites à grands frais, par les ordres et souvent sur les idées de Richard Grenville-Temple, aïeul du duc de Buckingham.

L'intérieur des appartemens répond à ce qu'annonce l'extérieur; la richesse des ameublemens et

la beauté des décorations en font un séjour enchanteur; aussi la semaine que j'y ai passée a-t-elle été pour moi un temps de délices, dont les souvenirs me ravissent encore. A l'heure de mes travaux, j'étais à tout instant émerveillé des estampes, rares, curieuses ou belles que je rencontrais : à celle de mes repas, je trouvais la société du docteur O-Connor, vieillard aimable, et d'une conversation douce et instructive, fort agréable; au moment de mes promenades, des distractions sans nombre venaient rafraîchir mes sens, et me donnaient la possibilité de reprendre le travail sans y trouver de fatigue. Un regret cependant m'est resté, c'est celui de n'avoir pu voir à Stowe l'heureux possesseur de tant de trésors, et l'obligation de n'avoir pu que par écrit lui témoigner une vive reconnaissance pour les bontés dont il a bien voulu m'honorer.

Le marquis de Buckingham, père du duc actuel, s'est fait connaître par son goût pour les livres, puisque de concert avec ses deux frères, Lord Grenville et sir Thomas Grenville, ils firent faire à Oxford une édition grecque d'Homère, fort estimée, bien que, malgré tous leurs soins, il s'y trouve encore une faute. Ce lord avait formé une bibliothèque fort remarquable par le choix des ouvrages et la beauté des éditions : voulant encore l'enrichir, il acheta un recueil de portraits anglais, rangés chronologiquement,

suivant l'ouvrage du docteur Granger. Le duc actuel, devenu possesseur de ce trésor, a continué à augmenter sa bibliothèque, et on y trouve entr'autres raretés :

Le Dante, imprimé à Florence en 1482 ;

Le Monte santo di Dio, impr. en 1477;

L'Evangile de saint Jean, en pl. de bois;

Des Heures manuscrites, avec le portrait en miniature de Henri VIII, données par ce prince à Anne de Boulen, et destinées à être suspendues à la ceinture, ainsi qu'on peut en juger par la dimension du volume et par la manière dont il est relié.

Mais l'ouvrage le plus curieux, sans doute, est un manuscrit orné de vignettes peintes par Jules Clovio, qu'on pourrait à juste titre nommer le *Raphaël* de ce genre.

Non content d'avoir une riche collection de portraits, Sa Grâce voulut aussi réunir des estampes de toutes les écoles et de tous les siècles. On a peine à concevoir comment, en onze années, il lui a été possible d'en recueillir un aussi grand nombre, puisque son cabinet d'estampes se compose maintenant de plus de 600 portefeuilles ou volumes. La collection de portraits anglais forme 65 portefeuilles. En augmentant ainsi son recueil, Mylord a pris soin d'inscrire lui-même, dans l'ouvrage

de Granger, les portraits qu'il a acquis depuis. De cette manière, et par ses propres travaux, cet exemplaire serait la source où l'on puiserait les documens les plus intéressans, pour en publier une nouvelle édition.

A la suite des portraits anglais, sont placés les portraits des personnages des autres nations de l'Europe, en 35 portefeuilles. Il est à regretter que cette seconde collection ne soit pas *homogène* ainsi que la précédente, et rangée comme elle par ordre chronologique; au contraire, elle est séparée par graveur, de sorte qu'il faut ouvrir plusieurs portefeuilles pour voir les différens portraits du même personnage, et qu'on trouve à côté l'un de l'autre, comme étant du même graveur, le portrait d'un prince de l'empire d'Allemagne et celui d'un littérateur français.

Le cabinet de M. Morel de Vindé, pair de France, formé avec soin par M. Paignon-d'Ijonval, son aïeul, a été la mine la plus abondante que l'on ait exploitée, pour enrichir le cabinet du duc de Buckingham; c'est de cette collection que sont venues les pièces les plus précieuses de l'œuvre de Rembrandt, ainsi que les plus beaux Marc-Antoine, et les gravures les plus rares des vieux Maîtres de l'Italie et de l'Allemagne.

Pour donner une idée de la richesse de la col-

lection formée par le duc de Buckingham, il est bon de faire observer que les œuvres sont tellement nombreux, que celui de Marc-Antoine occupe 3 portefeuilles. Celui de Ghisi en forme un autre, et toutes les épreuves en sont d'une beauté extraordinaire. L'œuvre des Bolswert, 3 portefeuilles; Corneille Visscher, 2 portefeuilles; l'œuvre de Rembrandt, 2 portefeuilles, et ceux de ses élèves, un portefeuille. Les eaux-fortes de Claude-Lorrain forment aussi un très-beau recueil. L'œuvre de Hollar se compose de 10 portefeuilles. Les épreuves sont toutes très-belles, et ce bel œuvre peut facilement entrer en comparaison avec celui formé par le roi d'Angleterre, et qui se trouve à *Queen-Palace*. Entr'autres pièces rares de Hollar, on trouve l'estampe de la reine de Saba venant visiter Salomon, d'après le tableau de Paul Caliari, placé alors dans la galerie de l'archiduc à Bruxelles, et maintenant dans la galerie du Belvédère à Vienne. Cette épreuve, extrêmement rare, est tirée avant que la planche soit coupée. Plusieurs marines du même graveur, et des vaisseaux non mentionnés dans le catalogue de Vertue. Cinq petits paysages, sans nom, et dont un porte la date de 1625. La suite des vignettes pour le Juvénal in-folio; celle des fables d'Ésope, d'après Barlow. L'œuvre de

Guillaume Hogarth forme 2 grands volumes; celui de Josué Reynolds, 2 grands volumes, et celui de Wollett, 2 grands volumes, dans lesquels toutes les épreuves sont belles; on y trouve deux épreuves, avant la lettre, de la Niobé, d'après le tableau de Wilson, et la mort du général Wolff, épreuve avec la lettre tracée. L'œuvre de Raphaël Morghen forme aussi 2 grands volumes, où se voient 7 épreuves différentes de la Cène, d'après Léonard de Vinci; 7 de la Transfiguration, d'après Raphaël, et 5 du Char de l'Aurore, d'après Guido Reni.

Si nous voulons maintenant entrer dans quelques détails, sur les anciens Maîtres, nous devons citer, parmi les Allemands, une pièce du Maître de 1466, représentant le Sauveur.

Au milieu d'un cœur ouvert, est la figure de l'Enfant-Jésus, tourné vers la gauche, et tenant de la main gauche une banderole sur laquelle est écrit: **Wer × ihs × in : sinem : Hertsen : tree : dem × ist : × alle : × : ʒit : die : × : ewig : × : trost : × : beracit : ×**. Ce cœur est placé dans une anémone; quatre autres fleurs occupent les angles, et dans chacun se trouve un petit ange tenant un des instrumens de la passion. Au haut du cœur, sort une croix, aux côtés de laquelle se lit : ∘ I ∘ ℓ ∘ 6 ʌ ∘ ∘ **E · S** ∘.

Hauteur : 5 p. 11 lig. Largeur : 4 p. 2 lig.

Deux pièces du Maître hollandais de 1480.

Saint George tuant le dragon.

Hauteur : 5 p. 6 lig. Largeur : 3 p. 11 lig.

Une Femme assise, tenant un écusson et un casque. Au-dessus de sa tête est une banderole. Catal. de Vindé, n.o 1865.

Hauteur : 4 p. 6 lig. Largeur : 3 p. 1 lig.

Deux autres pièces, dont le travail me porte à croire qu'elles sont aussi de ce Maître, mais qui ont des marques et une année qu'il faudrait avoir rencontrées plusieurs fois sur des pièces gravées dans le même goût, afin de donner plus de certitude à ce que je ne présente maintenant que comme une probabilité.

Saint Pierre à gauche, et saint Paul à droite, tenant le Saint-Suaire, sur lequel est empreinte la tête du Christ. Au-dessus sont placées, en sautoir, les clefs papales surmontées de la tiare. Au milieu du bas, se voit la marque ·L∘3∘ et au-dessous l'année ·1·ꝋ∘9ᴧ∘.

La même composition a été gravée par le Maître de 1466.

Hauteur : 10 p. 5 lig. Largeur : 7 p. 7 lig.

Une tête de vieille Femme avec la marque W † B.

Hauteur : 5 p. 2 lig. Largeur : 3 p. 4 lig.

Trois pièces, aussi très-anciennes, sont d'un Maître

allemand, que je crois devoir désigner sous le nom de Maître aux banderoles :

Saint Christophe portant l'Enfant-Jésus sur ses épaules, et traversant une rivière ; à gauche est le religieux tenant une lanterne.

Hauteur : 7 p. 4 lig. Largeur : 5 p. 9 lig.

Quatre hommes délivrés du démon par l'intercession de quatre religieux en prière, du côté gauche.

Hauteur : 3 p. 8 lig. Largeur : 2 p. 11 lig.

Une Femme sauvage, couverte de poils ; elle est assise, tenant sur son genou une petite fille, aussi couverte de poils. Une rivière traverse l'estampe, et dans le fond est une ville ; sur le devant, à gauche, se voit un tronc d'arbre.

Hauteur : 4 p. 3 lig. Largeur : 3 p. 3 lig.

Il se trouve aussi, dans la collection de Stowe, plus de vingt pièces gravées par le Maître désigné par une S, dans le PEINTRE-GRAVEUR, tome VIII, page 13. Neuf seulement de ces pièces ont été décrites par B a r t s c h.

Sans nous éloigner de cette époque, nous trouverons, dans l'œuvre d'un Maître plus connu, le célèbre peintre L u c a s d e L e y d e, la pièce rare de *Uylen-spigell.*

Puis, dans l'œuvre de R e m b r a n d t, un portrait de ce peintre que je n'ai vu nulle part.

Passant à l'école d'Italie, nous aurons à citer onze N i e l l e s, dont trois avec la marque Ᵽ, que

j'ai fait connaître, il y a dix ans, comme étant celle de Pérégrini.

Mais une pièce plus extraordinaire sans doute, qui causera l'admiration et l'étonnement de toutes les personnes à qui il sera permis de la voir, est une empreinte en soufre de la célèbre Paix, gravée par Maso Finiguerra, pour la cathédrale de Saint-Jean de Florence. Le Nielle original en argent, fait maintenant un des ornemens de la galerie du Grand-duc de Toscane. La Bibliothèque Royale possède la seule épreuve sur papier qu'on en connaisse; et des deux empreintes en soufre qui existent, l'une est à Gênes, chez le comte Durazzo; l'autre est à Stowe, chez le duc de Buckingham.

Cette empreinte est très-belle, d'une couleur douce, d'une parfaite conservation, et n'a qu'un léger accident dans le bas de la figure de la Vierge; elle est sous verre et enfermée dans une double boîte; cela suffirait pour faire comprendre le prix qu'on doit mettre à cette rareté qui, après avoir traversé plusieurs siècles, presque ignorée, a failli périr depuis qu'on en connaît la valeur. Le chevalier Seratti, à qui elle avait appartenu, étant mort à Livourne, son cabinet fut transporté par mer. Pendant une courte traversée, il devint la proie des pirates, qui infestaient la Méditerranée; puis acheté à Alger par un négociant, il fut transporté en masse à Malte;

alors un bâtiment en apporta une partie à Londres. Arrivé là, les estampes suivirent la chance ordinaire du commerce, tandis que l'empreinte fut réservée par le capitaine pour en tirer un meilleur parti en la vendant séparément. Après avoir passé dans plusieurs mains, elle arriva enfin dans celles du duc de Buckingham, qui s'empressa de la placer au milieu de ses autres richesses chalcographiques, et la mit ainsi à l'abri de tout accident.

Nous croyons devoir encore mentionner des pièces de cette même école d'Italie, qui offrent un haut intérêt, tant par leur ancienneté que par leur caractère particulier et leur travail, mais dont les auteurs ne peuvent être désignés avec une entière certitude.

Telles sont, une Sainte-Famille, où la Vierge est assise sur un grand trône, ayant l'Enfant-Jésus sur ses genoux; sainte Anne est près d'elle. La Vierge fait jaillir son lait sur saint Bernard qui est à genoux sur le devant à droite. En face, est une sainte Reine aussi à genoux; près d'elle est sainte Elisabeth de Hongrie, tenant par la main un pauvre estropié. Sur le dossier du trône on lit : MOSTRA TE EE MREM. Quoique cette inscription soit tracée en sens inverse, cette pièce n'est pourtant pas un Nielle, le travail de la gravure n'a pas assez de finesse, le fond est blanc; mais elle est cependant

d'un Maître italien, très-ancien, quoique postérieur à Finiguerra.

Hauteur : 4 p. Largeur : 3 p. 1 lig.

Le Couronnement de la Vierge. A gauche est Jésus-Christ assis, ayant sur la tête une couronne, et tenant une croix de la main droite; de l'autre main il place une couronne sur la tête de la Vierge, qui est aussi assise ayant les mains jointes; au milieu, on voit le Saint-Esprit rayonnant.

Largeur : 5 p. Hauteur : 4 p. 4 lig.

Cinq Religieux assis dans des stalles; un sixième, debout, en avant, donne une relique à baiser à une jeune fille qui paraît monter un petit escalier, que l'on aperçoit au milieu de l'estampe. A droite sont trois femmes debout; à gauche, un religieux vu par le dos, et un homme assis, jouant de la cornemuse.

Hauteur : 5 p. 3 lig. Largeur : 5 p. 6 lig.

Une Bacchante à genoux sur un autel; elle est vue par le dos, la tête renversée et tenant dans ses mains la statue d'une femme entièrement couverte de draperie. L'autel est orné de bas-reliefs; au milieu on lit ADM. Cette pièce est gravée dans la manière de Jean-Antoine de Brescia.

Hauteur : 11 p. 4 lig.? Largeur : 4 p. 7 lig.

Une femme debout, drapée à l'antique, et s'appuyant sur un tronc d'arbre, qui est à gauche : des

armures groupées occupent la droite. Je crois cette pièce d'André Mantegna.

Hauteur : 5 p. 8 lig. Largeur : 4 p.

La Fortune debout, de profil, tenant de la main droite une espèce de miroir, et de l'autre main une palme recourbée sur son épaule. La figure est placée sur un globe ailé, et le globe lui-même repose sur l'eau. Dans le fond, à droite, on voit un fort, et dans l'éloignement un petit vaisseau à la voile. Le fond de cette pièce est couvert de tailles diagonales, descendant de gauche à droite.

Cette pièce est sans marque, je crois qu'elle doit être attribuée au Maître de 1515; mais le dessin étant un peu maigre et raide, je pense qu'elle pourrait bien être copiée par lui, d'après un Maître allemand.

Hauteur : 8 p. Largeur : 5 p. 9 lig.

L'œuvre de Marc-Antoine mérite une attention partioulière, et dans le nombre des pièces dont il se compose, nous croyons devoir faire remarquer :

La Vierge à l'escalier, n.º 45;

Sainte-Famille, n.º 60, *superbe épreuve;*

Sainte-Famille, n.º 63, *belle épreuve;*

La Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ, n.º 23, *belle épreuve;*

La Cène, n.º 26;

La Descente de Croix, n.º 32, *belle épreuve;*

Le Christ mort, n.os 34 et 35, *très-belles épreuves;*

Les Cinq Saints, n.° 113, *superbe épreuve;*

Sainte Cécile, n.° 116, *très-belle épreuve;*

Le Parnasse, n.° 247, *belle épreuve;*

Mars et Vénus, n.° 345, avant la tête de Méduse sur le bouclier, *épreuve superbe et très-rare;*

La Peste, n.° 417, *épreuve avant l'inscription;*

Les Faunes, n.° 230, *superbe épreuve;*

Un Satyre et une Nymphe, n.° 279;

La Femme aux éponges, n.° 373, *superbe épreuve;*

Nymphe et Satyre, n.° 315, *superbe épreuve;*

Les Enfans, n.° 320, *superbe épreuve;*

Nymphes, n.° 484, *très-belle épreuve;*

Cinq médaillons des papes Pie II, Pie III, Paul II, Innocent VIII et Jules II, avec des fonds noirs en tailles croisées, *superbes épreuves.*

Les graveurs modernes offrent aussi beaucoup d'intérêt. Parmi les épreuves rares de ces habiles burinistes, nous mentionnerons seulement deux épreuves de la Sainte-Famille, dite le *Silence,* gravée par Hainzelmann, d'après Carrache, toutes deux *avant le paysage*, l'une avant le *vase d'œillets* sur la fenêtre. Enfin une estampe très-remarquable est celle de la grande Sainte-Famille de Raphaël, gravée par Edelinck, pour le cabinet du roi. Cette épreuve, *avant toute lettre,* n'est pas unique, il est vrai, mais on n'en connaît

qu'une autre. Elles ont été long-temps en France; mais toutes deux en sont sorties maintenant; l'autre épreuve est dans le cabinet de l'archiduc Charles, à Vienne.

Je dois, en terminant, me louer des attentions qu'ont eues pour moi MM. Molteno, Colnaghi, Robinson et Woodburne, marchands d'estampes, chez lesquels j'ai fait des acquisitions peu nombreuses, mais où se trouvent sept Nielles parfaitement conservés : la lettre 𝔘 de l'alphabet grotesque gravé par le Maître de 1466; enfin un saint George gravé sur bois. La manière et le travail de cette pièce, font voir qu'il est de la main de Bernard Milnet, dont il existe à la Bibliothèque une pièce avec la date de 1454.

Je crois devoir encore dire quelques mots du dernier monument que j'ai visité, et qui méritait bien de l'être en premier; c'est le château d'Hampton-court, où sont les célèbres cartons de Raphaël; objet digne d'admiration et d'envie, l'un des plus beaux ornemens de l'Angleterre, et qui suffirait seul pour rendre un Musée inappréciable. On trouve, dans le même palais, quelques tableaux italiens, par Titien, Parmesan, André del Sarte et Gaspard Poussin; d'autres, de Hans Holbein, Wouwermans et Poelenbourg. Il serait à désirer de voir ces objets transportés à Londres et orner une des nouvelles salles

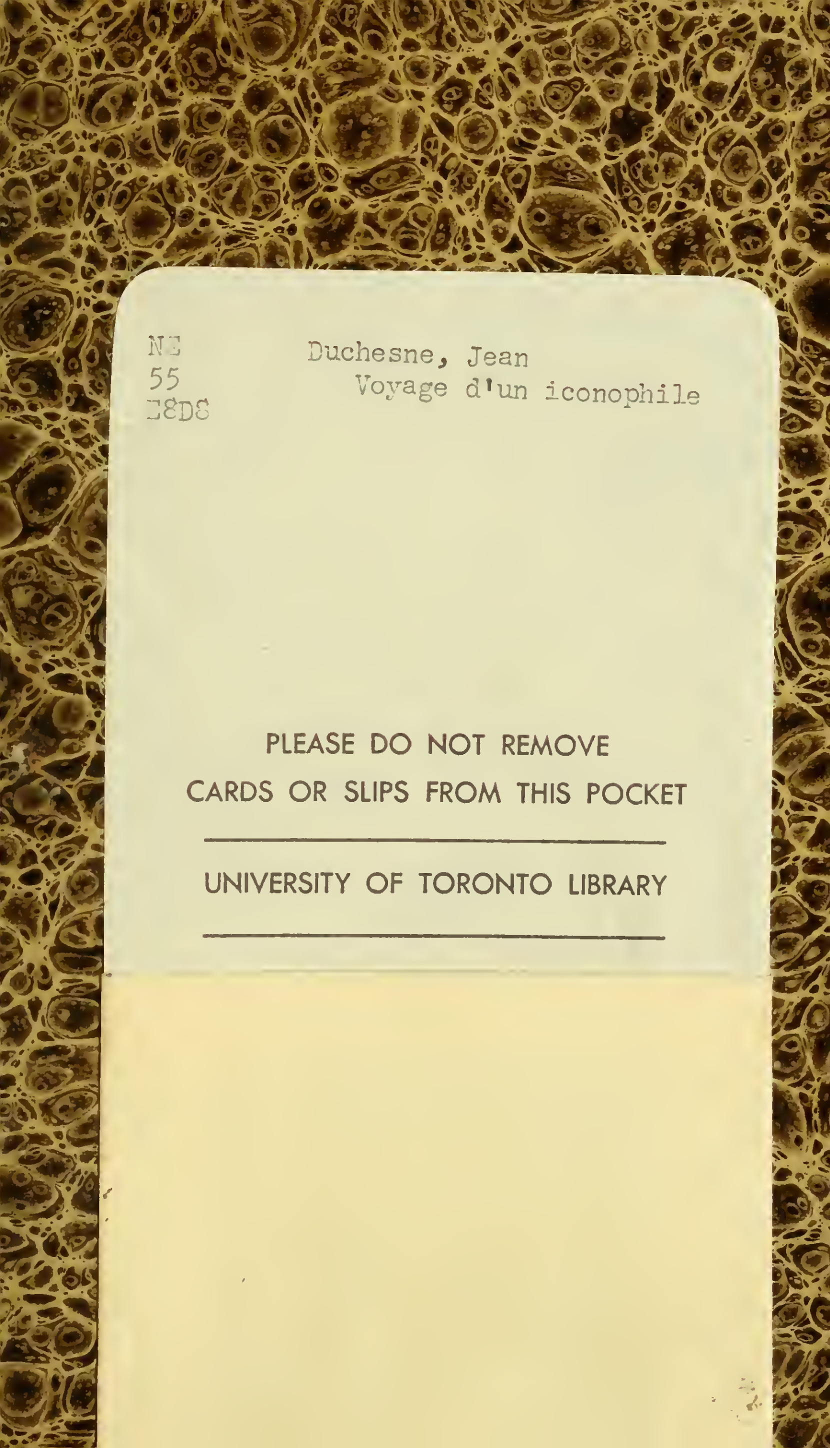
du Musée Britannique; ce serait d'autant plus dans l'intérêt des arts, que ce grand établissement est entièrement dénué de peintures, tandis qu'on y trouve réunis des livres et des estampes, des collections d'histoire naturelle et d'antiquités. On y remarque surtout la célèbre collection de vases grecs, recueillis par lord Hamilton; des statues, des bustes, les marbres de lord Elgin; enfin, la célèbre inscription de Rosette, trouvée en Égypte par les savans français, et que le sort des armes a livrée à l'Angleterre.

Telles sont les observations que j'ai été à même de faire dans un voyage de courte durée, entrepris dans le seul but de connaître les richesses d'un pays voisin, où se trouvent un grand nombre d'amateurs, qui ne négligent aucun moyen, pour devenir possesseurs des objets d'art qu'ils rencontrent dans d'autres pays et qui peuvent enrichir le leur.

Heureux si mes efforts reçoivent l'approbation du public.

FIN.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 02 22 05 011 4